
SE TAIRE
FAIRE


Pogge Florentin.
G. Schoute Sculp.

POGGIANA,

OU

LA VIE, LE CARACTERE, LES SENTENCES, ET LES BONS MOTS

DE

POGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DE FLORENCE,

ET

Un SUPLEMENT de diverſes Pieces importantes.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.
MDCCXX.

Poggio-Bracciolini

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de ce Recueil ayant eu occasion de lire les Oeuvres de *Pogge Florentin*, en travaillant à un Ouvrage plus sérieux, a crû que les Savans pourroient se délasser en le lisant, comme il s'est délassé lui-même en le composant. Pogge Florentin est assez célèbre dans la République des Lettres, pour inspirer au Public quelque curiosité de le connoître plus particuliérement. On verra par l'Histoire de sa vie, & par les traits qu'on a rassemblez ici que ce qui part de sa plume, ne doit pas être indifferent aux

personnes de bon goût. On y trouvera du ſérieux, & de l'enjoué, des ſentences, & de bons mots, de la morale, & de la politique, l'Art militaire y tient même ſa place de tems en tems.

Quoi qu'il ſemble que la mode des Livres en *Ana* commence un peu à paſſer, on a crû pourtant pouvoir donner à ce Recueil le titre de *Poggiana*. D'autant plus que dès lors on avoit donné le nom de *Poggiana*, & de *Montepolitiana* aux découvertes que firent en Allemagne Pogge, & *Barthelemi de Montepolitiano*, comme cela paroît par une Lettre de *Francisco Barbaro* à Pogge ſon bon ami. Cette Lettre dont Monſieur Recanati n'a donné que quelques fragmens s'eſt trouvée toute entiére dans la belle Bibliothèque de S. Paul à Leipſig.

sig. Comme le savant Monsieur *Bærner* Professeur en Theologie, & Bibliothequaire de l'Université de cette Ville me l'a généreusement communiquée, j'en rapporterai * ici un endroit assez curieux, & qui justifiera le titre qu'on donne à cet Ouvrage. *Tout de même qu'on appelloit les pommes d'Appius*, Appiana, *les Cerises de Lucullus*, Luculliana, *& les poires de Manlius*, Manliana. *On appellera aussi un jour* Poggiana, & Montepolitiana *les semences de Litterature que vous avez apportées d'Allemagne, en Italie.* Peut-être ne croioit-on pas que l'origine des *Ana* fût aussi ancienne. On a cru d'ailleurs ne pouvoir suivre un meilleur modele que celui de

* On la trouvera toute entiere en Latin à la fin du Tome II. de ce Recueil, pag. 313.

Monsieur l'Abbé du Pin, qui a intitulé *Gersoniana*, l'excellent Ouvrage qu'il a donné sur la vie, la doctrine, les sentimens, & les Ouvrages du célèbre *Jean Gerson* Chancelier de l'Université de Paris, & son Député au Concile de Constance.

Ce petit Ouvrage aura quatre Parties. La premiére contiendra la Vie de Pogge, & de plusieurs de ses contemporains, tirée de divers Auteurs, & principalement de la Vie de Pogge que Jean Baptiste Recanati, Noble de Venise, & Academicien de Florence, a mise à la tête de l'*Histoire Florentine de Pogge*, imprimée à Venise en 1715.

La seconde Partie sera un recueil de sentences, de maximes, & de traits d'Histoire tirez des Ouvrages de cet illustre Florentin. On a pris soin d'amener

ner

ner ces ſentences; de les lier, & de les éclaircir par quelques reflexions.

La troiſième Partie eſt un Abregé de l'Hiſtoire de Florence de Pogge, où l'on a joint des Eclairciſſemens tirez de *Leonard Aretin*, de *Machiavel* & des Notes de Monſieur Recanati ſur l'Hiſtoire de Florence.

La quatrième Partie conſiſte dans le choix qu'on a fait des meilleurs mots de Pogge, & des hommes illuſtres de ſon tems imprimez à Strasbourg en 1510. ſous le nom de *Facetiæ*. Enfin on trouvera ici en forme de ſupplement quatre Pieces Latines, ſavoir trois Lettres, la premiere de Pogge, la ſeconde de Franciſco Barbaro ſur la decouverte des Oeuvres de Quintilien, & la troiſième de Cincio. La quatrième Piece eſt l'Oraiſon funebre d'Emanuel Chryſolore

 par

par André Julien Noble Venitien.

On trouvera de tems en tems dans cet Ouvrage des endroits qui pourront servir de préliminaire au Concile de Basle auquel l'Auteur de l'Histoire du Concile de Constance travaille.

Fautes à corriger dans le Tome I.

Pag. 32. lig. 7. *Ciceron, & qu'il.* lisez *Ciceron. Il prétend même qu'il.* P. 49. l. 1. *qu'il.* lis. *ce qu'il.* P. 115. l. 20. *reformer*, ajoutez *le peuple.* P. 117. l. 18. *vigilants.* lis. *éveillez.*

AVIS

AVIS *

SUR LA SECONDE PARTIE;
Avec quelques Additions.

ON *a cru que le Public ne perdroit rien à la methode qu'on a suivie dans cette seconde Partie. Quoique Pogge eût beaucoup d'esprit & de savoir, il n'y a pourtant pas toûjours ni assez de tour, ni assez de choix dans ses Traitez pour les donner tels qu'ils sont en original. Quelquefois il s'étend beaucoup sur des choses qui intéressent fort peu, sur tout à present, d'autrefois il passe avec rapidité sur des endroits, qui meriteroient plus d'étendue. Il y a souvent dans ses Oeuvres un air de Rhetorique, & un tour de Declamation, qui n'est ni de notre siècle, ni de notre Langue. On a donc crû devoir prendre le parti de les réduire pour la plûpart en maximes, senten-*

ces

* Cet *Avis* est venu trop tard entre les mains de l'Imprimeur pour être inseré au devant de la seconde Partie.

ces, reflexions, sentimens, traits d'Histoire & de Critique &c.

En disposant ainsi des Ouvrages de ce bel Esprit, on s'est mis en état d'en rendre la lecture plus utile & plus agréable. On s'est acquis par là le droit d'abreger & de s'étendre selon les sujets, aussi bien que de choisir les morceaux, qu'on a jugez le plus de mise, & de leur donner une tournure plus conforme au goût d'un siècle, plus délicat & plus poli que ne l'étoit le quinzième. On a tâché d'étoffer ce qu'on trouvoit trop mince, & de donner de la chair & de la couleur, à ce qui paroissoit trop squelette. D'ailleurs on a gagné par cette methode la liberté d'associer à Pogge plusieurs de ses Contemporains & quelques hommes illustres des autres siècles, dont la compagnie ne sauroit le deshonorer.

On en a même omis plusieurs, tant pour ne pas grossir le volume, que parce qu'on n'a pas eu sur leur sujet des mémoires particuliers. J'aurois bien voulu, par exemple, donner quelques nouvelles d'un Secretaire du Pape, Collegue & Ami de Pogge, nommé Cincio *Romain. Son seul nom, si illustre dans la République Romaine, m'inspiroit de la curiosité pour* Cincio.

la

le connoître plus à fond. La famille de Cincius *fut illustre à Rome. Il y en eut un entre autres qui se signala, par plusieurs beaux endroits dans le sixième siècle de la fondation de Rome, au tems des guerres de Marius & de Sylla. Il fut homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il eut beaucoup de part à l'amitié de Ciceron, qui le defend fort bien d'avoir trempé dans la conjuration de Sylla contre la République. L'Histoire parle de deux Loix qui ont porté son nom, l'une* somptuaire, *pour regler les dépenses, l'autre* muneraire, *pour empêcher de corrompre les Juges & les Magistrats par argent. Il y défend aux Clients de porter deux Robes, de peur qu'on n'y cachât des présens, pour gagner des suffrages. Il donna cette Loi à la sollicitation de* Q. Fabius Maximus *le* Cunctateur *ou le* Temporiseur. *Il falloit que cette Loi fût bien severe, puis que Ciceron ne voulut point accepter des Livres qu'on lui offroit, que Cincius son ami ne l'eût assuré, que la Loi* Cincia *ne s'y opposoit pas, comme il le dit à son ami Atticus.* (*a*) Cum mihi per legem Cinciam, licere capere, Cincius amicus tuus diceret, libenter dixi

Cicer. pro Sylla. 20.

Cicer. de Senect. 4.

(a) Cic. ad Attic. L. I. Ep. 20.

me

me accepturum. *Cincius étoit homme à bons mots & savoit railler fort gravement. Le jour qu'il porta au Senat sa Loi Muneraire, quelcun, qui sans doute n'étoit pas content de cette Loi lui demanda d'un air fort méprisant, ce qu'il apportoit:* Je vous apporte, *dit-il*, de quoi acheter si vous en avez besoin. *C'étoit dire bien piquamment, qu'il falloit acheter non les charges, mais les Loix qui defendent de les acheter* (*a*). Sæpe etiam sententiosè ridicula dicuntur; ut M. Cincius quo die Legem de donis & muneribus tulit, cum C. Cento prodiisset, & satis contumeliosè Quid fers, Cinciole, quæsisset. Ut emas, inquit, Cai, si uti velis. *L'Antiquité nous parle de Cincius comme d'un homme fort savant. Il avoit écrit une Histoire Romaine depuis l'origine de cette République, dont il est parlé avec éloge dans Denys d'Halicarnasse* (*b*). *Aulugelle* (*c*) *nous a conservé un fragment d'un Livre que cet habile Romain avoit fait sur l'Art militaire. Ciceron* (*d*) *parle de Cincius* *, *comme*

(a) Cic. de Orat. L. II. c. 71.

(b) Rom. Antiq. L. I. p. 3. 33. 36. 57.

(c) Aulul. L. XVI. c. 4.

(d) Cicero pro Sylla. 20.

* Il faut remarquer qu'au devant du nom Cincius, il y a quelquefois une L. & d'autrefois une M. Ce qui pourroit faire croire que ce sont deux personnes differentes. La plûpart du tems Ciceron

me d'un homme de fort bonnes mœurs, bon citoyen, sur tout fort généreux & fort desinteressé. Après s'être endeté au service de la République, il vendit son patrimoine pour payer ses dettes.

Je ne saurois bien rendre la raison du penchant que j'aurois à souhaiter que le Cincio *du quinzième siècle fût descendu de ces illustres Romains. C'est apparemment la conformité de caractères à certains égards, comme la probité, le savoir, la politesse, une honnête gayeté, & les bons mots dans l'occasion. Il est vrai que notre Cincio n'est connu par aucuns Ouvrages publics, à moins qu'ils n'ayent eu le même sort que ceux de l'Ancien Cincius, dont on n'a qu'un misérable petit fragment. Mais on peut faire là-dessus la reflexion que faisoit Pogge, sur ce qu'on objectoit au savant Nicolas Nicoli son ami intime, qu'il n'avoit jamais rien écrit.* Bien loin, *dit-il*, que ne point écrire, soit un caractere d'ignorance

Pogg. Ep. p. 345.

au

ron l'appelle Cincius tout court. Après avoir confronté les Auteurs, il me semble que c'est un seul & même personnage, qui pouvoit avoir nom Lucius Marcus. Son Pere s'appelloit Publius Cincius, dont Ciceron parle comme d'un fort homme de bien.

au contraire la plûpart de ceux qui écrivent semblent avoir pris à tâche de découvrir la leur. Au fonds il n'y aura jamais que des sots, qui concluront de ce que Pythagore, Socrate & tant d'autres grands Philosophes n'ont point écrit, qu'ils étoient des ignorans. *Il s'est pourtant trouvé parmi les MSS. de la riche Bibliotheque de Wolffenbutel, une Lettre de Cincio à Pogge, où l'on découvre en lui les caractères qu'on vient de marquer, & par où l'on peut juger de ce qu'il eût été capable de faire, si son loisir, son humeur, ou sa modestie le lui eussent permis.*

Lettre de Cincio à Pogge.

Cette Lettre est une félicitation sur l'augmentation de la famille de Pogge. Il y regne un grand caractere de tendresse, & sur tout une alliance assez rare, c'est celle de la sincerité & de la politesse. L'éloge qu'il y fait de la République de Florence est de ce caractere. Il est veritable, & il devoit faire beaucoup de plaisir au Florentin son ami. Votre fils, *dit-il*, sera élevé à Florence, si féconde en esprits merveilleux, & en personnages d'une doctrine profonde; d'ailleurs si florissante par son commerce, qu'elle surpasse toutes les autres Villes,

ou

ou au moins qu'elle n'est surpassée par aucune. *Il prétend qu'un heureux naturel soutenu par une bonne & soigneuse éducation, ne peut jamais être corrompu par la fortune, ni alteré par les influences des Astres.* Il est vrai, *dit-il*, qu'Homere nous fait un conte d'une certaine chaine d'or, qui s'étend depuis le Ciel jusqu'à la Terre, & qui entraîne les hommes, pendant qu'ils croyent la tirer à eux, voulant faire entendre par là que les actions humaines sont sujettes au Destin, & que nul ne peut resister à sa nécessité. Mais peut-être qu'il en parloit selon l'opinion du vulgaire, ou qu'avec quantité de Philosophes opiniâtres qu'on n'a jamais pu ramener par aucune raison, de cette doctrine de la fatalité, il étoit lui-même de ce sentiment. *Comme il y a dans cette Lettre une fort belle morale accompagnée d'une agréable érudition, sur tout par rapport à l'éducation des enfans, on fera d'autant moins de difficulté de la donner avec quelques autres à la fin de cet Ouvrage* que c'est peut-être l'unique monument que nous ayons de Cincio.*

Il est certain que la famille des Cen-

* On la trouvera au Tom. II. p.322.

ces *, *avoit depuis long tems tenu les premiers rangs dans l'Eglise. Dans l'onzième siècle il y eut un Cincius Gouverneur de Rome, homme de grande autorité en Italie, qui adhera à l'Anti-Pape Clement III. & s'opposa vigoureusement aux entreprises de Gregoire VII. sur l'Eglise & sur l'Empire. Ce Pape l'excommunia, mais sans se mettre en peine de cette foudre, il l'enleva de vive force, pendant qu'il celebroit la Messe, & l'emmena prisonnier. Ce Cincius mourut à Pavie où il étoit allé joindre l'Empereur Henri IV. Il y avoit sous le Pontificat de Victor. III. un Cincius Consul Romain, qui assista à l'élection de ce Pape. Il semble que lors de l'élection de Gelase II. dans le douzième siècle il y eut deux Cincius, dont l'un étoit Cardinal, & assista à cette élection. L'autre qui s'appelloit* Frangipane, *tenoit le parti de l'Empereur Henri IV. contre ce Pape, qui en fut cruellement maltraité. Ce fut apparemment le même, qui adhera à l'Anti-Pape Anaclet, contre Innocent II. Sur la fin du même siècle sous Celestin III. Cin-*

Baron. Ann. 1075. 1077.

Baron. Ann. 1118. n. IV. XIII.

* C'est ainsi que les appelle Auberi dans sa Vie des Cardinaux.

Cincius Camerier de ce Pape, composa un Traité des Biens *, Cens, *ou* Rentes *de l'Eglise Romaine dont le Manuscrit est au Vatican. Il paroît par les citations de Baronius & de Pagi, que cet Ouvrage ne roule pas seulement sur ce que porte le titre, mais qu'il est en même tems Historique. Enfin un Cardinal de ce nom fut élu Pape en* 1193. *sous le nom d'Honoré III.*

Il faut mettre Jean Aurispa *Prêtre Sicilien & Auteur celebre en ce tems-là tant en prose qu'en vers, entre les illustres contemporains de Pogge. Laurent Valle avoit reproché à ce dernier de s'être brouillé avec Aurispa, mais il s'en défend & en parle avec éloge. Il fut comme lui Secretaire des Papes Eugene IV. & Nicolas V. qui lui donna de beaux Benefices en Sicile. Il étoit également aimé des Grands & des Savans, comme des Papes qu'on vient de nommer, du Roi Alphonse, des Ducs de Ferrare, d'Æneas*

Jean Aurispa. Antonin. Mongitori Biblioth. Sicul. T. I.

* *En voici le titre.* Incipit liber Censuum Romanæ Ecclesiæ à Cencio Camerario compositus secundum antiquorum Patrum regesta, & memorialia diversa, anno Incarnationis Dominicæ millesimo centesimo nonagesimo secundo, Pontificatus Celestini Papæ tertii anno secundo.

d'Æneas Sylvius, d'Antoine de Palerme, de François Philelphe, de Laurent Valle, qui le reconnoît pour son Maître dans la Langue Grecque. On ne sait point l'année ni le lieu de sa mort. Il vécut fort vieux & laissa divers Ouvrages, des Epigrammes, un volume de Lettres, dont il y en a quelques-unes de Manuscrites chez les Hermites de Padoüe &c. Il fit aussi quelques Traductions d'Auteurs Grecs en Latin, comme celles des Oeuvres d'Archimede, de la Vie d'Homere, & du Livre d'Hieroclès sur les vers dorez de Pythagore, qu'il dédia à Nicolas V. Le savant & illustre M. Dacier en parle amplement & avec beaucoup d'éloge dans la Préface de la belle Traduction Françoise qu'il a donnée de ce Commentaire d'Hieroclès.

Alexandre d'Alexandre.

La Loi Cincia *m'a fait souvenir d'un illustre Auteur du quinzième siècle, parce qu'il en parle dans un Ouvrage (a) qui nous est resté de lui, sous le titre de* Dies geniales, *c'est-à-dire,* journées agréables. *C'est* Alexandre d'Alexandre, *célèbre Jurisconsulte de Naples. On se plaint dans la Préface de cet Ouvrage que les* Biographes (*b*) *n'ont point parlé de cet habile Antiquaire & Critique, quoiqu'on*

(a) Dies gen. T. II. p. 547.

(b) C'est-à-dire, *Ecrivains*

qu'on ait écrit la Vie de plusieurs de ses contemporains. Mais le savant Auteur de cette Préface se trompe fort. Moreri allegue cinq ou six Auteurs qui ont parlé du Jurisconsulte Alexandre, entre lesquels est Jean Gerard Vossius *qui le préfere de beaucoup à François Philelphe, dont il sera souvent parlé dans cet Ouvrage. Il n'est pas surprenant qu'on n'en trouve aucune mention dans Pogge, qui pouvoit ne l'avoir pas connu, puis que Pogge mourut en* 1459. *& qu'Alexandre vécut jusqu'à* 1494. *Comme Moreri nous instruit assez de sa famille, je ne parlerai que de ses liaisons, & du caractere de ses mœurs & de son esprit. Il fut Disciple de François Philelphe, dont il parle avec éloge, sans disconvenir pourtant, que dans sa jeunesse ses mœurs avoient été déréglées. On peut mieux compter sur ce jugement que sur les déclamations emportées de Pogge contre Philelphe. Entre les divers talents de notre Jurisconsulte Napolitain, il avoit celui de bien donner le caractere des gens, & de les produire par les endroits les plus avantageux. Il commence son Ouvrage par le caractere de* Jovianus Pontanus, *Historien, Orateur, & Poëte célébre, qui*

Des Vies des hommes illustres.

Alex. ab Alex. T. I. p. 177.

p. 1.

fut Précepteur du Roi Alphonse, & Sénateur de Venise. C'étoit, *dit-il*, un homme d'un esprit extremement doux, sa politesse, & son élegance étoit accompagnée d'une ingenuité qui rendoit sa conversation charmante. *Il recevoit ses amis avec autant de plaisir que de bonté. Leurs entretiens rouloient sur les belles Lettres, & finissoient ordinairement par un repas frugal & gai. C'est ce qui arriva chez Actias Syncerus, qui traitoit souvent ses amis, du nombre desquels étoit Alexandre. Il y a ici à remarquer quelques particularitez assez agréables. 1. La simplicité de leurs repas. Celui dont l'Auteur parle ici étoit de citrouille avec de la laituë hachée menu & assaisonnée avec des grains de raisins sechez au Soleil, des pommes de bonne odeur qu'on avoit conservées l'hyver, des figues seches de Simuesse* avec de l'eau de Rose, d'autrefois des choux fleurs & des asperges de Jardin. C'est là ce qu'il appelle un repas délicat & non vulgaire †.*

2. C'étoit

* Ville de la Terre de Labour dans la Campagne de Rome.

† Cœnâque non vulgari nec protritâ; sed aut veteris cucurbitæ ferculo cum lactucæ tyrso minutim cæso, & acino uvæ passæ inspersо; aut olen-

2. *C'étoit la coutume de chanter sur la lyre les élégies d'Ovide, de Catulle, de Properce & des autres.* 3. *Ce fut Sannazar qui chanta dans cette fête dont Alexandre fait le recit. Nous apprenons ici que Sannazar n'étoit pas un homme de* grande naissance, *comme l'a dit Moreri. C'étoit un esclave Ethiopien qu'Actius Syncerus avoit affranchi, & à qui il avoit donné son nom avec la liberté. Il chanta jusqu'à mille vers de Properce. La melodie finit par quelque question sur un vers de ce Poëte.*

*Les Savans connoissent le merite, le savoir & les vertus d'*Hermolaus Barbarus, *Senateur de Venise, & fait Patriarche d'Aquilée par Innocent VIII. auquel il fut envoyé par la République de Venise. Il étoit lié d'une amitié fort étroite avec Alexandre d'Alexandre. Pendant son sejour à Rome il étoit visité de tous les Savans, & on étoit ravi de son erudition profonde & agreable tout ensemble, aussi bien que de la bonté de ses mœurs & de son* Urbanité. *Un jour qu'il avoit invité ses amis à souper, on agita cet-*

Hermolaus Barbarus. T. I. p. 546.

olentibus pomis anni frigore servatis & ficu sicca Sinuessina cum Rosaceo. p. 236.

cette question, si l'on pouvoit dire, que le Navire des Argonautes construit par Thesée & qui subsistoit encore à Athenes du tems de Demetrius Phalereus, *étoit le même navire. Hermolaus après avoir soutenu que ce n'étoit point le même, parce que les materiaux du premier ne subsistoient plus & qu'ils avoient été remplacez par d'autres, demanda à Alexandre d'Alexandre son sentiment là-dessus. Il prouva par l'autorité des Jurisconsultes, & par l'usage commun, que c'étoit le même navire, comme un* Confeil *& un* Peuple *ne laissent pas d'être le même Conseil & le même Peuple, quoique ce ne soient plus les mêmes gens. Il cite entre autres les Jurisconsultes* Ulpien *&* Pomponius, *qui ont jugé qu'un troupeau qui auroit été donné par Testament à quelcun lui appartiendroit, quand même il ne resteroit pas une seule des brebis, qui vivoient quand le Testament a été fait.* Autrement, *dit-il*, comme nous changeons tous les jours par les pertes & les reparations, qui se font dans notre corps, nous ne serions pas les mêmes qu'il y a un an. *Hermolaus accommoda le different par une fort bonne distinction entre le sens physique & grammatical du mot,* le même, *& son sens*

sens ordinaire, usité, & impropre. Les Physiciens qui sont plus subtils & qui prennent tout à la rigueur de la lettre & selon l'exacte verité, ne diront pas qu'un troupeau, dont toutes les vieilles brebis sont mortes, & qui a été renouvellé par la propagation, soit le même troupeau; mais les Jurisconsultes s'en tiennent à ce qui est probable, à l'équité & au langage commun. C'est dans ce sens figuré, que S. Amant dans son Poëme sur la Solitude, juge que les arbres de son tems étoient les mêmes que ceux du commencement du Monde.

Mon Dieu! que mes yeux sont contens
De voir ces bois qui se trouvérent
A la nativité des tems,
Et que tous les siècles revérent;
Etre encore aussi beaux & verds
Qu'aux premiers jours de l'Univers.

Alexandre d'Alexandre après avoir long tems frequenté le Barreau à Naples & à Rome, s'en retira à cause de l'ignorance crasse des Juges, de leurs injustices énormes, & de leur insupportable corruption, comme il le dit à Raphaël de Volterra, *à qui il en raconte divers exemples. Sa probité, sa modestie, & la crain-*

T. II. p. 502.

te de s'associer avec des scelerats & des gens de sac & de corde, tels qu'étoient ceux qui se poussoient alors aux premieres Dignitez tant Ecclesiastiques que Civiles l'empêcherent de s'avancer. C'est la raison qu'il en rend à un de ses amis, qui le querelloit de son indolence.

Ibid. p. 614.

Barthelemi de Montepulciano

On a vu dans la Vie de Pogge, que Barthelemi de Montepulciano *, *fut envoyé avec lui en Allemagne pour rechercher d'anciens Manuscrits. Il étoit naturel d'avoir quelque curiosité de connoître le compagnon de l'Illustre Pogge dans cette sorte de chasse, & j'étois mortifié d'avoir tant feuilleté inutilement pour le déterrer. Mais je fus bien surpris, en parcourant les Lettres de Leonard Aretin, de trouver dans ce compagnon de voyage de Pogge, un homme aussi méprisable & aussi ridicule que Leonard le represente. Comme la Lettre où il en parle à Pogge lui-même est assez curieuse, j'en donnerai ici à peu près le contenu.*

Aret. Ep. L. VI. Ep. 5.

Un jour qu'il étoit en chemin pour Arezzo, il apperçut de loin dans la forêt des chartiers & d'autres gens fort occupez à

* Ce Barthelemi avoit quelque Prélature à la Cour de Rome.

à tirer d'un mauvais pas quelques charettes chargées de colonnes, de statues de marbre, de bases & d'autres morceaux de Sculpture & d'Architecture, comme pour bâtir un Mausolée. Trouvant assez extraordinaire de voir de pareils préparatifs sur cette route, il eut la curiosité d'aller demander ce que c'étoit. Que le Diable emporte tous les Poëtes qui furent & qui seront jamais, *lui répondit un des entrepreneurs (a), en s'essuiant le visage qu'il avoit tout en sueur.* Que vous ont fait les Poëtes, *dit Aretin,* que vous leur souhaitiez tant de mal? N'est ce pas, *dit-il,* ce fou de Poëte, dont vous voyez ici la statue, qui a commandé qu'on portât ces marbres à Montepulciano * pour lui faire un tombeau? *Là-dessus Aretin demanda s'il étoit mort quelque Poëte dans cette ville. On lui dit que c'étoit à Rome qu'il étoit mort, mais qu'il avoit ordonné par son Testament, qu'on le transportât dans sa patrie & qu'on y érigeât une statue pour lui*

(a) Redemptor.

* Montepulciano est une petite ville sur une haute montagne, dans le Sienois avec un Evêché. Ce fut la patrie de Bellarmin & d'Ange Politien.

lui & une pour son Pere. Comme Aretin avoit oui dire, qu'il étoit mort depuis peu à Rome, un certain Barthelemi de Montepulciano qui avoit laissé quelque argent à certain usage, ne doutant point que ce ne fût celui dont il s'agissoit, vous avez grand tort, *dit-il*, d'avoir maudit les Poëtes à l'occasion de cet âne-là. Il n'est nullement Poëte, c'est un franc ignorant, qui ne s'est jamais distingué que par sa folie & sa vanité. Je ne l'ai jamais connu, *dit l'Entrepreneur*, & même je n'en ai jamais oui parler, mais ses compatriotes le disent Poëte, & je crois qu'ils en feroient un Dieu s'il avoit donné un peu plus d'argent. Mais puis qu'il n'étoit pas Poëte, je fais reparation aux Poëtes, & je ne dirai plus de mal d'eux.

Aretin fait à cette occasion de fort belles reflexions sur la vanité des tombeaux. Il y a eu, *dit-il*, trois grands Heros qui n'ont point eu de monument. Cyrus, Alexandre & César. On n'apprend point que ces deux derniers se soient mis en peine de leur sepulture. A l'égard de Cyrus il défendit expressément de lui en bâtir, & commanda que l'on mît son corps dans la terre, la

res-

regardant comme la plus magnifique de toutes les sepultures, à cause des belles fleurs, des fruits délicieux & des autres richesses qu'elle produit.

*A la suite de ces traits d'Histoire vient une sanglante apostrophe au pauvre Barthelemi: Il le represente non seulement comme un ignorant de la plus crasse ignorance, comme un homme d'une conduite extravagante; mais encore comme un homme de rien. Son pere étoit un Mercier *, qui couroit les foires, sa grand' mere une sage-femme, sa mere une fanatique, à courir les ruës toute échevelée. Tout son merite consistoit donc en ce qu'il avoit laissé de l'argent. Mais Leonard Aretin dit qu'il l'avoit volé, & qu'il le cachoit parce que le Pape avoit voulu lui faire rendre gorge. Enfin après avoir cherché fort curieusement & d'un tour fort satirique, ce qu'on pourroit mettre sur son tombeau, il conclut qu'il auroit mieux fait de se faire cacher sous la terre après sa mort, comme il cachoit son argent pendant sa vie.*

Après avoir lu cette Lettre il m'est venu dans l'esprit, ou que Leonard Aretin

* Mercator circumforaneus.

tin parle d'un Barthelemi de Montepulcia- no different de celui de Pogge, ou qu'il y a beaucoup de passion & de medisance dans le portrait qu'en fait Leonard, ou que c'est peut-être l'un & l'autre. Est-il vraisemblable en effet qu'on eût donné à Pogge une si grosse bête pour associé, dans des recherches qui demandent non seulement beaucoup d'érudition, mais de la penetration & de la sagacité. D'ailleurs eût-il pu parler d'un tel homme, avec éloge, & le mettre sur les rangs comme il fait dans ses Discours Convivaux, *sans s'exposer à la risée de tout le monde. On n'aurait pas manqué de dire;*

* O le projet plaisant d'un Poëte ignorant
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand.

J'ai été ravi de me rencontrer à cet égard, avec Mr. Apostolo Zeno *savant Italien, qui en juge ainsi dans le dixième Tome de son Journal des Savans d'Italie.* Quel *Bartolommeo*, di cui qui si dice essere stato il compagno di Poggio nel ricercamento de' codici antichi, non

p. 417. 418.

* Despreaux, Art Poëtique, Chant. III. ℣. 241. 242.

non è altri che *Bartolommeo da Montepulciano*, Prelato della Corte di Roma, la cui magnifica sepoltura * ornata di marmi, e statue, e bassi rilievi di mano del famoso Scultore Donatello, vedevasi nel duomo ora demolito di Montepulciano sua patria, insieme con l'effigie di lui scolpito in abito solito usarsi da' famigliari de' Papi nelle Cappelle Pontificie, & con una inscrizione in bronzo, nella quale affermavasi essere lui stato Consigliere, e favorito di Martino V. senza specificarsi in essa il tempo della sua vita, nè quello della sua morte. Aggiugne Monsignor Benci, che niuno Scrittore rende testimonianza di questo suggetto; ma s'inganna, poiche Lionardo Aretino ne parla à lungo, benche poco vantaggiosamente in una delle sue Epistole (a) a Poggio, dove non solamente si fa beffe della vanità di lui, il quale essendo morto in Roma lasciò per testamento, che in Montepulciano gli fosse eretta quella superba sepoltura, di cui si è favellato di sopra: ma vie più mette in burla la ignoranza di esso, *qui nullam*, son sue pa-

(a) *Epist. Lib. VI.*

* *Spinello Benci Istor. di Montepulc. L. 4. pag. 74.*

parole, *neque scientiam, neque doctrinam cognovit. Stultitia verò ac vanitate omnes omnino homines superavit*, &c. Non convien però crederlo così ignorante, e da nulla, quale l'Aretino ce'l rappresenta, primieramente, perche il detto Poggio lo introduce a ragionare con altri vomini dotti nel suo Dialogo *sopra l'Avarizia*; in secondo luogo, perche tale fù giudicato, che andar potesse col Segretario Poggio in Germania alla ricerca de' codici antichi, il che fù a spese de' Cardinali e de' Prelati Romani, come dall' epistola del Barbaro si ricava.

J'ai pourtant plus de penchant pour la premiere de mes conjectures. Comme dans la Lettre de Leonard il est parlé des statues du pere & du fils, ou je suis bien trompé, ou c'est le fils qui est l'objet des traits de pinceau de Leonard. Le Pere aura été un habile homme, & en cette qualité aura accompagné Pogge dans ses voyages. Le fils aura dégénéré, & n'aura pas laissé d'être poussé, ce qui s'accomde très-bien aux plaintes générales qu'on faisoit alors, que les Papes n'avançoient que des sujets indignes. Il n'est pas vraisemblable que Leonard eût parlé à Pogge lui-

lui-même en ces termes de son compagnon de voyage, & qu'il eût désigné sous le nom d'un quidam, *un homme aussi connu. A l'égard des reproches que Leonard fait à Barthelemi sur sa naissance, il faut les prendre au rabais, selon le stile des Invectives de ce tems-là. On n'est pas obligé de croire toutes les indignitez & les injures de crocheteur que Pogge, Philelphe & Valle se sont dites sur le sujet de leur naissance. Au fond que la grand' mere de Barthelemi fût Sage-femme, que sa mere fût fanatique, & que son pere eût été Marchand avant que d'être Secretaire du Pape, tout cela ne sauroit empêcher de croire, que le pere ait été compagnon de Pogge, & que le fils ne fût le ridicule personnage contre lequel Leonard a dechargé sa bile.*

CATALOGUE

Des Livres Nouveaux qui se trouvent à Amsterdam, chez Pierre Humbert.

Atlas Historique ou nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie & à la Geographie Ancienne & Moderne représentée dans de Nouvelles Cartes avec des Dissertations sur l'Histoire de chaque Etat. Tome 5. & 6. contenant l'Asie, l'Afrique & l'Amérique in fol. 1719. *Grandeur d'Atlas.*

Averanii Opera omnia Latina. fol. 3. *vol. Florentia.* 1717.

les Agrémens du Langage réduits à leurs principes. 12. Paris 1718.

Anciennes Relations des Indes & de la Chine de deux Voyageurs Mahométans. *Trad. d'Arabe* 8. Paris 1718.

l'Art de bâtir les Vaisseaux & d'en perfectioner la Construction, *tiré des meilleurs Auteurs Hollandois.* 4. fig. 1719.

Alpini (Prosperi) *de Medicina Methodica Libri tredecim.* 4. 1719.

Alleu (Joh.) *Synopsis Universa Medicina.* 8. *Londini* 1719.

l'Alcoran de Mahomet translaté d'Arabe en François par du Ryer. 8. 1719.

la Bagatelle ou *Discours Ironiques* où l'on prête des Sophismes à l'Erreur, 8. 3. vol. 1719.

Bibliotheque des Dames. *Traduite de l'Anglois.* Tome second. 12. 1719.

——— ——— Tome premier, *Seconde Edit.* revuë avec soin. 12. 1719.

Bi-

Bibliotheque Generale des Auteurs de France. Livre premier contenant la Bibliotheque Chartraine, 4. 1719.

Bandury Numismata Imperatorum Romanorum a Trajano Decio ad Palæologos Augustos. Accessit Bibliotheca Nummaria. fol. 2, *vol. fig. Parisiis* 1718.

Bynkershoek (J. C. & Senatoris) *Opuscula varia.* 4. 1719.

la C Onduite des Cours de la Grande Bretagne & d'Espagne. *Traduite de l'Anglois*, 8. 1719.

la Coltivazione dell' Alamanni e le Api di Rucellaì, 4. Padoua 1718.

Cowper Glandularum Ductuumque Descriptio. 4. *fig*, *Londini* 1702.

Clementis (Sti.) *Epistola Gr. Lat.* 8. *Cantabrigiæ* 1718.

Chesneau Observationes Medicæ. 4. 1719.

les Colloques d'Erasme, *Nouvelle Traduction* par Mr. Gueudeville avec des Notes & des figures, 12. 6 vol. 1720.

Cambray (*l'Archev. de*) Sermons choisis avec un Discours sur la Priere &c. 12. Paris 1718.

—— —— Oeuvres Philosophiques ou Démonstration de l'Existence de Dieu. N. Edit. augmentée d'une II. partie 12. 2 vol. Paris 1718.

Catechisme contenant les principales veritez de la R. C. par Mr. de Beaumont 8. 1739.

D Ictionaire Roial Anglois-François, & François-Anglois par Boyer. Nouvelle Edition revuë avec soin & considerablement augmentée, 4. vol. 1719.

—— de la Bible par Simon. N. Edit, fol. 2 vol, Lyon 1717.

—— complet François-Hollandois, & Hollandois-François comprenant tous les mots & les phrases avouez par l'usage, par P. Marin 4. 2 vol. 1720.

Differtations Hiſtoriques & Critiques ſur la Chevalerie Ancienne & Moderne par le P. Honoré de Ste. Marie 4. fig. Paris 1718.

Dale Pharmacologia ſeu Manuductio ad materiam Medicam cum Supplemento. 12. 2 *vol. Londini*, 1710. & 1718.

ETat Préſent de l'Eſpagne par l'Abbé de Vayrac 12. 3 vol. 1719.

—— —— de l'Egliſe Gallicane par Mr. Baſnage 12. 1719.

—— —— de la Suéde, avec un Abregé de l'Hiſt. de ce Royaume. *Nouvelle Edition* augmentée de pluſieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'avenement de la Reine au Trône, juſques à preſent. 8. 1720.

Eſſais ſur la Providence & ſur la poſſibilité phyſique de la Reſurrection. *Traduit de l'Anglois.* 12. 1719.

FAbles Nouvelles par Mr. De la Motte, de *l'Academie Françoiſe* avec un Diſcours ſur la Fable 12. 1720.

les Femmes des 12. Cezars contenant leur Vie & leurs Intrigues ſecretes 12. Paris 1718.

Fracaſtorii Poëmata omnia: Acceſſerunt Reliquiæ Carminum Poëtarum Veronenſium. 4. *Patavii* 1718.

Faerni Fabulæ Centum ex Antiquis Auctoribus delectæ carminibusque explicatæ. 4. *Patavii* 1718.

GRammaire Flamande & Françoiſe par la Grue 8. 1719.

le Guide ou Nouvelle Deſcription d'Amſterdam contenant ſa Splendeur, ſon Commerce, le Change des Principales Villes, le Réglement de la Banque & du Lombart, le Tarif des Droits d'entrée & de ſortie, le Depart des Poſtes, des Chariots, & des Barques 8. fig. 1720.

Hiſtoi-

CATALOGUE.

HIstoire & Memoires de l'Acad. Royale des Sciences les années 1714. 1715. & 1716. 12. 3 vol. fig. 1719.

—— de Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon où l'on trouve ce qui s'est passé sous les Régnes de François II. Henri III. Henri IV. & Loüis XIII. par l'Abbé Marsolier 12. 3 vol. Paris 1719.

—— des Révolutions arrivées dans la Républ. Romaine par l'Abbé de Vertot. 12. 3 vol. 1720.

—— publique & secrete de la Cour de Madrid 12. fig. 1719.

—— du V. & du N. Testament par demandes & par réponses avec des reflexions Morales par feu Mr. de Langes 8. 3 vol. Geneve 1718.

Hoffmanni Dissertationes Physico-Medicæ Selectæ 8. 1719.

Heideggeri Medulla Theologiæ Christianæ. 4. *fig.* 1690.

Hunnii Resolutiones Juris. 4. *Col.* 1697.

JOnstoni Theatrum Universale omnium Animalium, Piscium, Avium, Quadrupedum, Exanguium, Aquaticorum, Insectorum, & Anguium. fol. 2 *vol. fig.* 1718.

Idée de la Physique Méchanique de M. Peyssonnel Medecin de Marseille. 12. 1719.

la Justesse de la Langue Françoise 12. Paris 1718.

Instruction Pastorale aux Reformés de France sur la perseverance dans la Foi, & la fidelité pour le Souverain. Par Mr. Basnage. 8. 1719.

Justini (Sti.) *Dialogus Gr. Lat.* 8. *Londini* 1719.

Journal Historique, Politique, Critique, & Galant. Janv. Fevr. Mars. Avril 1719. 8. 2 vol.

Istorica Relatione della Pace di Pasaroviz, 4. Padova 1719.

KEill, Introductio ad veram Astronomiam, seu Lectiones Astronomicæ. 8. *fig. Oxoniæ* 1718.

—— *Introductio ad veram Physicam*, Editio Tertia 8. *Oxoniæ* 1715.

Keill Tentamina Physico-Medica. 8. *Oxonia* 1719.

LEttres de Mr. Dartis & de Mr. Lenfant sur les Matiéres du Socinianisme. 4. Berlin 1719.

—— Memoires, Negociations de Mr. le Comte d'Estrades depuis 1637. jusques en 1668. 12. 6 vol. 1719.

Lommius de curandis febribus continuis. 8. 1720.

Lettere familiari del Conte Magalotti divise in due Carti 4. in Venezia 1719.

M*Attaire Annales Typographici, ab Artis Inventa Origine ad annum M. D. in* 4. 1719.

Malespini Istoria Fiorentina e la Chronica di Morelli, 4. in Firenze 1718.

Marmi Eruditi ovvero Lettere sopra Antiche Inscrittioni del Conte Orsato. 4. Padoua 1719.

Maximes avec des exemples tirez de l'Hist. Sacrée & Profane, Ancienne & Moderne, pour l'Instruction du Roi, où l'on donne des Préceptes pour former les mœurs & l'esprit des jeunes Gens. 12. 1719.

—— Idem Edition de Paris 12. 1718.

Marmorea Basis Colossi Tiberio Cæsari à Gronovio. 8. *fig.* 1720.

le NOuveau Testament avec des remarques. Une Introduction, & des Prefaces très-instructives à la tête de chaque Livre. Par Mrs. de Bausobre & Lenfant 4. 2 vol. 1719.

—— —— le même sur de beau & grand papier Royal. 4. 2 vol.

Nouvelle Description de la France par Mr. Piganiol de la Force, 12. 6 vol. fig. 1719, *Edition d'Hollande.*

—— Histoire de France depuis le Commencement de la Monarchie jusques à la mort de Louïs XIII. par Mr. le Gendre fol. 2 vol. Paris 1718.

Nouveaux Sermons avec des Prieres pour les diffe-

differens Etats de la Vie. Par M. Basnage 8. 1720.

OEdipe Tragedie par M. Arouet, 8. 1719.

Oeuvres de Mr. Pavillon (*de l'Acad. Françoise*) Nouvelle Edition augmentée de plusieurs Pieces 8. 1720.

POggiana, ou la Vie, le Caractere, les Sentences, & les bons Mots de Poggo Chancelier de la Republique de Florence avec un Abregé de l'Histoire de cette Republique. Par Mr. Lenfant. 8. 2 vol. 1720.

les Principes du Dessein, ou methode courte & facile pour aprendre cet Art en peu de tems par de Lairesse, fol. fig. 1719.

Panegyriques des Saints & Oraisons funebres prononcées par l'Abbé Anselme 8. 3 vol. Paris.

Plaidoyers & autres Oeuvres de Gilet 4. 2 vol. Paris 1718.

Picteti Dissertationes Theologicæ de Religionis Christianæ præstantia ac Divinitate. 8. Genevæ 1719.

Poësie Italiane di Rimatrici Viventi. In Venetia 4. 1716.

Pontedera Compendium Tabularum Botanicarum in quo Plantæ 272. *ab eo in Italia nuper detectæ recensentur.* 4. *Patavii* 1718.

Peieri Observationes quædam Anatomicæ, 8. 1719.

RElation de divers Voyages faits dans l'Afrique, l'Amerique, & aux Indes Occidentales, par Drassé 12. Paris 1718.

Rime e Prose del Marchese Mafei. Aggiunto un Saggio di Poësia Latina dell' Istesso. 4. in Venezia 1719.

SErmon sur le Jubilé de la Réformation des Suisses par Mr. Turretin 4. Geneve 1719.

— (Nouveaux) avec des Priéres pour chaque état de la Vie par Mr. Basnage 8. 1720.

— Sur les principales fêtes des Chrétiens par Mr. Rivasson. 8. 1719.

Sermon fur divers Textes, par Mr. Pictet 8. 1719. Geneve.

Santorini Opuſcula Medica de ſtructura & motu Fibra, Nutritione Animali, Hamorrhoidibus, & Catamenicio. 8. 1720.

Sannazarii Poëmata ex Antiquis Editionibus accuratiſſimè deſcripta. Acceſſit ejuſdem Vita. 4. *Patavii* 1719.

TRaité d'Optique, ſur les Reflexions, Refractions, Inflexions, & Couleurs de la Lumiére, par Mr. le Chev. Newton. *Traduit de l'Anglois*, par Mr. Coſte ſur la Seconde Edition augmentée, par l'Auteur. 12. 2 vol. fig. 1720.

—— de la Religion revelée par Mr. Martin. 8. 2 vol. 1719.

—— des Annates, 12. Paris 1718.

VAillant Numiſmata in Coloniis Imperii Romani, fol. fig.

—— —— *Imperator. Romanor.* 4. 2 *vol. fig.*

Velſeri Opera Hiſtorica & Philologica, fol. 1682.

le Vite de' Pittori, Scultori, e Architetti di Giorgio Vaſari 4. 3 vol. Bononiæ. 1663.

Virgilii Opera Omnia. fol. fig. Paris 1515.

WIllis Opera Omnia Medica, 4. 2 *vol. Amſt.* 1692.

de Wilde Selecta Numiſmata Antiqua, 4. *fig. Amſt.* 1692.

Waldſchmid Opera Medico-Practica. 4. 1695.

ZWelferi Pharmacopœa Auguſta Reformata. 4. 1693.

Zoeſius ad Pandectas, fol. 1678.

Zacuti Opera omnia Medica. fol. 2 *vol.* 1667.

L'on trouve chez ledit *Pierre Humbert* tous les Livres qui s'impriment en *Hollande*: Un Aſſortiment général des meilleurs Livres de *Paris*: Diverſes Nouveautez *d'Italie*, & *d'Angleterre*, à très juſte prix.

POG-

POGGIANA.

Premiere Partie.

Vie de Pogge *Florentin*, *&* *de plusieurs de ses Contemporains*.

Patrie, & Naissance de Pogge.

Poggio Guccio Bracciolino nâquit en 1380. à *Terranova*, ville du Florentin proche d'Arezzo, comme il le dit lui même (a). On ignore son nom de baptême, ceux qui l'ont nommé, ou, *Jean François*, ou, *Jean Baptiste*, l'ayant confondu avec deux de ses enfans. Il est plus glorieux d'illustrer sa famille, que d'être illustré par elle. C'est ce qui est arrivé à Pogge, dont le pere n'étoit qu'un Notaire dans

(a) *Pogg. Vit. p. I.*

le voisinage de *Terranova*. De sorte qu'on peut dire de Pogge ce qu'il di-soit lui-même de *Leonard Aretin* son intime ami, que *sa vertu lui avoit donne la noblesse, que la nature lui avoit refusée.*

Baluz. Misc. T. III.

Ses études.

A l'âge de dix-huit ans il alla commencer ses études à Florence, que le P. *Dom Mabillon* célèbre Benedictin appelle *le premier domicile des Belles Lettres renaissantes* (a). Il en reçut les premiers élemens sous *Jean de Ravenne*, qui, à ce que dit l'Historien *Flavio Blondo*, sans être lui-même fort docte, eut le talent de faire des Disciples qui se distinguérent dans la République des Lettres, dans l'Eglise, & dans l'Etat, comme entre autres *Leonard Aretin*, dont on aura occasion de parler plus d'une fois. Flavio Blondo a douté que Jean de Ravenne eût rien écrit, mais *Philippe* de *Bergame* nous en donne une plus grande idée. Il nous le représente comme un habile Critique, & un excellent Rheteur, qui, selon le temoignage de Leonard Aretin son Disciple, rappella en Italie l'Eloquence qui en avoit été exilée depuis long-tems. Jean de Ravenne fut Disciple de *François Petrarque*

(a) *Mab. Iter. Ital.* P. 160.

que (a). Monsieur Recanati nous assure aussi qu'on trouve quelques-uns de ses Ouvrages manuscrits dans la Bibliothèque de Padoüe (b).

Ensuite Pogge eut pour Maître dans la Langue Grecque le fameux (c) *Manuel Chrysolore* noble de Constantinople, qui rapporta en Italie le goût de cette Langue autrefois si cultivée par les Romains. Ce grand homme étoit descendu d'un de ces illustres Romains qui accompagnerent Constantin le Grand lors qu'il établit le siège de l'Empire à *Byzance*, qui fut depuis appellée *Constantinople*. Il fut envoyé en Europe dans le XIV. Siècle par *Jean Paleologue* Empereur des Grecs, pour solliciter du secours contre *Tamerlan* & contre *Bajazeth*. Après avoir traversé dans cette vuë, mais fort inutilement, la France, l'Angleterre, & l'Allemagne, il vint en 1389. se fixer en Italie, où par pur amour pour les Belles Lettres il quitta le Caractère d'Ambassadeur pour prendre celui de Professeur en Langue Grecque, tant à Rome, qu'à Florence, à Venise, & à Pavie. Il alla ensuite avec Jean XXIII. au Concile de Constance où il mourut en 1415. Pogge lui fit

(a) *Phil. Bergom.* Ann. 1378.

(b) *Recan. vit. Pog.* p. V.

(c) Autr. Emmanuel.

cette Epitaphe pour donner un monument de sa reconnoissance envers un si excellent maître.

Hic est Emanuel situs
Sermonis decus Attici,
Qui dum quærere opem patriæ
Afflictæ studeret, huc iit;
Res bello cecidit tuis
Votis Italia. Hic tibi
Lingua restituit decus,
Attica ante recondita.
Res bello cecidit tuis
Votis Emanuel, Solo
Consecutus in Italo
Æternum decus, & tibi
Quale Græcia non dedit,
Bello perdita Græcia.

On trouve parmi les beaux Manuscrits de la Bibliotheque de St. Paul à Leipsig l'Oraison funebre de Chrysolore prononcée par *André Julien* Noble Venitien *. Pogge se plaignoit avec raison de l'ingratitude des Disciples de Chrysolore qui n'avoient pas daigné honorer leur Maître d'un Panegyrique a-

près

* Elle nous a été communiquée par le docte & obligeant Mr. *Boerner*.

près sa mort. *Andreas vero Julianus summè à nobis collaudandus, qui cernens ignaviam nostram, qui nullam ne mortuo quidem pro suis in nos singularibus meritis gratiam referimus, sua opera, suo studio nobis operam navavit, & tarditatem nostram sua diligentia sublevavit. Ergo nomine meo verbis amplissimis gratias ago & quidem ingentes pro hoc labore, quem suscepit in Manuelis memoria celebranda.* Comme on ne croit pas que l'Oraison funebre de Chrysolore ait été imprimée, on la donnera à la fin de cet Ouvrage.

Pogge ne négligea pas non plus la Langue Hébraïque, ayant été porté à cette étude par son ami *Nicolas Nicolo*, l'un des plus Savans hommes ce tems-là. Comme *Nicolo* eut des liaisons fort étroites avec Pogge, il ne sera pas mal de le faire connoître. *Nicolas Nicolo* étoit fils d'un riche Marchand de Florence fort estimé de ses Concitoïens. Le fils, préférant le commerce des Belles Lettres à celui de son Pere, se jetta dans l'étude des *Humanitez*, & les apprit sous *Louïs de Marsilli* Augustin, fort célèbre en ce tems-là, & de l'Ecole duquel sont sortis quantité de grands hommes. Nicolas avoit une telle avidité

Pogg. Orat. in funere Nicoli Niol. F. XXXI.

pour les bons Livres tant Grecs, que Latins, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour en faire chercher jusqu'aux dernieres extremitez de l'Europe. Mais, ce qui est bien loüable, il étoit si communicatif qu'il accusoit de *péculat*, c'est-à-dire, de voler le bien public, certaines gens si avares de leurs Livres qu'on disoit qu'ils les croyent d'or. C'est le vrai caractere des ignorans de ne se point servir de leurs Livres, & de ne vouloir pas que les autres s'en servent. On diroit qu'ils veulent se vanger de ne rien savoir en laissant les autres dans l'ignorance, autant qu'il dépend d'eux. Les vrais Savans sont communicatifs. Pogge rend ce témoignage à Nicolo que c'est par ses soins & ses instantes sollicitations que se firent tant de découvertes de Livres anciens en Allemagne, & en France. Ajoutons que ce fut en partie à ses dépens.

Il ne se contenta pas de cultiver avec soin la Langue Latine, il s'appliqua à la Langue Grecque sous *Colutius Salutatus*, illustre Savant de ce tems-là, & sous *Manuel Chrysolore* qu'il contribua beaucoup à faire appeller à Florence avec plusieurs autres Savans dans la Langue Grec-

Greeque, entre lesquels, *Jean Guarini* de *Verone* parut avec éclat. En un mot Pogge ne fait aucune difficulté de regarder Nicolo comme le restaurateur des Belles Lettres en Italie par les soins qu'il prit d'y attirer tout ce qu'il y avoit de Savans en Europe, & de leur procurer de la protection.

Quoi qu'il fût un des plus doctes, & un des plus éloquens hommes de son siècle, il avoit une qualité rare dans les personnes de cet ordre, & de ce mérite, c'est une modestie extraordinaire. Comme il étoit d'un goût fort délicat il ne se hazardoit guère, à se produire en public, ne pouvant jamais être content de ce qu'il composoit. Quoi qu'il fût d'une famille riche, il avoit tant dépensé dans la recherche de ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Sciences, qu'il étoit souvent réduit à vendre ses Livres pour subsister. S'il n'étoit pas riche des biens de la fortune, il l'étoit en amis, & il les choisissoit bien. Son Cabinet étoit une espece d'Académie ouverte aux Savans, & aux honnêtes gens qui trouvoient toujours de nouveaux encouragemens à la Vertu, & à la Science, dans sa conver-

ſation, dans ſes livres, dans les portraits, les ſtatues, & les médailles des plus grands hommes qu'il avoit ramaſſez à grands frais.

Il fit en mourant une action bien digne de l'imitation des Savans qui ſont en état de le faire, ce fut de léguer ſa Bibliothéque au Public, & de recommander à ſes amis d'avoir ſoin qu'elle fût toujours ouverte aux Gens de Lettres. Pogge a remarqué que les Bibliothéques de Petrarque, & de Collutatius furent vendues après leur mort, que *Louis* de *Marſilli*, & *Bocace* donnerent les leurs par Teſtament aux Auguſtins, mais que Nicolo, en faiſant préſent de la ſienne au Public, avoit donné un exemple juſqu'alors inouï. Il mourut fort regreté à l'âge de 73. ans, on ne dit pas en quelle année. Son Teſtament eſt datté de 1436.

Il y a pourtant quelque difficulté ſur la donation que Nicolo fit de ſes Livres au Public. Car dans ſon Teſtament il en laiſſe la diſpoſition aux exécuteurs de ce Teſtament, entre leſquels étoit Pogge lui même. *Omnes Libros ſuos, tam ſacros quàm gentiles, & tam Græcos quàm Latinos, aut Barbaros, quos undi-*

que

que magna industria, diligentia, studio ab adolescentia, nullum laborem subterfugiendo, nullis impensis parcendo, coëgit, reliquit, & legavit in illis locis, & penes quos, & eo modo, & forma, & prout, & qualiter admodum infrascriptis honorandis, & sapientibus viris videbitur, & placebit (a). D'ailleurs il paroit par le témoignage d'un Historien de Florence (b) que les Livres de Nicolo furent donnez à la Bibliothéque des Dominicains. Ce qu'on peut conclurre de là, c'est que l'intention de Nicolo fut mal executée.

(a) Testam. Nicol. Nicol. Pogg. vit. F. XXVIII.

(b) *Leopold del Migliore Florent. illustr. ap Recan. ub. supra.*

Pogge étant donc à Constance prit, pour apprendre la Langue Hébraïque, un Rabin qui avoit embrassé le Christianisme. Il dit assez plaisamment dans une Lettre à Nicolo qu'il se délassoit de cette pénible étude en turlupinant son maître qu'il représente comme un homme fort ridicule & en faisant de petites railleries sur le Rabinage. *Dicebam multa de literis Hebraïcis quibus operam dabam, plura jocabar in Doctorem ipsum, virum levem, insulsum & inconstantem. Literas vero & doctrinam ut rudem, incultam, atque agrestem facetiis quibusdam leviter perstringebam.* Quoi qu'il ne crût pas

Pogg. Op. Fol. 69.

qu'on pût tirer un grand usage de la Langue Hébraïque, pour en devenir plus honnête homme, il ne laissa pas de l'apprendre parce qu'il la regardoit comme une partie des Humanitez. Il prenoit sur tout plaisir à voir la methode que St. Jerôme avoit suivie en traduisant la Bible.

De Florence Pogge alla à Rome sous Boniface IX. élu en 1389. & mort en 1404. Il fut bientôt promû à la charge de *Scripteur des Lettres Apostoliques*, qui n'est pas un petit Emploi à Rome. *Quod officium*, dit-il, *& utile est & honestati dignitatique conjunctum*. Ce fut lui qui attira à Rome le célèbre Leonard Aretin pour être Secretaire d'Innocent VII. Les liaisons des grands hommes faisant une partie considerable de l'Histoire de leur vie il faut faire connoître *Leonard Bruno Aretin*.

Leon. Aret. Orat. funebr. ap. Baluz. Miscell.

On le surnomma *Aretin* parce qu'il étoit de la ville *d'Arezzo* dans le Florentin *. C'étoit, selon le témoignage de

* Voyez l'Eloge de la Ville d'Arezzo dans l'Oraison funébre de Leonard Aretin prononcée par Pogge. *Baluz. Misc.* T. III. p. 252.

de Pogge, un des plus habiles hommes de son siecle (a). *Æneas Sylvius* disoit de lui qu'après Lactance personne n'avoit mieux imité le stile de Ciceron. Après avoir étudié le Droit pendant 4. ans il s'appliqua, comme Pogge, à la Langue Grecque sous *Emanuel Chrysolore*, & s'y rendit fort habile. Dès l'An 1404. il fut, comme on l'a dit, Secretaire d'Innocent VII. & en 1413. il l'étoit de Jean XXIII. lequel il accompagna au Concile de Constance †. Etant aux environs de cette Ville Pogge lui écrivit sa fameuse Lettre sur le supplice de *Jerôme de Prague*. Quand il fut de retour à Florence cette Republique le fit son Chancelier. Il mourut dans cette charge en 1444. âgé de 70. ans. On lui fit cette Epitaphe qui se trouve sur son Tombeau dans une des Eglises de Florence. *Depuis la mort de Leonard l'Histoire est en deuil, l'Eloquence est muette, les Muses Grecques & Latines n'ont pû s'empêcher de le pleurer.* Pogge prononça publiquement son Orai-

(a) Invect. in Philelph. F. XLIII.

Mabill. It. Ital. p. 165.

† On peut voir dans l'Histoire du Concile de Constance. p. 8. qu'il fut employé cette année-là à une Négotiation fort délicate.

Oraison funébre. C'est une fort belle piece. On y trouve une particularité rare & remarquable. C'est que Leonard & Pogge avoient vécu ensemble pendant 40. ans dans une amitié si constante & si inviolable qu'elle n'avoit jamais souffert la moindre interruption, ni le moindre refroidissement. On peut voir la liste des Ouvrages de Leonard dans ce Panegyrique.

Baluz. Miscell. T. III. p. 258.

Pogge ayant exercé pendant dix ans la charge de *Scripteur Apostolique*, fut fait Secretaire de Boniface IX. & s'acquita de cet emploi avec beaucoup d'honneur pendant 40. ans sous huit Papes. Il étoit Secretaire de Jean XXIII. &, comme Leonard Aretin, il le suivit au Concile de Constance.

L'illustre Noble Venitien qui a donné au Public la belle Histoire de Florence de Pogge, dit, qu'*il admire comment le nouvel Historien* (a) *du Concile de Constance a pû ignorer, & déclare même qu'il ignore, sous quel caractere Pogge étoit allé au Concile* *. Il est vrai qu'il

(a) Jaques Lenfant.

* *Miror equidem quod Constantiensis Historiæ recens auctor . . . . . ignoret neque se ignorare diffiteatur quonam titulo Poggius Constantiam se contulerit, cum alioquin &c.* Vit. Pogg. p. VI.

qu'il semble que cet Historien n'ait pas dû être en doute là-dessus, puisque Pogge étant Secretaire du Pape, il fut apparemment à Constance sous cet unique caractère. Mais comme d'ailleurs on n'ignore pas que les Secretaires des Papes peuvent avoir des commissions particuliéres, peut-être pourroit-on justifier par là l'ignorance, ou le doute du nouvel Historien du Concile de Constance. Par exemple *Leonard Aretin* étoit aussi Secretaire de Jean XXIII. & Collegue de Pogge, cependant il fut un des Legats que ce Pape envoya avec le Cardinal *Zabarel*, & *Manuel Chrysolore* à l'Empereur Sigismond pour convenir du lieu du Concile †. D'ailleurs les principales villes d'Italie, & entr'autres celle de Florence, ayant eu leurs Deputez au Concile, ne se pourroit-il pas que Pogge Florentin y fût allé avec des ordres de cette République? Il n'y a donc rien de fort étonnant ni de fort déraisonnable dans ce doute. Mais Mr. Recanati a trouvé dans le Cabinet du cé-

Pogg. vit. Fol. VI.

† Mr. Recanati nous apprend lui-même, que Pogge avoit été envoyé Legat en Hongrie, quoiqu'il n'ait jamais été que Secretaire. *Pogg. Vit. p. XIII.*

célèbre Mr. *Facciolati* * une Lettre manuscrite de *Francisco Barbaro* à Pogge, par laquelle il paroit qu'il avoit été envoyé avec *Bartholomeo de Montepolitiano* par les plus grands d'entre les Princes de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, des Cardinaux, *pour chercher des Livres anciens*. En effet le nouvel Historien du Concile de Constance a grand tort de n'avoir pas sû une particularité cachée dans le Cabinet d'un Savant d'Italie, & Mr. Recanati a grande raison de dire *que ce fait est plus clair que le jour.* Il a pourtant plus de raison qu'il ne pense. Cette même Lettre qu'il a trouvée manuscrite dans le Cabinet de Mr. Facciolati, se trouve aussi manuscrite dans la Bibliotheque de S. Paul à Leipsig; & Mr. Lenfant auroit bien dû le deviner. On l'a euë par la communication du savant Mr. *Boerner*. Elle est sous le nom de *Guarini* dans le Manuscrit de Leip-

* *Jaques Facciolati* Docteur en Théologie à Padoüe. On a de lui une fort bonne Harangue imprimée à Helmstatd en 1718. par les soins de Mr. l'Abbé *Fabrice* l'un des plus grands ornemens de cette Université. Le sujet de la Harangue est, *qu'on ne sauroit être Théologien sans être homme de bien.*

Leipsig, mais il faut que ce soit une faute de Copiste, puisqu'il est parlé de Guarini dans le corps de la Lettre. Ainsi on a l'obligation à Mr. Recanati d'en connoître le veritable Auteur. Le savant Mr. *Jean Gottlieb Kraussen*, l'un des Bibliothecaires de S. Paul, a fait imprimer cette Lettre avec une de Pogge à Mr. Guarini sur le même sujet dans la *Bibliotheque litteraire Allemande*. On les trouvera aussi toutes deux à la fin de ce Volume. On sera convaincu par là que c'est absolument la même Lettre dont Mr. Recanati n'a donné que des morceaux. On pourroit pourtant repliquer là-dessus qu'une telle commission ne donne pas un caractère, ou un titre, & que d'ailleurs elle n'est pas incompatible avec un caractère public.

Cependant Mr. Recanati revenu de sa surprise veut bien pardonner à l'Historien du Concile de Constance, parce que la Lettre de *Barbaro* n'a pas été imprimée. Mais, dit-il, on ne lui pardonnera pas de n'avoir pas appris cette particularité dans *Flavio Blondo* * Historien

* Il étoit du Frioul, & florissoit vers le milieu du 15. siècle. Il a écrit diverses Histoires, &

torien d'Italie. On n'a pû trouver les Oeuvres de cet Historien, & il faut s'en rapporter à l'extrait de Mr. Recanati. Mais cet extrait ne porte nullement que Pogge ait été envoyé à Constance sous le caractère de *rechercheur de Livres anciens*. Il dit † seulement que pendant le Concile qui se tint à Constance plusieurs Italiens cherchérent dans les Monasteres voisins de cette ville s'il n'y avoit point quelques anciens Livres des Romains, & de l'Italie, & que Pogge en apporta Quintilien tout entier. La conclusiòn naturelle que l'on peut tirer de cet endroit c'est que le Concile ne fut que l'occasion des recherches de ces Savans, & qu'ils pouvoient bien y être sous quelque autre caractère. Cependant, si Mr. Lenfant veut m'en croire, il

& entr'autres *l'Italie illustrée*, & des Decades qu'Eneas Silvius a abrégées.

† *Cum Concilium apud Constantiam Germaniæ ab universo populo Christiano haberetur, quærere ibi, & investigare cœperunt, ex nostratibus multi, si quos Germaniæ loca Constantiæ proxima ex deperditis Romanorum, & Italiæ olim Libris in Monasteriorum latebris occultarent. Quintilianus integer repertus à Poggio primùm transcriptus in Italiam venit.* F. VII.

il retranchera docilement cet endroit qui a tant surpris Mr. Recanati.

Il y a encore dans l'Histoire du Concile de Constance un autre endroit qui tient au cœur à l'illustre Venitien au sujet de Pogge. C'est que l'Auteur de cette Histoire n'a fait mention que de trois livres que Pogge eût trouvez au voisinage de Constance, au lieu qu'il en déterra *plus de seize*. Mais Mr. Lenfant ne pouvoit s'en rapporter là-dessus qu'à Pogge lui-même, qui dans sa Lettre à son ami *Jean Guarini* ne parle que de *Quintilien* entier, de trois Livres, & de la moitié du quatrième de *Valerius Flaccus touchant les Argonautes*, d'*Asconius Pedianus*, & d'un *Commentaire sur huit Oraisons de Ciceron*, que M. Lenfant avoit oublié dans sa liste. Il falloit au reste que Pogge n'eût pas bien examiné son Manuscrit de Quintilien, lors qu'il disoit qu'il étoit entier (a), puisque Leonard Aretin lui écrit qu'il y manquoit bien des choses qu'on y avoit suppléées d'un Manuscrit d'Italie.

(a) p. 394. Edit. Basil.

Le P. Mabillon nous apprend que cette Lettre se trouve manuscrite à Milan, & il en a même rapporté un fragment dans son Voyage d'Italie. C'est celle

B dont

dont on vient de parler, & qu'on a promis de donner, afin que Mr. Recanati ne se plaigne plus qu'on ne rend pas justice aux Savans d'Italie *. Par la même raison on fait aussi graver en Hollande le portrait de Pogge d'après celui de Florence, pour le mettre dans la seconde Edition de l'Histoire du Concile de Constance. Au reste celui qui étoit dans la premiere Edition avoit été communiqué à Mr. Lenfant par la faveur de l'illustre Mr. de *Gotz* Senateur de Leipsig, & Bibliothecaire de la Bibliothéque du Senat de cette Ville. Ce Savant a assuré qu'il avoit été tiré sur l'original de la Bibliothéque du Vatican. Ainsi s'il n'est pas bon, ce n'est pas la faute des Transalpins, comme s'exprime Mr. Recanati. Paul Jove n'étoit pas Transsalpin, cependant le Portrait qu'il

Il étoit de Cosme en Lombardie.

* *Hinc miseram Italorum conditionem doleamus necesse est, quorum laudes magna Scriptorum incuria, ne dicam malitia, aliquando silentur, aliquando minuuntur: immo ipsi Italorum nostrorum vultus ad Transalpina lineamenta sæpè traducuntur, vel pictoris arbitrio temere formandi permittuntur ut in Poggii effigie ab eodem Jacobo Lenfant exposita conspicere est, quæ tantum ab ea distat quam nos ex Magni Etruriæ Ducis Museo hic apponendam accepimus, quantum æra lupinis.* Fol. VII. VIII.

qu'il a donné de Pogge ne ressemble pas plus à celui de Mr. Recanati, qu'à celui de Mr. Lenfant. La Critique du Noble Venitien devoit d'autant plus rouler sur Paul Jove que ce Savant Italien mourut à Florence, où il pouvoit voir le vrai Portrait de Pogge.

Enfin cet habile Venitien reproche à *Jaques Lenfant* de n'avoir fait une digression * en faveur de Pogge, que pour faire montre de son propre savoir. Je ne sai si le Public trouvera que ce soit une ostentation, en écrivant l'Histoire d'un Concile, de faire connoître un personnage illustre qui y étoit présent, & qui y parut même avec distinction. La Lettre qu'il écrivit sur le supplice de Jérôme de Prague a fait assez de bruit dans le monde pour inspirer de la curiosité sur le sujet de son Auteur. On devoit bien une petite digression à un Secretaire du Pape qui a eu assez de courage pour faire l'éloge d'un Heretique prétendu, qui fut brûlé dans le Concile avec autant d'injustice, que

* *Ab instituto digredi videtur, ut eruditionem in Poggii vita narranda ostentet.*

que de cruauté. Mais Mr. Lenfant, qui n'est pas moins indulgent que Mr. Recanati, lui pardonne aussi de n'avoir pas trouvé bon qu'on fît une digression en faveur du Panegyriste d'un Hérétique. On n'a pourtant remarqué nulle part qu'on ait fait là-dessus aucune affaire à Pogge en Italie. Leonard Aretin dit seulement que Pogge, selon son ordinaire, s'en étoit expliqué avec un peu plus de liberté, qu'il ne convenoit à un Ecclésiastique. Il paroît d'ailleurs par divers endroits des Ouvrages de Pogge, & entr'autres par ses Invectives contre Laurent Valle, qu'il étoit fort zelé pour l'Orthodoxie, comme on le pourra voir dans la suite.

Mr. Recanati, comme on vient de le voir, a été surpris de ce que Mr. Lenfant a ignoré une particularité qui n'avoit jamais été imprimée. Il y auroit beaucoup plus de lieu d'être surpris que l'illustre Venitien se soit trompé sur un fait qu'il pouvoit apprendre, non dans un manuscrit caché au fond de l'Allemagne, mais dans une pièce imprimée, & qu'il a citée lui-même plus d'une fois. Voici le fait. Mr. Recanati dit

dit * que quand Pogge vint à Rome, Leonard Aretin étoit Secretaire du Pape Boniface IX. C'est ce qui ne sauroit être, au moins s'il en faut croire le témoignage de Pogge lui-même dans l'Oraison funebre de Leonard Aretin, où Pogge dit que ce fut lui qui attira Leonard Aretin à Rome pour être Secretaire d'Innocent VII. Successeur de Boniface. Voici les paroles de Pogge „ Innocent VII. ayant succedé à „ Boniface, Leonard Aretin me sollicita de vive voix, & par Lettres à „ tâcher de lui procurer à la Cour de „ Rome quelque emploi dont il pût „ subsister honnêtement. Comme j'a„ vois de grandes liaisons avec ceux qui „ approchoient le plus du Pape, je ne „ cessois de louer les rares qualitez de „ Leonard, & pour prouver ce que je „ disois de l'élégance de son stile, je „ produisois quelques-uns de ses Ecrits. „ Je fis tant par mes recommandations „ que

Baluz. Misc. T. III. p. 254. 255.

* *Eo prorsus tempore quo exscribendis epistolis vacabat Poggius, Leonardus Aretinus Pontificis à secretis erat.* Pogg. vit. Fol. V. La pièce, que Mr. Recanati allegue pour prouver ce fait, ne le prouve point, parce qu'elle n'a point de date & qu'elle n'est qu'un fragment informe.

„ que tout inconnu qu'il étoit au Pape, „ & aux autres, il fut appellé pour être „ Secrétaire d'Innocent VII. " Il est donc clair que Mr. Recanati s'est trompé *, mais Mr. Lenfant n'en est nullement surpris, parce que cela peut arriver aux plus habiles gens, comme Mr. Recanati en convient lui-même en relevant une légére faute du célèbre Docteur *Albert Fabrice* de Hambourg. *Nec mirum quod in tantam optimarum rerum copiam error quispiam irrepserit.* Revenons de cette digression. Mr. Recanati nous apprend qu'outre Quintilien, Asconius Pedianus, & Valerius Flaccus, Pogge trouva encore plusieurs autres anciens Manuscrits, pendant le séjour qu'il fit à Constance, mais il n'apporte aucune preuve de ce fait. Car la Lettre de Francisco Barbaro qu'il allegue ne marque point le lieu où Pogge trouva *Tertullien*, *Lucrece* ‡, *Silius Italicus*, *Ammien Marcellin*, *Nonius Marcellus*, *l'Astronome Manilius*, *L. Septimus Caper*, *Eutychius*, *Probus* *Gram-*

Pogg. Vit. F. X.

Pogg. vit. Fol. VIII.

* La seule chose que Mr. Recanati ait bien relevée à propos n'est qu'une faute d'impression. *Verrius* pour *Valerius*.

‡ Il trouva seulement une partie de Lucrece.

Grammaticus. Il y a bien plus d'apparence que ces Manuscrits furent trouvez en divers temps, & en divers lieux, puisque Pogge dit lui-même qu'il parcourut toute l'Allemagne pour faire de ces sortes de découvertes (a). Francisco Barbaro a fait encore mention de plusieurs autres Livres découverts par Pogge, lesquels il ne nomme point. Mr. Recanati conjecture * que ce sont plusieurs piéces de Ciceron, & une partie de Columella.

Entre les Livres dont on doit la découverte à Pogge, il faut mettre l'Ouvrage de *Jules Frontin* †, *des Aqueducs de Rome*, qu'il trouva dans le Monastère du Mont Cassin, comme il le dit lui-même (b). M. Recanati se plaint avec raison de ce que les Editeurs *d'Ammien Marcellin* n'ont fait aucun honneur à Pogge de la découverte du Manuscrit de cet Ancien Auteur, quoi qu'ils ayent

(a) *De Infelicit. Princi-pum.* Pag. 394. Ed. Bas.

(b) *Pogg. Op.* F. LXVIII.

* *Quos esse crediderim Ciceronis Libros de Finibus, & de Legibus, & ejusdem Orationes pro Cæcinna, de Lege Agraria, contra Rullum, ad Populum contra Legem Agrariam, in L. Pisonem, pro C. Rabirio & pro Roscio. His addes partem Columellæ.* Fol. VIII. IX.

† Cet Auteur vivoit du tems de l'Empereur Nerva.

ayent eu celui de Florence, qui apparemment est une copie de l'Original trouvé par Pogge.

Ces recherches & ces découvertes, qu'il fit avec un courage, une diligence, un travail, & une dépense inexprimables, lui firent beaucoup d'honneur. Il en reçût des éloges & des remercimens magnifiques de la plûpart des Savans d'Italie. Comme il n'étoit pas fort riche de son propre fonds, ses amis, & entre autres Leonard Aretin, & *Francisco Barbaro* lui fournissoient tout l'argent nécessaire pour cela.

Après le Concile de Constance, qui finit le 22. d'Avril 1418. il passa en Angleterre, à ce qu'on croit, avec l'Evêque de *Winchester* * qui avoit été fait Cardinal par Martin V. & que ce Pape envoya Legat au païs de Galles, & en Irlande. Pogge parle de ce voyage d'Angleterre, en plusieurs de ses Ouvrages (a). Il y chercha aussi d'anciens Manuscrits, mais ce ne fut pas avec le même succès qu'en Allemagne, parce, dit Monsieur Recanati, que la ville de Londres ne s'étoit pas encore enrichie

(a) *De miser. hum. Condit.* p. 108. Ed. Bas.

* Sur ce Prelat voyez l'Histoire du Concile de Constance.

richie des dépouilles de l'Italie. L'Angleterre est pourtant assez riche en Manuscrits de son propre fond pour n'avoir pas besoin de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Il y en a qui prétendent que Pogge fut envoyé Legat en Hongrie, mais on ne sait aucune particularité de cette Ambassade. Mr. Recanati nous apprend (a) que Pogge fit un long séjour à Ferrare & à Bologne, sans nous dire dans quelle vuë. Il paroît par quelques-unes de ses Lettres dattées de Ferrare qu'il étoit allé dans ces Villes, pour éviter la peste qui étoit à Florence. Etant de retour à Rome il prit la résolution de se retirer, las d'être toûjours réduit à vivre vagabond, *à la maniere des Scythes qui n'ont jamais de demeure fixe*. Cet endroit meritoit d'être un peu mieux éclairci. Comme Pogge dit cela dans son Traité *du malheur des Princes*; il faloit qu'il fût alors à la suite de quelque Grand qui l'engageoit à toutes ces courses. Quoi qu'il en soit, il lui prit fantaisie de se marier. Il avoit deja eu trois Enfans de quelque Maîtresse, bien qu'il fût Ecclesiastique. Surquoi il écrivoit fort plaisamment à *Julien Car-*

(a) *Pogg. vit.* Fol. XIII.

Manusc. Wolf.

dinal de S. Ange qui présida au Concile de Bâle en l'absence d'Eugene IV. *Vous dites que j'ai trois fils, ce qui n'est pas permis à un Ecclesiastique; quoi que je n'aye point de femme, ce qui n'est point permis à un Laïque. Je pourrois vous répondre que j'ai des Enfans, ce qui convient à un Laïque, & que si je n'ai point de femme je suis en cela la coûtume des Ecclesiastiques, qui depuis le commencement du monde ont des Enfans sans avoir de femme* *. La datte est de beaucoup trop ancienne, les Prêtres de la Loi se marioient & la plûpart des Apôtres se sont mariez †. Cependant Pogge ne prétend pas s'excuser de cette irrégularité dans ses mœurs, *sed nolo errata mea ulla excusatione tueri.*

Son mariage.

Il se maria donc en 1435. à l'âge de 54. ans à une fille de bonne maison (a) à qui son pere donna 600. Florins de dot,

(a) Vaggia ou Selvaggia GhiniManentes de Bondelmont. *Pogge vit.* F. XIV.

* *Asseris me habere filios, quod Clerico non licet; sine uxore, quod Laicum non decet. Possum respondere habere filios me, quod Laicis expedit, & sine uxore, qui est mos clericorum ab Orbis exordio observatus.* Pogg. Vit. Fol. XIV.

† On peut voir là-dessus une très-bonne Dissertation de Monsieur l'Abbé *André Smid* célèbre Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à Helmstadt, *De Apostolis uxoratis.*

dot, quelque répugnance qu'il eût témoignée auparavant pour le mariage dans une Lettre à son ami *Jean Guarini* de Verone. Il témoigne dans quelques Lettres à un de ses amis qu'il étoit fort content de son mariage & qu'il avoit pris une femme, qui non seulement étoit belle, mais qui avoit toutes les qualitez & les vertus convenables à son sexe. Mr. Recanati dit avoir vû plusieurs Lettres anecdotes où il plaisante fort agréablement sur son mariage. Parmi les Lettres manuscrites de Wolfenbuttel il y en a plusieurs où il parle de sa femme & de ses Enfans avec beaucoup de tendresse & avec un plaisir inexprimable.

Le Cardinal Julien dont on vient de parler avoit souvent exhorté Pogge à opter entre le Mariage & la Prêtrise. Comme il trouvoit trop de difficulté à remplir les devoirs d'un bon Prêtre, il choisit le premier parti. Voici ce qu'il en écrit à ce Cardinal. *Je n'ai recherché*, dit-il, *en me mariant, ni richesses, ni honneurs, ni appui dans le monde. Je n'ai eu en vuë que l'honneur, la vertu, la probité, & la sagesse, qui sont la meilleure dot qu'un pere puisse donner à sa fil-*

fille, selon le sentiment des Sages. Ayant trouvé toutes ces qualitez dans une fille de bonne maison qui n'avoit que 18. *ans, je n'ai point fait difficulté de l'épouser, quoi qu'elle fût plus belle, & plus jeune, qu'il ne convenoit à mon âge, sachant bien qu'elle avoit été si heureusement élevée que sa vertu surpassoit de beaucoup sa beauté.* Il eut bon nombre d'Enfans de cette jeune femme. On trouve de lui une Lettre où il se felicite d'en avoir eu un à l'âge de soixante & dix ans, qui étoit plus fort & plus beau que tous les autres.

Je ne sai si ce fut long tems après son mariage qu'il écrivoit à un de ses amis qu'il n'avoit point encore eu lieu de s'en repentir, parce qu'il ne s'étoit point marié par le conseil d'autrui, mais de son propre choix *. Voici comme il s'exprime au sujet du mariage dans cette même Lettre. *J'aprouve*, dit-il, *le mariage comme une chose utile, & même nécessaire aux hommes s'ils ne veulent pas vivre comme les bêtes. Mais il* y

* *Conjugium in diem magis laudo propter uxorem quæ mihi obtigit, vel potius quam elegi ex sententia, ut nihil sit adhuc qua in re me ad pœnitentiam invitet.* Manuf. Wolf.

y faut beaucoup de choix & de délibération. Car si une femme est fâcheuse & de mauvaise humeur, ou ce qui est le comble des maux, impudique, il vaudroit beaucoup mieux être à son aise, seul, que mal en mauvaise compagnie. On doit avoir principalement soin de son repos, & de son honneur, sans quoi il faudroit non seulement abandonner une femme, mais la vie elle-même.

Sa famille.

Il paroît par diverses Lettres de Pogge qu'il avoit un frere dont il se plaint comme d'un fainéant qui lui étoit à charge; Ce frere apparemment n'eut point d'enfans. Il avoit aussi une sœur qui se maria avantageusement (a). Notre Pogge eut cinq fils, savoir, *Jean Baptiste*, *Jean François*, *Philippe*, *Pierre Paul*, & *Jaques*, qui furent tous Ecclésiastiques à la réserve du dernier. Jean Baptiste fut Docteur en Droit, Chanoine de Florence, & eut quelques Emplois à la Cour de Rome. Il annonce la naissance de ce fils, à l'Evêque d'*Avignon* (b) dans une de ses Lettres. Il fut Auteur de quelques Oraisons funèbres, comme de celle de *Nicolas Piccinnino* Duc de Florence, l'un des grands Capitaines de son tems, & cel-

(a) *Pogg. Op.* F. XIII. *Pogg. Vit.* Fol. III. & IV.

(b) *Manus. Wolf.*

celle du Cardinal *Dominico Capranica* dont on parlera dans la suite. Jean Baptiste mourut en 1470. A l'égard de *Jean François*, il fut aussi Chanoine de Florence, & eut des Emplois considerables à la Cour de Rome. Il fit un Traité * touchant la *puissance du Pape & du Concile*. Il fut en grande faveur auprès de Leon dixième dont il étoit Secretaire. Il mourut dans cette Charge en 1522. (a) Vincent Martin de Lucques, Gendre de son frere Philippe, lui fit une Epitaphe honorable. Philippe quitta la Cléricature pour prendre une femme d'une très-bonne maison (b) dont il n'eut que des filles. Pierre Paul fut Dominicain & Prieur du Convent de *S. Marie à la Minerve*, à Rome, Dignité qui ne se donnoit qu'aux plus estimez dans l'Ordre. Il mourut en 1464. de la peste qu'il prit en visitant & en soulageant ses freres dans le Convent.

(a) *Pogg. Vit.* F. XXXVII.

(b) *Alexandra Dei del Beccuto.*

Pogg. Vit. Fol. XXXVIII.

Jaques fut un très-beau genie, & se distingua beaucoup dans les belles Lettres.

* Le savant Monsieur Cave s'est trompé, en attribuant ce Traité & l'Oraison Funèbre de Capranica à Pogge le pere.

tres. Il traduisit en Italien l'*Histoire de Florence* que son Pere avoit écrite dans un Latin très-élegant, & la dédia à *Frederic de Feltro* Comte d'*Urbin*. Comme la Dédicace de Pogge est écrite en Latin, & qu'il n'y parle point de sa Traduction, il est naturel de juger que ce fut l'Histoire Latine qu'il dédia à ce Comte, & qu'ensuite il la traduisit en Italien. Cette Lettre est au reste fort bien écrite. On y voit avec plaisir les Paralleles des grands hommes des derniers siécles avec ceux de l'Antiquité. On y compare *Godefroi de Bouillon*, *Tamerlan*, *Frederic Barberousse*, aux *Ninus*, aux *Cyrus*, & aux *Xerxès*. A l'égard des Lettres il ne trouve point qu'*Albert* surnommé le *Grand*, que *Thomas d'Aquin*, surnommé *l'Angelique*, que *Gilles* de *Colonne* Romain, & Archevêque de Bourges, surnommé *le très-profond*, que *Jean Scot*, surnommé le *subtil*, ayent été inferieurs aux *Pythagores*, aux *Zenons*, aux *Chrysippes*, & aux *Aristotes*. Il prétend que si les Grands Généraux de ce tems-là * avoient vécu à

* Il nomme *Braccio*, & *François de Sforce*, *Carminiola*, *Nicolao Piccinnino*, *Philippe d'Espagne*, & *Jean Vayvode*, *Corvin Hunniade*, *Vayvode* de *Transilvanie*.

à Athènes, ou à Lacédémone, ils n'auroient point cedé aux *Leonides*, aux *Pausanias*, & aux *Pelopides*. Selon lui les *Dante*, les *Petrarque*, les *Boccace*, les *Aretin*, les *Pogge* *, les *Ambroise de Calmaldoli* n'auroient point fait deshonneur au siècle de Ciceron, & qu'il ne leur avoit manqué que de naître dans le tems de la République Romaine. On voit dans cette Lettre les Eloges qu'il donne à Nicolas V. au Roi d'Arragon, & au Seigneur à qui il écrit, sur la protection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres. Il seroit à souhaiter plus qu'à esperer que tous les Grands fussent aujourd'hui aussi jaloux de cette sorte de gloire qu'on l'étoit en ce tems-là.

Jaques Pogge traduisit d'autres Ouvrages en Italien, comme les Vies de quatre Empereurs Romains, (a) savoir des deux *Antonins*, d'*Alexandre Severe*, & d'*Adrien*, & la *Cyropedie*, ou *l'éducation de Cyrus* qu'il dédia à *Ferdinand* Roi de *Naples*, comme son Pere en avoit dedié la Traduction Latine à *Alphonse* Pere de *Ferdinand*. Il laissa aussi

(a) *Vit. Pogg. p.* XXIV.

* Il appelle son Pere le plus éloquent homme de son tems.

aussi des Ouvrages de sa façon, tels que sont un *Commentaire sur le Traité de François Petrarque, du Triomphe de la Renommée*, dedié à *Laurent de Medicis* *, un Traité sur *l'origine de la guerre entre les François & les Anglois*, & la vie de quelqu'un de ses parens du côté de sa Mere †. Il fut Secretaire du Cardinal de *Riaire* dont on parlera dans la suite.

L'Histoire parle de Jaques Pogge comme d'un homme de fort mauvaises moeurs. Ange Politien ‡ qui le connoissoit lui donne un caractère fort odieux. C'étoit, selon lui, un homme remuant, avide de nouveautez, d'une vanité & d'une présomption insupportable, d'une ame venale, medisant de tout le monde avec fureur, sans épargner ni Grands ni petits, vrai *Zoïle* qui trouvoit à mordre sur les meilleurs Ouvrages de ses Contemporains.

* On verra tout à l'heure qu'il s'engagea dans une faction contre ce même Laurent.

† *Philippus Scolarius vulgo Pipo Span.* Pogg. vit. p. XXXV.

‡ Il étoit de *Montepolitiano*, ou *Pulciano en Toscane.*

rains *. Après avoir dissipé tout son patrimoine, qui, selon *Ange Politien* †, étoit considerable, il se donna, pour subsister, aux *Pazzi*, & aux *Salviati*, & s'étant engagé dans leur Conjuration contre les *Medicis*, il fut pendu aux fenêtres du Palais de Florence, avec la plupart des conjurez, comme on le va voir dans l'Histoire abregée de cette Conjuration.

Conjuration des Pazzi.

ON a vu trois Rélations de la Conjuration des Pazzi. La premiere c'est celle d'*Ange Politien*, Auteur contemporain & qui lui-même fut present à l'assassinat de Julien de Medicis. *Nicolas Machiavel* en a fait l'Histoire avec des circonstances tant soit peu differentes, au commencement de son huitième Li-

* *Ejus præcipua in maledicendo virtus, in qua vel patrem hominem maledicentissimum referebat. Semper illa aut Principes insectari passim, aut in mores hominum sine ullo discrimine invehi, aut cujusque docti Scripta lacessere.* Ang. Polit. *p.* 637. *Edit. Bas.* 1553. On ne trouve pas pourtant ce caractère dans la Lettre de Jaques Pogge, où il donne de grands éloges aux Savans de son tems.

† *Ang. Pol. Op. p.* 636. *Edit. Basil.* 1553.

...e de l'Histoire de Florence. Va-... dans ses *Anecdotes* de cette ville, ...ite au recit de ces deux Historiens, ...antité de particularitez, qu'il dit, ...on sa coutume, avoir tirées des Manuscrits de la Bibliotheque du Roi. *Ange Politien, dit-il, en a fait une description si belle & si pathetique, qu'il est presque impossible d'y rien ajouter. Je serois donc obligé de le transcrire mot à mot ou de l'abreger...... Mais comme cela m'est défendu par le * Roi des Anecdotes, je ne puis faire autre chose que de rapporter ici les particularitez de cette Conjuration, qui ont été jusques à présent omises, & de tirer de l'Histoire quelques incidens nécessaires pour en faire la liaison.* Cela veut dire que *le Roi des Anecdotes*, ne permet pas qu'on se borne à l'Histoire toute nuë d'un événement, mais qu'il veut qu'on en brode le fonds, de quantité de particularitez inconnuës à tout autre qu'à l'Auteur. C'est sans doute en suivant cet esprit *Anecdotique*, que dans un autre Ouvrage, Mr. Va-

Varillas Anecd. de Flor. L. II. p. 75.

* *Le Roi des Anecdotes*, c'est sans doute Procope, dont Varillas à parlé dans sa Préface, à moins qu'on ne lise *la Loi des Anecdotes*.

Hist. de l'Heresie. p. 65.

Varillas voulant insinuer que *Jean Hus* étoit bâtard, dit qu'il étoit d'une naissance si obscure, que ne sachant qui étoit son pere, il avoit pris le nom de son village. C'est une chose bien facétieuse, de voir l'*Anecdotiste* faire autant de bâtards, de la plus grande partie des hommes illustres de ce siècle-là, où l'on portoit le nom du Païs, de la Province, de la Ville, ou du Bourg, où l'on étoit né. Quoi qu'il en soit, on aime mieux en croire les yeux d'Ange Politien, que le recit des Historiens modernes *. Mais comme cet Auteur ne remonte point jusqu'à l'origine de cette conjuration, on reprendra avec Machiavel les choses d'un peu plus haut.

L'Italie étoit alors partagée en deux Factions puissantes, le Pape, *Sixte IV.* & *Alphonse* Roi d'Arragon & de Naples d'une part, les *Venitiens*, le *Duc de Milan*, & les *Florentins* de l'autre. Comme les qualitez éminentes de *Laurent* & de *Julien* petits-fils de *Cosme de Medicis*, & les services signalez qu'ils avoient

* On ne parle point ici de la Conjuration des Pazzi de Mr. le Noble, qui n'est qu'un Roman.

avoient rendus à leur Patrie leur avoit donné beaucoup d'autorité dans Florence, ils avoient pour ennemis les familles les plus considerables & les plus accreditées de cet Etat. Leur credit étoit sur tout insupportable à la maison des *Pazzi* & à celle des *Salviati*. Le Pape desesperant de se rendre maître des Florentins, tant que les Medicis y domineroient, se joignit avec le Roi d'Arragon pour se defaire de Laurent & de Julien de Medicis. Il ne perdoit aucune occasion de les abbaisser, ou de les provoquer à une rupture ouverte. *Philippe de Medicis*, Archevêque de Pise, étant venu à mourir Innocent IV. mit en sa place *François Salviati*, leur ennemi mortel *, malgré la République de Florence, qui lui disputa la possession de cet Archevêché. Cet Archevêque nous est représenté, par Ange Politien comme un monstre † d'audace & d'im-

* *Communicarono il tutto con Francesco Salviati Arcivescovo di Pisa; il quale per essere ambitioso, e di poco tempo stato offeso da i Medici, volontieri vi concorse.* Machiav. Hist. Fior. L. VIII. p. 390.

† *Franciscus autem Salviatus homo repente fortunatus, quippe qui Pisanum haud multò antè Archiepiscopatum esset adeptus, vixisse sese suamque*

d'impieté, dont une Dignité, qu'il ne meritoit pas, avoit encore augmenté l'insolence naturelle. Le Pape irrité des oppositions que les Florentins avoient apportées à l'élection de François Salviati, resolut de tout mettre en œuvre contre les Medicis, qu'il regardoit comme les principaux auteurs de cette contradiction. *François Pazzi*, neveu de Jaques Pazzi, chef de la famille, étoit alors à Rome, où il exerçoit la banque *, & où ce métier lui donnoit beaucoup d'occasions de s'insinuer à la Cour & chez les Grands. N'ignorant pas

que fortunam capiens, cœperat supra quam dici potest, secundis rebus insolescere, omniaque sibi de sese suaque fortuna polliceri. Is Franciscus homo fuit (id quod Dii atque homines sciunt) omnis divini atque humani juris ignarus & contemptor, omnibus flagitiis & facinoribus coopertus, luxuria perditus, & lenociniis infamis, aleæ & ipse studiosus, maximus præterea adulator, multæ levitatis ac vanitatis. Idem audax ac promptus, callidus & impudens, quibus artibus (adeo nihil fortunam puduit) & Archiepiscopatum est adeptus, & cœlum jam ipsum votis capiebat. Ang. Pol. p. 636. Si M. Moreri avoit lu ce portrait, il n'auroit pas dit que *François Salviati étoit un grand Prélat.*

* C'étoit la coûtume en ce tems-là, que les plus nobles & les plus considerables maisons exerçassent la Banque, & les Medicis eux-mêmes avoient été Banquiers.

pas quelles étoient les diſpoſitions d'Innocent IV. à l'égard des Medicis, il ne manqua pas de profiter de l'occaſion pour l'engager dans le deſſein qu'il avoit formé de les perdre, lui donnant eſperance que leur chute aporteroit à Florence quelque changement favorable au Pape. Après bien des mouvemens & des pourparlers entre le Pape, les Pazzi & les Salviati, tant à Rome, qu'à Piſe, & à Florence, il fut conclu que le Pape enverroit ſous quelque prétexte ſes troupes au voiſinage de Florence, pour ſoutenir la conjuration, & s'emparer de la Ville, en cas qu'elle réuſſît. De ſon côté le Roi d'Arragon y promit ſa concurrence. Machiavel a prétendu que François Pazzi fut le premier à qui la penſée d'aſſaſſiner les Medicis étoit venuë dans l'eſprit, & que même Jaques ſon oncle y témoigna d'abord de l'éloignement à cauſe de la difficulté de l'execution. Cependant Ange Politien en attribue le premier deſſein à Jaques, qu'il repréſente, comme un ſcelerat capable de tout entreprendre, pour aſſouvir ſes paſſions, déréglé dans ſes mœurs en particulier, ſeditieux en public, avare & prodigue

tout ensemble, ennemi juré du mérite & de la vertu, impie, blasphemateur, ambitieux, cruel, & ne respirant que la ruine de sa patrie, & de tout ce qui s'opposoit à son insatiable avidité de biens & de gloire. Comme les Medicis apportoient le plus d'obstacle à sa fortune, il se ligua contre eux avec ses parens, ses amis, & quantité de gens de même caractère que lui, entre lesquels se trouva *Jaques Pogge* Secretaire du Cardinal de Riaire, François Salviati, & le Cardinal *Raphael Riario*. Ils tinrent ce complot caché pendant deux ans, attendant une occasion favorable, de le faire éclorre. Ils crurent la trouver dans une visite que leur rendit Raphael Cardinal de Riaire parent du Pape, dans une maison de Campagne de Jaques Pazzi. Comme il avoit été fait Cardinal depuis peu, les Pazzi s'imaginant que les Medicis ne seroient pas fâchez de l'en venir féliciter, ils les inviterent à *Fiesole*, place à la disposition des Pazzi. Laurent s'y rendit avec Ange Politien. Julien n'ayant pu s'y trouver à cause de quelque indisposition, l'execution du projet fut remise à un autre temps, parce qu'ils

n'en

n'en vouloient pas faire à deux fois. Ils firent donc savoir à Laurent & à Julien, que le Cardinal leur vouloit aller rendre visite à Florence. Les deux freres qui gardoient des déhors de civilité * avec les Pazzi, ne pouvant soupçonner un tel attentat, accepterent avec plaisir, l'honneur que leur vouloit faire une si illustre Compagnie, & firent de grands préparatifs pour la bien recevoir. Le Cardinal, l'Archevêque, les Pazzi, les Salviati, Jaques Pogge, & les autres conjurez arriverent à Florence, le Samedi vingt-cinquième Avril, pour disposer toutes choses à l'execution qu'ils devoient faire le lendemain. Machiavel prétend que leur dessein étoit de faire leur coup pendant le repas, mais qu'ayant su que Julien ne s'y devoit pas trouver ils prirent la resolution de le faire dans l'Eglise de *S. Reparade* pendant la Messe solennelle qu'y devoit célebrer le Cardinal, & à l'heure de l'*élévation* qui étoit le signal, dont ils étoient convenus, jugeant bien que Julien ne manqueroit pas d'y assister, com-

* Ils étoient alliez, Cosme de Medicis ayant donné Blanche sa niéce à Guillaume Pazzi.

C'est-à-dire

> La mitre sur le front de ce Prélat impie
> Sembloit faire douter d'une Divinité;
> Mais avec elle on se reconcilie
> Quand on le voit au gibet attaché.

C'est là pensée de Claudien au sujet du Tyran Rufin. On peut la pardonner à un Payen.

> *Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum,*
> *Absolvitque Deos.*

Jaques Pogge, tous les Pazzi & la plupart des conjurez eurent le même sort. Les autres furent proscrits ou se sauverent par la fuite. Jaques Pazzi se réfugia dans la maison d'un Paysan, à qui il offrit de l'argent pour le tuer. Mais cet homme n'ayant pas voulu commettre ce meurtre, le scelerat (a) fut trainé à la maison de ville, où il fut pendu & enterré dans l'Eglise, quoi qu'il fût mort en impie & en desesperé, recommandant ses manes aux Démons.

(a) *Volentem fata ducunt, nolentem trahunt.*

Il arriva en ce tems-là une si grande inondation à la campagne, que la ville étoit pleine de paysans, qui s'y étoient re-

retirez. Ces bonnes gens soutenoient, que ce malheur étoit un jugement de Dieu, pour avoir mis en terre sainte un si grand scélerat. Ils allerent en furie déterrer son corps & le jetterent à la voirie. Le lendemain les enfans de la ville l'allerent tirer de là, & le trainerent en l'insultant par toutes les rues de la ville, jusqu'à l'endroit où il avoit été étranglé. Les uns marchoient devant, pour faire faire place, disoient-ils, à *un brave Cavalier*, les autres, qui marchoient derriere, lui disoient en lui donnant de grands coups de crocs & de bâtons, qu'il se hâtât d'aller à la place publique, où les Citoyens l'attendoient avec impatience. Ils menerent ensuite ce miserable corps dans la maison où Jaques Pazzi avoit demeuré, & frappant à la porte, *venez*, disoient-ils, *recevoir votre maître, qui revient en bonne compagnie*. De là ils l'allerent jetter dans la riviere. Les paysans s'attrouperent encore pour lui faire de nouveaux outrages. *Tout lui eût réussi à souhait*, disoit-on, *s'il eût été aussi bien accompagné pendant sa vie qu'après sa mort*. Nicolas Machiavel lui rend ce témoignage,

ge, * qu'il rachetoit ses pechez par de grandes aumônes, & que la veille de ce detestable coup, il paya toutes ses dettes, & regla ses affaires avec une exactitude extraordinaire.

A l'égard du Cardinal de Riario, il fut traîné en prison, & eut bien de la peine à échapper à la fureur de la populace. Cependant les Magistrats jugerent à propos de le renvoyer quelque tems après au Pape. Cette sanglante scene arriva en 1478. Le Pape & le Roi d'Arragon qui s'étoient flattez que cette conjuration seroit suivie du bouleversement de la République de Florence, & qu'il seroit aisé de l'opprimer quand elle ne seroit plus soutenue par les Medicis, furent trompez dans leur attente. Le Pape fut si irrité de ce mau-

vais

* *I quali vitii con le molte elemosine ricompensava; perche à molti bisognosi & luoghi pii largamente souveniva. Puossi ancora di quello dire questo bene, che il Sabbato davanti à quelle Domenica, deputata à tanto homicidio, per non fare partecipe dell'auversa sua fortuna alcun' altro, tutti i suoi debiti pagò, & tutte le mercantie ch' egli haveva in dogana & in casa (lequali ad altrui appartenessero) con maravigliosa sollecitudine à i padroni di quelle consegnò.* Machiav. Hist. Fior. *L. VIII. p.* 399.

vais succès, aussi bien que du supplice honteux de l'Archevêque, & de l'emprisonnement de son Cardinal, qu'il mit les Florentins à l'interdit, & envoya de concert avec le Roi d'Arragon, le Duc d'Urbin son Général avec ses troupes pour desoler tout le pays & pour obliger les Florentins à proscrire Laurent de Medicis. Ce Seigneur de son côté voyant qu'il étoit le prétexte de l'orage qui alloit tomber sur sa patrie, leur offrit * généreusement, ou, de les défendre jusqu'à la derniere goute de son sang, ou de se retirer les laissant les maîtres de le soutenir ou de l'abandonner. Les Florentins répondirent avec la même générosité, que les Citoyens étoient prêts de sacrifier leur vie à sa conservation, qu'il ne periroit qu'avec la Patrie, & resolurent de lui donner un certain nombre de Gardes pour la sûreté de sa personne. Laurent mourut en 1492. Il étoit petit-fils du grand Cosme de Medicis, & Pere de Leon X. Mais la qualité de *Pere des Savans*, qu'on lui donnoit, lui fait plus d'honneur.

Pour

* Voyez dans Machiavel, p. 400. 407. le beau discours qu'il fit là-dessus aux Florentins.

Pour revenir de cette digreſſion, le malheureux Jaques Pogge étant mort ſans enfans, & ſon oncle ne s'étant jamais marié, la race des Pogges s'eſt éteinte, parce que les autres étoient Eccleſiaſtiques, & que Philippe n'eut que des filles.

L'augmentation de famille ne fait pas ordinairement celle des revenus. Pogge étoit pauvre, comme il le dit lui-même, & tiroit peu d'appointemens de ſes charges *. Il étoit apparemment aſſez honnête homme, pour ne pas vendre trop cher ſes ſervices aux particuliers. Il lui arriva pour ſurcroît de diſgrace que *Laurent de Medicis* (a), de la liberalité duquel il tiroit la principale partie de ſa ſubſiſtance, vint à mourir. C'eſt ce qui l'obligea à prier Nicolas V. de lui donner les moyens de vivre en repos le reſte de ſes jours †. On ne

(a) C'eſt le fils de celui dont on vient de parler.

* *Non enim non potui angi animo & dolore aliquando, cum viderem me natu majorem ita adhuc tenui eſſe cenſu, ut cogerer quaſtui potius operam dare quam ingenio.* Pogg. Op. XIII.

† *Sum jam veteranus in Curia miles, ut qui eam annos quadraginta ſecutus & certe cum minori emolumento, quam deceat eum qui non omnino fuit alienus à virtute & ſtudiis humanitatis jam emeritis ſtipendiis, in Coloniam priſcorum more ſum, ad quie-*

ne dit pas qu'il obtint de ce Pontife. Mais on fait qu'il fut encore Secretaire du Pape Calixte III. Il paroît pourtant que Nicolas V. lui fit du bien, puis qu'il dit lui-même que la liberalité de ce Pontife l'avoit en quelque sorte reconcilié avec la Fortune. *Quamvis optimi sanctissimique viri Nicolai V. summi Pontificis beneficentia id efficit, ut jam querela temporum sint prætereunda, utque in gratiam aliquam cum fortuna videar rediisse* (a). Mais on peut juger que les liberalitez de Nicolas V. n'allerent pas fort loin, puis qu'il dit dans une Lettre à l'Archevêque de Milan (b), que quoi qu'il ne soit pas opulent, il est pourtant resolu d'acheter une maison à la campagne, pour se retirer des affaires publiques & vaquer à l'étude. Dans cette même Lettre, il dit, que si on vouloit pourvoir à ses besoins d'une maniere digne d'un homme qui a servi si long-tems à la Cour, il pourroit encore se charger du fardeau des affaires publiques. Mais que puis que tout le monde lui fermoit la main &

(a) Pogg. Op. XIII.

(b) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

quietem corporis, ad laborem animi destinandus. Fol. XVI.

& la bourse, il étoit resolu de se retirer. On peut aisément comprendre qu'il devoit être accablé de fatigues & d'années, puis qu'il avoit été Secretaire d'Innocent VII. de Gregoire XII. d'Alexandre V. de Jean XXIII. de Martin V. de Nicolas V. & de Calixte III. sans compter les dix ans qu'il fut Scribe dans la Chancellerie Romaine. De sorte que si un Historien * a admiré le bonheur d'Æneas Sylvius d'avoir été consecutivement Secretaire de deux Papes, d'un Empereur & d'un Antipape, on peut à plus forte raison admirer le bonheur de Pogge, d'avoir été Secretaire de huit souverains Pontifes.

Sa retraite.

Il quitta la Cour de Rome en 1453. à l'âge de 72. ans, non sans beaucoup de regret, à cause des amis qu'il y laissoit. Etant de retour à Florence, dont il avoit été fait Citoyen en 1414. il succeda à Leonard & à Charles Aretin dans la charge de Chancelier de cette République. C'est ce qui paroît par le témoignage de Pie II. autrement *Æneas Syl-*

* *Joh. Gobelinus, Comment. Pii II. L. 1. Pogg. Vit. F. XVI.*

Sylvius. Nous avons connu, dit-il (a), *successivement à Florence trois Chanceliers illustres par leur savoir en Grec & en Latin, & par leurs Ouvrages, savoir Leonard & Charles d'Arezzo, & Pogge Citoyen de cette République.*

(a) *Pogg. Vit. F. XVIII.*

Quoi qu'il fût fort âgé, il s'appliqua plus que jamais à l'étude dans sa patrie, autant que ses emplois le lui pouvoient permettre. C'est en cette considération, qu'à la sollicitation de *Cosme de Medicis* le Grand, que les Savans de ce tems-là regardoient comme leur Mecenas, le Magistrat lui accorda toute sorte d'immunitez. Outre la charge de Chancelier, il eut encore celle de *Prieur des Arts*, ou autrement, *Prieur de la Liberté*. C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains Magistrats de la République. Pogge en rapporte l'établissement à l'an 1282. mais Mr. Recanati le fait remonter à 1204. & prétend que cette dignité ne fut qu'augmentée en 1282 (b).

(b) *Pogg. Vit. Fol. XIX. & Hist. Flor. p. 5.*

Ses Ouvrages.

Outre ses Lettres qui sont en grand nombre, Pogge a laissé plusieurs Ouvrages, entre lesquels il y en a, qui n'ont point encore vu le jour. Par exemple il parle (c) à Leonard Aretin, d'une

(c) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

Conference ou Dispute qu'il avoit euë avec *Jean Guarini* de Verone, touchant César & Scipion, qu'il envoye à cet ami. Quelcun qu'il ne nomme pas, mais qui vraisemblablement est *François Philelphe*, se déchaîna contre lui de ce qu'il avoit préferé *Scipion* à *César*. Il répondit à cette Critique avec un grand épanchement de bile. Il traduisit en Latin la Vie de Cyrus par Xenophon, par ordre d'Alphonse * Roi d'Arragon, Prince amateur des Sciences & des Savans, *l'Ane* de Lucien, Diodore de Sicile qu'il dédia à Nicolas V. On a de lui plusieurs Oraisons funebres, comme celles de *Nicolas V.* de *Leonard Aretin*, de *Laurent de Medicis*, de *Nicolas Nicolo*, de *François Zabarelle*, prononcée au Concile de Constance, du Cardinal *Nicolas Albergotti*: On trouve parmi ses Oeuvres un Discours à Nicolas V. un Dialogue contre les Hypocrites imprimé à Lyon en 1688. avec le Discours de Leonard Aretin contre les gens du même caractere. Pogge parle

* C'est Alphonse surnommé le Sage & le Magnanime dont Antoine de Palerme a écrit les faits & les dits, commentez par Æneas Sylvius.

le de ce Dialogue dans son Traité *de la Misere humaine* (a). Il a encore fait divers Traitez, comme *de la situation des Indes*, *de l'office d'un Prince*, *du malheur des Princes*, imprimé à Francfort en 1629. un Discours *contre les médisants*, un Dialogue de la vraye noblesse, dédié au Cardinal de Cumes, & refuté par *Laurus Quirinus*, Noble Venitien, parce que Pogge y parloit mal de la République de Venise. Il parle (b) de ce Dialogue dans une Lettre à l'Archevêque de Milan en ces termes : *J'ai composé & non encore publié un Dialogue de la noblesse, où l'on examine s'il y a une noblesse? Ce que c'est? Par quels moyens elle s'acquiert? & où l'on rejette l'opinion de ceux qui la font consister en d'autres choses, que dans la vertu.* ---- Des (c) *propos de table*, quatre Livres des *variations de la fortune* dédiez à Nicolas V, *de l'avarice*, une description de *la ruine de la ville de Rome*, une description des *bains de Bade*, un Traité *de la misere de la condition humaine*, un autre sur cette question, *Si un vieillard doit se marier ou non?* Il parle de ce Traité dans quelques unes de ses Lettres. *De re uxoria si vis scire quid sentiam, lege li-*

(a) p. 100.

(b) *Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.*

(c) *Historia convivales.*

libellum qui à me scriptus paulò ante, AN SENI SIT UXOR DUCENDA?
Mr. Recanati parle d'un certain Ouvrage qui contenoit les portraits des hommes illustres de la Maison de Bondelmont, où il s'étoit allié. On croit cet Ouvrage perdu. Mais c'est beaucoup plus grand dommage qu'on ait perdu des piéces qu'il avoit faites contre le Concile de Basle; on y trouveroit des particularitez originales. Voici comme il en parle dans une Lettre à un de ses amis. *J'ai*, dit-il, *écrit beaucoup de choses*, *à plusieurs Princes*, *contre la détestable perversité de ceux de Basle. Mais comme cela appartient à la République*, *je n'en ai rien reservé pour moi.* Il écrivit diverses *Déclamations* sous le nom d'*Invectives*, titre qu'on donnoit ordinairement fort à propos à des Pieces qui ne contenoient presque rien que des injures personnelles. On peut pardonner dans un siecle aussi corrompu que celui de Pogge cette methode d'invectiver, puis qu'on s'y croyoit autorisé par un exemple de grand poids. C'est celui de Gregoire de Nazianze qui écrivit deux Invectives sanglantes contre Julien l'Apostat, mais fort prudem-

ment

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux Invectives de Pogge, il y en a une contre Felix V, fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle. *Quarta Poggii* Invectiva in Vallam *comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectionem Operis Poggiani*, dit *Henri Petri*, qui donna cette Edition en 1538. M. Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Fontanini*. On n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliotheque de feu le célèbre *Antoine Magliabechi*. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses Invectives contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) *Vit. Pogg.* F. XXII.

 vê-

vêque de Milan il parle (a) de deux Lettres qu'il avoit écrites contre ce Concile, & contre Felix V. qu'il appelle une idole.

(a) Pogg. Ep. MSS. Wolffenb.

Son plus considerable Ouvrage est sans doute, son Histoire de Florence en huit Livres, qui contient l'Histoire de cette Ville depuis la première guerre qu'elle eut avec Jean Archevêque de Milan, jusqu'à la paix conclue en 1455. avec Alphonse Roi d'Arragon par les soins de Nicolas V. Un des Articles de cette paix fut, Que s'il survenoit quelque different entre les Confédérez, la décision en seroit remise à ce Pape, & qu'il ne seroit permis à personne d'entreprendre la guerre, que de son consentement. Jaques son fils le dédia à Frederic Comte d'Urbin, dont il parle comme d'un Prince très-savant & Protecteur des Gens de Lettres. Il la traduisit ensuite en Italien. Mais Mr. Recanati ne trouvant pas cette Version de la force & de la beauté de l'Original, en a fait présent au public en Latin, comme Pogge l'avoit écrite. Il y a joint des notes fort instructives, où il releve souvent très-à-propos son Auteur. Ce savant Venitien promet de ren-

Pogg. Hist. Flor. p. 383. 384.

rendre publiques plusieurs Pieces de Pogge ensevelies dans la poussiere des Cabinets. Il peut compter qu'il fera un present très-agréable au Public. Ce sont là tous les Ouvrages que Mr. Recanati attribue à Pogge. Il a omis deux Harangues, l'une à la louange de la Jurisprudence, l'autre à la louange de la Medecine, dont Pogge parle lui-même (a).

(a) P. 37. Edit. Bas.

Ses correspondances & ses liaisons.

Pogge avoit commerce de Lettres non seulement avec la plupart des Savans de son tems, mais aussi avec plusieurs grands Seigneurs, comme avec le Roi d'Arragon, le Cardinal Julien, avec le Duc & avec l'Archevêque de Milan, avec l'Evêque d'Albenga, avec Cosme de Medicis, avec le Chancelier de Sienne, avec celui de Genes, &c.

Il paroît par ce commerce de Lettres, que Pogge avoit beaucoup d'amis & de la premiere importance. Il ne fut pas seulement cheri & honoré des Savans & de ses Collegues dans la Charge de Secretaire Apostolique, comme de Leonard Aretin, de *Cincio* Romain, d'*Antonio Lusco* & de quantité d'autres dont on peut voir l'enumeration dans l'Ouvrage de Mr. Recanati.

Il y exalte non seulement les lumiéres & la prudence des Florentins, mais encore, leur valeur, leur amour pour la liberté, leur fidélité envers leurs Alliez, leur generosité envers leurs ennemis, & les services qu'ils avoient rendus à l'Eglise & à l'Italie. Ce témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'y avoit pas longtemps que le Duc & les Florentins avoient été en guerre. *Dans la derniere guerre, que nous avons eue avec eux*, dit-il, *l'événement a témoigné avec quelle prudence & quelle vigueur ils m'ont tenu tête. Il a paru que selon le droit de la Nature & des Gens ils ne combattoient que pour la gloire, & pour la défense de leur liberté, sans animosité & sans aucun vil interêt, mettant bas toutes les inimitiez en même tems que les armes.* Pogge (a) répondit à cette Lettre en des termes pleins de respect & de reconnoissance. Mais parmi les loüanges qu'il donne au Duc on voit bien, qu'il se deffie de sa sincerité, & même on voit par une autre Lettre qu'il écrit à un de ses amis, que ces soupçons n'étoient pas mal fondez, parce que dans le tems que le Duc de Milan faisoit de si belles protestations, il faisoit bâ-

(a) *Pogg. Ep.* MS. Wolffenb.

bâtir dans leur voisinage, un Fort, qui leur donnoit beaucoup d'inquietude. Il n'est donc pas surprenant que Pogge, en consideration de qui le Duc avoit écrit une Lettre si obligeante pour ses Compatriotes, ait parlé si desobligeamment de lui en plusieurs endroits de son Histoire.

Le Cardinal *Bessarion* est encore un de ces grands personnages, dont l'amitié fait honneur à Pogge. Ce Cardinal, qui a été un des plus savans hommes de son tems, étoit de *Trebizonde* dans la Natolie. Ayant accompagné Jean VII. Empereur des Grecs au Concile de Florence, où il travailla beaucoup, mais inutilement, (a) à la réunion des Grecs avec les Latins, il fut désigné Archevêque de Nicée. De Florence il alla à Rome, où le Pape Eugene IV. lui confera la dignité de Cardinal, qu'il orna beaucoup par ses grandes actions. Après la mort d'Eugene IV. Nicolas V. envoya Bessarion Legat à Bologne, où il pacifia les troubles par sa prudence & par sa fermeté. Nicolas V. étant mort Bessarion auroit eu bonne part au Pontificat, sans la jalousie & la brigue de ses concurrens. Calixte III. ayant

Bessarion.

(a) Boern. de migr. Lit. Græc.

ayant été élu Pape, Bessarion ne cessa de le solliciter à envoyer du secours contre les Turcs qui avoient pris Constantinople & qui désoloient la Grece.

Il négocia le même secours auprès de Pie II. Successeur de Nicolas avec plus d'apparence de réüssir. Pour cet effet il fut envoyé Legat en Allemagne pour mettre la paix entre l'Empereur Frederic III. & les Princes de l'Empire; dont les demêlez étoient un obstacle au dessein qu'il avoit de faire donner du secours aux Grecs ses Compatriotes. Tout cela se termina pourtant à des négociations infructueuses.

Paul II. succeda à Pie II. & ne vécut pas longtems. Après sa mort, peu s'en fallut, que Bessarion ne fût élu Souverain Pontife. Les Cardinaux étoient convenus de son élection, & elle ne fut empêchée, que par la discretion très-indiscrete de Nicolas Perrot son Secretaire. Comme Bessarion étoit enfermé dans sa cellule à étudier, les Cardinaux y ayant voulu entrer, pour lui annoncer son élection, le Secretaire leur refusa la porte, disant que son maître étoit occupé. Les Cardinaux indignez de ce refus si hors de saison,

prirent de nouveau les voix & élurent Sixte IV. Bessarion l'ayant su, dit à son Secretaire, non sans beaucoup d'émotion, *Votre exactitude mal entendue, m'a privé du Pontificat & vous du chapeau de Cardinal*. Comme les plus grandes élevations ont quelquefois une fort petite origine, il ne faut aussi souvent que les plus petits obstacles pour arrêter la fortune dans le plus beau chemin du monde. . . .

Sixte IV. ne s'accommodant point de la severité des mœurs de Bessarion, l'envoya Legat en France pour reconcilier Louïs XI. avec Charles Duc de Bourgogne. Il ne remporta de cette Ambassade que du chagrin & de la confusion. Comme il eut l'imprudence d'aller trouver le Duc de Bourgogne avant que de s'être abouché avec Louïs XI. ce Monarque en témoigna beaucoup de ressentiment. Quand il fut introduit à l'audience, Louïs XI. le prit par sa longue barbe & l'insulta.

Etant de retour en Italie, il mourut à Ravenne en 1472. à l'âge de 77. ans, regreté de tout le monde, & particulierement des Savans qu'il avoit comblez de bienfaits. . . . . .

Le

Le Cardinal Capranica.

Le Cardinal de *Fermo*, nommé *Dominiço de Capranica*, ayant eu aussi une amitié toute particuliere pour Pogge, il en faut donner le caractere. Ce Cardinal après avoir fait ses humanitez alla d'abord étudier le Droit Civil & Canonique, à Padouë sous *Juliano Cesarini*, qui fut depuis Cardinal sous le titre de *S. Ange*, & qu'on dit (a) avoir souffert le martyre pour la foi Chrétienne entre les mains des Turcs. Ensuite il alla étudier à Boulogne sous le célèbre Jean d'Imola, où il reçut le bonnet de Docteur. Martin V. le fit Clerc de la Chambre Apostolique après son retour du Concile de Constance, & peu après son Secretaire. Entre autres grands hommes il eut Pogge pour Collegue dans cette Charge. La Charge de Secretaire du Pape étoit alors fort honorable, mais Calixte III. l'ayant prodiguée à des gens de rien, elle fut extrémement avilie sous son Pontificat.

(a) *Baluz. Miscell. T. III. p.* 301.

En 1423. Capranica fut envoyé par le Pape à *Sienne* avec *Leonardo Datho* Général des Dominicains, pour dissoudre le Concile qui se tenoit dans cette ville, à l'occasion de plusieurs griefs contre Martin V. qui violoit tous les

jours

jours les Reglemens du Concile de Constance. Ces Legats firent si bien que les plaintes contre Martin furent assoupies, & renvoyées au Concile de Bâle qui se devoit convoquer sept ans aprés, comme on en convint alors.

Ayant été ensuite fait Protonotaire il fut envoyé dans la *Romagne* pour contenir dans leur devoir quelques villes que le Duc de Milan avoit renduës aux Papes. Commission dont il s'acquitta avec beaucoup de succés. Il commanda ensuite les troupes du Pape, & réduisit Boulogne sous son obéïssance; expedition qui lui valut l'Evêché de *Fermo*, & le Gouvernement du Duché de *Spolette*, où il y avoit beaucoup de factions qu'il appaisa par sa prudence & sa moderation. A ces dignitez Martin V. avoit ajouté celle de Cardinal, mais ce ne fut d'abord que *nel petto*, sa création n'ayant été declarée que quelques années aprés.

Ce Pape étant mort, les Cardinaux ne voulurent pas souffrir que Capranica assistât à l'élection d'Eugene IV. parce qu'il n'avoit point été déclaré Cardinal en plein Consistoire. Le Pape lui-même n'ayant pas voulu le reconnoitre,

il s'en retourna à son Gouvernement, où il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes graces d'Eugene; mais il n'en put venir à bout, & même le Pape le persecuta à outrance, & lui confisqua ses biens. C'est ce qui lui fit prendre la resolution d'aller à Bâle, où il avoit negocié la tenue d'un Concile étant à Sienne comme on l'a dit. Etant arrivé au Concile, il y plaida si bien sa cause, que cette Assemblée le déclara Cardinal malgré les oppositions du Pape, qui le confirma néanmoins depuis dans cette dignité à Florence. Quand il fut rentré en grace avec Eugene il eut tant de part en son estime & en sa confiance qu'il l'envoya Legat dans la *Marche d'Ancone*, & le mit à la tête de son armée contre le Duc *François Sfortia* qui s'étoit emparé de cette Province. Il ne réussit pas dans cette guerre. Les troupes du Pape furent battues, & le Cardinal fut obligé de prendre la fuite bien blessé. Il fut depuis Gouverneur de Perouse, & retourna par ordre d'Eugene, dans la Marche d'Ancone, où il fit rentrer plusieurs villes dans l'obéissance de ce Pontife.

Nicolas V. ayant succedé à Eugene IV.

IV. en 1447. ce Pape envoya Capranica à *Tivoli*, où étoit *Alfonse* Roi d'Arragon, qui refusoit de rendre cette place dont il s'étoit emparé pendant la maladie d'Eugene; mais qu'il rendit à la sollicitation du Legat. Nicolas V. l'envoya ensuite au même Prince, pour en obtenir du secours contre les Turcs, mais inutilement. Il réussit mieux à pacifier les troubles de Genes, dont il obtint quarante Galeres pour aller contre ces ennemis du nom Chrétien. Le Pape ne trouvant personne plus propre à engager Alfonse à faire la paix avec les Florentins, afin de secourir les Chrétiens du Levant, l'envoya pour la troisième fois à ce Prince, dont il ménagea si adroitement l'esprit qu'il le fit consentir à la paix. Il avoit negocié inutilement sous Nicolas V. des secours en faveur des Grecs, mais il n'y fut pas plus heureux sous Calixte III. élu en 1455. Il se donna pour cette glorieuse & sainte entreprise des mouvemens extraordinaires. Mais le Pape n'en tint aucun compte, & les Princes ne songeoient qu'à amasser par tout de l'argent sous prétexte de cette expédition. La fermeté de Capranica le brouilla tel-

lement avec Calixte que ce Pape pour s'en défaire l'envoya en Angleterre sous prétexte de solliciter du secours contre les Mahometans. S'il n'eut pas les bonnes graces du Pontife, il s'étoit acquis un tel credit dans le College des Cardinaux qu'après la mort de Calixte III. il auroit été élu Pape, sans la maladie où il tomba alors & dont il mourut en 1458. regreté des Grands & du Peuple.

Le Cardinal Albergotti. *Pogg. Op.*

Dans l'Oraison funebre de *Nicolas Albergotti*, Cardinal de *S. Croix*, Pogge parle avec beaucoup de reconnoissance de la tendresse que ce Prélat avoit euë pour lui. Comme c'étoit un homme d'un très grand merite, elle lui fait beaucoup d'honneur. Albergotti étoit de Boulogne de la Noble Maison de ce nom. Après avoir fait ses études en Droit il quitta le monde pour se faire Chartreux, & fut General de cet Ordre. Il y fit éclater tant de rares qualitez, que l'Evêque de Boulogne étant venu à mourir, il fut élévé à cette dignité du consentement unanime du Clergé & du Peuple. Il ne l'accepta qu'avec peine, & à ces deux conditions, l'une que l'on rendroit à l'Eglise les pla-

ces

ces & les biens qui en auroient été distraits, l'autre qu'il ne payeroit rien pour avoir la confirmation du Pape, parce qu'il n'avoit point d'argent, & que celui de l'Eglise devoit être employé à nourrir les pauvres. Il fit de fort bons reglemens pour la reformation des mœurs tant du Clergé que du Peuple; mais je ne sai si l'on doit mettre dans ce rang l'Ordonnance qu'il fit, même malgré le Pape, de distinguer les Juifs par leurs habits.

Il fut envoyé en France par Martin V. pour négocier la paix entre les Rois de France & d'Angleterre, mais les esprits étoient trop aigris de part & d'autre pour y pouvoir réüssir. Pogge étoit alors en Angleterre, où il fut témoin des éloges qu'on donnoit à ce Cardinal. Comme ce mauvais succès ne venoit pas de sa faute, il n'empêcha pas que Martin V. ne le fît Cardinal en 1427. Ce même Pape (a) l'envoya Legat en Italie pour faire la paix entre les Venitiens, le Duc de Milan, le Duc de Savoye & les Florentins. Il y réüssit. Mais cette paix n'ayant duré que quelques mois par l'inconstance & l'infidelité du Duc de Milan, (b) il falut qu'Al-

(a) *Pogg. Hist. Flor.* p. 238. 239. 240.

(b) *Ibid.* p. 251. 252.

bergotti retournât la même année, pour renouveller le Traité, qui fut conclu à Ferrare.

Eugene IV. ayant succedé à Martin V. ce Pontife renvoya le Cardinal en France pour renouveller les négociations de paix entre les deux Rois. Ce second voyage ne fut pas plus heureux que le premier. De France il passa à Bâle par ordre du Pape, mais n'ayant pu venir à bout de pacifier les troubles du Concile, il alla joindre Eugene à Florence. Il fut envoyé de là pour la troisième fois en France, où il eut le bonheur de reconcilier le Duc de Bourgogne avec le Roi. Il alla ensuite rejoindre Eugene à Florence, d'où il l'envoya à Bâle, * pour tâcher de ramener dans son obeïssance la plûpart des Membres de ce Concile, qui s'en étoient soustraits. Voyant ses soins & ses efforts inutiles il alla à Boulogne, où s'étoit retiré Eugene. Comme ce Pontife avoit

* *Si qua ratione sanari aut reprimi posset ejus auctoritate multorum temeritas, qui contra Pontificem insurrexerant. Sed superante & convalescente indiem stultitiâ eorum, qui pacem Ecclesiæ pervertere nitebantur, relicto malignantium conventu, venit Bononiam.* Pogg. Op. F. XXX.

voit dessein d'assembler un Concile à Ferrare, où devoient se trouver les Grecs, il envoya Albergotti en 1428. à l'Empereur Albert II. qui tenoit à Nuremberg une Diete des Princes d'Allemagne pour éteindre le Schisme renaissant. Le Cardinal étant retourné à Ferrare, il fut fait Grand Penitencier de l'Eglise Romaine, en la place de *Jordan* Cardinal des Ursins, qui étoit mort. Albergotti mourut à Sienne en 1443. âgé de 68. ans. Eugene IV. assista à ses obseques. Distinction si rare, que Pogge remarque là-dessus, qu'ayant été quarante ans à la Cour de Rome, il y avoit vu mourir cinquante Cardinaux, sans qu'aucun Pape se fût trouvé à leurs funerailles.

Æneas Sylvius.

Entre les grands personnages qui ont rendu justice au merite de Pogge, il ne faut pas oublier le célèbre *Æneas Sylvius* de Sienne, de l'illustre Maison des *Picolomini*. C'étoit un des plus savans hommes & un des plus grands politiques de son tems, mais en même tems un des plus mémorables exemples du changement que les honneurs & les Dignitez apportent dans les mœurs des hommes. Quoiqu'il fût d'une Maison

illustre, il étoit si pauvre, qu'il fut d'abord reduit à subsister par son travail à la campagne. Il surmonta pourtant par son industrie & par le secours de ses amis les obstacles que la fortune apportoit à son éducation & à ses études, qu'il poussa fort loin. Après avoir étudié quelques années en Droit, il accompagna en 1431. le Cardinal *Dominico Capranica*, au Concile de Bâle, où il eut beaucoup d'autorité, & où pendant dix ans il soutint ce Concile de vive voix & par écrit contre Eugene IV. témoignant un zele ardent pour la reformation de l'Eglise. Il fut ensuite Secretaire de Felix V. qui l'envoya Legat à la Cour de Frederic III. où il fut revêtu de la charge de Conseiller & de Secretaire de cet Empereur. Ce ne fut que peu à peu qu'il se déclara contre le Concile de Bâle en faveur d'Eugene, ayant pris d'abord le parti de la neutralité. Mais comme il vit que Frederic panchoit du côté de ce Pape, il se déclara enfin pour lui, & fut envoyé à Rome pour apprendre à Eugene la nouvelle, que l'Allemagne lui avoit restitué l'obedience. Après la mort de ce Pape, les Cardinaux lui donnerent la pre-

presidence du Conclave où Nicolas V. fut élu. Ce Pape lui donna l'Evêché de *Trieste* en Istrie, & ensuite celui de Sienne, & l'envoya Legat en Boheme, en Austriche & en plusieurs autres endroits, tant pour pacifier les troubles excitez à l'occasion du *Hussitisme*, que pour engager les Princes d'Allemagne à secourir les Grecs contre les Turcs. Enfin Calixte III. lui donna le bonnet de Cardinal *, & après la mort de ce Pape il fut élevé lui-même en 1458. au Pontificat.

Ce fut alors que levant le masque, il revoqua par une Bulle † tout ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile, déclara le Pape au dessus d'un Concile Oecumenique, défendit sous peine d'anatheme, d'appeller des jugemens du Pape; & menaça insolemment de poursuivre par (a) toute sorte de voyes, Rois, Princes, Peuples, & quiconque entreprendroit quelque chose contre

(a) *Platine.*

* Pogge lui écrivit pour le feliciter de cette dignité. Voyez la 229. Lettre entre les Lettres d'*Æneas Sylvius*.

† Voyez cette Bulle parmi les Oeuvres d'*Æneas Sylvius* imprimées à Francfort en 1707. Elle est de 1463.

tre lui, jusqu'à ce qu'il les eût rangez à leur devoir. N'étant mort qu'en 1464. Pogge ne put pas être longtems témoin de sa Tyrannie, puis qu'il ne vécut que jusqu'à l'an 1459.

Dom Bernard de Montfaucon témoigne dans son *Journal d'Italie* qu'il avoit vû dans la Cathedrale de Sienne plusieurs Inscriptions, où il y a quelques particularitez de la Vie d'Æneas Sylvius, ou Pie II. qu'on ne sera peut-être pas faché de trouver ici.

La premiére Inscription porte: *Æneas Sylvius Piccolomini, Fils de Sylvius, & de Victoire nâquit en M. CCCCV. à Corsiniano sa Patrie. Etant allé au Concile de Bâle, il fut repoussé en Libye par la tempête.* J'apprends du Dictionnaire de *Baudrand* que quand Æneas Sylvius fut Pape sous le nom de Pie, il changea le nom de sa patrie pour lui donner le sien, savoir, *Pienza*, ou *Pientia*, & en fit un siége Episcopal. C'est une petite ville dans le Siennois, en Toscane.

La seconde Inscription porte, qu'*Æneas Sylvius ayant été envoyé par le Concile de Bâle en Angleterre, & en Ecosse, fut jetté par la tempête en Norwegue, & qu'ayant échappé aux poursuites des Anglois*

glois il revint au Concile, ET PER *Britanniam Regios speculatores elusit.* Je n'entends pas bien cette particularité. C'est peut-être que comme les Anglois, & les Ecossois étoient alors en guerre, les premiers voulurent arrêter Æneas Sylvius à son retour d'Ecosse. Peut-être en trouvera-t-on le denoüement en écrivant l'Histoire du Concile de Bâle.

La troisième Inscription: *Æneas fut envoyé par l'Antipape Felix V. Légat auprès de l'Empereur Frederic III. où après avoir reçu la Couronne de Laurier, il fut mis au rang des amis, & des Secretaires de cet Empereur.* On peut conclurre de là qu'Æneas étoit bon Poëte. C'étoit la coutume de ce tems-là de couronner les Poëtes de Laurier. De là ce titre de *Poëta Laureatus* donné à *Petrarque*, à *Dante*, & à quantité d'autres.

Quatrième Inscription: *Ænée ayant été envoyé par Frederic III. à Eugene IV. non seulement il fut reconcilié avec ce Pape, mais il le fit son Sousdiacre, & son Secretaire, lui donna ensuite l'Evêché de Trieste, puis celui de Sienne.*

Cinquième Inscription: *Ænée présente à Frederic III. Eleonor de Portugal*

gal Epouse de cet Empereur & fait l'E-ge de cette Princesse, & des Rois de P-tugal.

Sixième Inscription : *Ænée Ev- de Sienne ayant été envoyé par Fred- III. au Pape Calixte III. fait a- pour la guerre d'Asie, & est créé Ca- nal d'une voix unanime.*

Septième Inscription: *Après la - de Calixte III. Ænée Cardinal de S- ne est élu Pape d'une commune voix, - le nom de Pie II.*

Huitième Inscription : *Le Pape Pie II. est reçu solennellement sur la Flote de Louïs Prince de Mantouë, & assiste au Congrès pour l'expédition contre les Turcs.*

Neuvième Inscription: *Pie II. canonise Catherine de Sienne à cause de ses miracles innombrables.* Ce fut en 1461.

Dixième Inscription : *Pie étant occupé à Ancone à l'expédition contre les Turcs mourut de la Fièvre. Un Hermite de Camaldoli vit son ame portée dans le Ciel, & son corps fut transporté à Rome, par ordre des Cardinaux.*

Francisco Barbaro.

Entre les illustres amis de Pogge il faut mettre, *Francisco Barbaro*, Noble Venitien & Senateur de Venise, dont

on

on a eu plusieurs fois occasion de parler. Il fut tout ensemble homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il rendit des services signalez à sa patrie en plusieurs occasions par sa prudence & par le grand talent qu'il avoit de persuader. Un jour que la République de Venise étoit en proye à la fureur des *Guelphes* & des *Gibelins*, & que ces deux factions, qui se disputoient le Gouvernement & la garde de la ville, étoient prêtes à tout mettre à feu & à sang, il fit si bien par son éloquence, que la garde des Places de l'Etat fut confiée aux Magistrats, sans distinction de Guelphes & de Gibelins, & pour reconcilier ces deux factions, il menagea adroitement des mariages entre leurs familles. Il sauva une autre fois l'Etat par sa prudence & par sa valeur en obligeant *Nicolao Picinnino* Général de Florentins à lever le siege de devant *Bresse* (a) ville de l'Etat de Venise. On peut voir les belles actions de Barbaro dans cette occasion, dans l'Histoire Florentine de Pogge (b). Les femmes y firent merveille.

Pogg. Hist. Flor. p. 316.

(a) *Brixia.*

(b) *p.* 319. 325.

Les occupations militaires & politiques de Barbaro ne l'empêchoient pas

de

de s'appliquer aux Sciences & de prendre soin des Savans. Il avoit fort bien étudié sous Emanuel Chrysolores, comme on croit l'avoir dit. On a déja parlé d'une de ses Lettres à Pogge, par laquelle on peut juger de sa passion pour les belles Lettres. Philippe de Bergame lui attribue plusieurs Ouvrages, dont on croit qu'il n'est resté que celui qu'il fit sur le mariage *, & qu'il dédia à Laurent de Medicis. Pogge en parle avec beaucoup d'éloges, & le compare aux Offices de Ciceron, dans une Lettre qu'il écrivit de Constance à *Jean Guarini* de Verone. *Paul Verger* célèbre Jurisconsulte, Philosophe & Orateur de ce tems, en écrivit de la même ville en ces termes: *J'admire qu'un homme qui n'est point marié ait pu si bien parler du mariage, & qu'il sache si bien ce qu'il ne sait pas. On ne pourra lui refuser la loüange d'être également bon Grec & bon Latin. Barbaro n'a rien qui ressemble à son nom, & il seroit à souhaitter que toute la Barbarie fût Barbare comme lui.* Ce Livre est en effet écrit

* *De re uxoria.* Il fut imprimé à Amsterdam en 1639.

écrit avec beaucoup d'esprit, de savoir, de sagesse & d'agrément. Il meriteroit d'être traduit en François, avec les petits changemens que demande notre Langue & notre siècle.

Francisco Barbaro mourut en 1454. On lui fit cette Epitaphe.

Si quis honos, si fas est lacrymis decorare sepultos;
Flete super tumulum, locum complete querelis.
Franciscus, cui prisca parem vix secla tulerunt,
Barbarus hic situs est, Linguae Decus omne Latinae.
Fortia facta viri pro libertate Senatus
Brixia, quam magno tenuit sudore, fatetur.
Hic summi ingenii scriptis monumenta reliquit.
Graecaque praeterea fecit Romana. Tenet nunc
Spiritus astra. Sacros tumulus complectitur artus.

Comme Pogge aimoit extrêmement la retraite, il avoit bâti auprès de Florence une maison de campagne*, dont il faisoit ses délices, & qu'il appelloit son Academie, d'où on ne le tiroit jamais pour les affaires publiques, sans lui faire beaucoup de déplaisir. *Je suis*, dit-il (a), dans une Lettre à l'Archevêque de Milan, *si ravi de ce genre de vie, que*

(a) Epist. Wolffenb: MSS.

* Cette maison s'appelloit *Valdarno*. Pogg. Hist. p. XXXI.

que je suis toujours dans l'apprehension que la fortune n'en soit jalouse. On peut voir l'éloge qu'il fait de la Vie Champêtre dans une Lettre à Cosme de Medicis. C'est dans cette retraite qu'il écrivit ses *Histoires Convivales.* On croit aussi qu'il y composa son Histoire de Florence. Au moins c'est là qu'il avoit ses Livres, provision fort necessaire pour écrire une Histoire, & son Cabinet dont il parle dans une Lettre à l'Archevêque de Milan. *Construxi insuper, quod & ipsum jocunditatem animo præstabat, Bibliothecam quandam, receptaculum Librorum meorum. Indignum enim videbatur cùm mihi haud ignobilem habitationem parassem, libris qui mihi magno ornamento semper fuissent nullum proprium esse diversorium in quo habitarent se dignum in ædibus.* Il n'étoit pas seulement curieux de Livres, il l'étoit aussi de toute sorte d'Antiquitez, comme de Medailles & de Statues. *Habeo cubiculum refertum* * *capitibus marmoreis, inter quæ unum est elegans, integrum, alia truncis naribus, sed quæ vel bonum arti-*

* Il y a une Lettre où il est fort en colere contre quelqu'un qui lui avoit distrait des Medailles, des Statues, & des cachets qu'on lui avoit envoyez de Grece.

artificem delectent. His & nonnullis signis quae procuro, ornare volo Academiam meam Valdarninam, quo in loco quiescere animus est. Il y passoit ordinairement l'été, & retournoit à Florence en hyver. Il mourut dans cette ville à la fin d'Octobre de 1459. âgé de 78. ans. & fut enterré dans le Chœur de l'Eglise de Ste. *Croix*. Ses fils, par la permission du Souverain Magistrat, mirent son portrait dans le sallon du Palais, parmi un grand nombre d'hommes illustres. Il fut aussi honoré d'une Statuë, qui fut placée au frontispice de l'Eglise de Ste. *Marie* à Florence.

Sa mort.

On peut juger du caractère des hommes, par les témoignages qu'on leur a rendus, & par leurs propres Ouvrages. Ce qu'on vient de voir de la vie de Pogge, nous donne l'idée d'un homme d'un rare merite, & d'un très-beau genie. Non seulement il aimoit les Belles Lettres avec passion, mais il avoit une inclination toute particuliere pour ceux qui les cultivoient, comme on en peut juger par ses liaisons avec les plus beaux esprits de son tems. On peut voir dans Mr. Recanati les éloges qui lui furent donnez tant en prose qu'en

Son caractere.

vers. Son fort fut la Literature & l'Eloquence dont il fut regardé comme un des principaux restaurateurs. Il ne borna pas ses études aux bons Auteurs de l'Antiquité profane. On voit par l'exactitude de ses citations qu'il étoit assez versé dans l'Histoire Ecclesiastique & dans la lecture des Peres, sur tout de S. Chrysostome & de S. Augustin. Il ne paroit point qu'il se soit exercé à la Poësie, si ce n'est par une assez mauvaise Epitaphe * qu'il fit d'Emanuel Chrysolore.

On a rendu de beaux témoignages au stile de Pogge. Jean Guarini de Verone qui eut si grande part au rétablissement des Belles Lettres le mettoit en parallele avec celui de la plus pure Antiquité. *In quo renascentis, & pristini seculi floret, & viget eloquentia, virtutisque thesaurus.* Il savoit varier son stile selon les sujets qu'il traitoit. On trouve dans ses Harangues une éloquence aisée, sans enflure, & sans beaucoup de déclamation. Il avoit pris Ciceron pour son modele, & à proportion de la distance des siecles on peut dire qu'il ne le

* Nous l'avons inserée ci-dessus pag. 4. Mais il s'est glissé une faute au vers antepen. où au lieu d'*Æternum decus, & tibi*, il faut lire *Æternum decus es tibi.*

le suivoit pas de trop loin. *Novi vires meas, & quàm tenues sint, atque imbecilles, in dies magis, cum eas experior, cognosco: quidquid tamen in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni.* Le stile de ses Lettres est simple, naturel, & insinuant, comme le doit être le stile épistolaire. Les Satires de Juvenal n'approchent pas de la *mordacité*, & du *caustique* de sa plume dans ses Ouvrages appellez *Invectives*. Ses *Facéties*, ou ses bons mots sont écrits dans un langage fort negligé, & quelquefois plat, & barbare, sans doute pour s'accommoder à la portée du peuple des Savans. A l'égard de son Histoire, on ne sauroit la lire sans y reconnoître *Tite Live*, *Salluste* & les meilleurs Historiens de l'Antiquité. (a) C'est le jugement que Benoit Aretin, l'un des beaux esprits de ce tems-là, faisoit de quelques Historiens d'alors, entre lesquels il nomme Pogge, *quorum aliqui eas Historias conscripserunt, ut Livio, ac Salustio exceptis, nulli veterum sint, quibus illi non pares, aut superiores fuisse recte existimentur.*

(a) *Pogg. Vit.* Fol. XXIV.

Ses Lettres font foi qu'il fut bon citoyen, bon pere, bon mari, bon ami & bon serviteur. A l'égard du premier

de ces caractères il est assez connu par ce Distique.

Dum Patriam laudat, damnat dum Poggius hostem,
Nec malus est Civis, nec bonus Historicus.

Quand Pogge exalte sa Patrie,
Il peut passer pour un bon Citoyen :
Mais quand des ennemis il parle avec envie,
Il est mauvais Historien.

Il me semble pourtant, autant que j'en puis juger par la lecture de son Histoire de Florence, qu'il reconnoît d'assez bonne foi, les défauts & les fautes des Florentins, & que ce mot conviendroit pour le moins aussi bien à Leonard Aretin, qu'à Pogge.

Le second caractere, qui est celui de bon pere, est bien sensible dans une Lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Milan. *Dieu m'a*, dit-il (a), *donné encore un fils, présent fort agréable à un vieillard, qui commence à retourner en enfance. Dieu lui donne la vertu en lui conservant la vie. Mon aîné est le plus beau & le plus joli enfant qui se puisse voir. Il ne fait encore que begayer, mais son petit jargon me fait plus de plaisir que la plus grande éloquence. S'il plaît à Dieu de le bénir dans toutes les autres choses, per-*

(a) *Epist. MSS. Wolffenb.*

son-

femme au monde ne sera plus heureux que moi. J'espere qu'il le fera, puis qu'il ne manque jamais à ceux qui se confient en lui.

On a déja vû par les éloges qu'il donne à sa femme, combien il étoit bon mari. Le portrait qu'il en fait dans une Lettre au Secretaire de l'Evêque de Winchester, ressemble beaucoup à *l'idée de la femme qui ne se trouve point. J'ai*, dit-il, *épousé une jeune fille, belle, vertueuse, prudente, habile comme Minerve dans les ouvrages qui conviennent à son sexe, d'une complaisance à toute épreuve & sans nulle vanité. Elle aime mieux être à la maison que dehors. Elle ne se soucie point d'ajustemens, & les fêtes lui sont à cet égard comme les autres jours. C'est un plaisir de voir les moeurs d'un âge avancé dans un âge si tendre, sa conversation répond à sa naissance, & à l'éducation que son Pogge lui a donnée.*

Toutes ses Lettres sont pleines des témoignages de sa tendresse pour ses amis. Elle ne se bornoit pas à des protestations ou à des loüanges. Il leur rendoit des offices réels, & il n'y épargnoit ni son crédit, ni celui de ses amis & de ses protecteurs. On en a vu une

preuve dans le service qu'il rendit à Leonard Aretin en l'attirant dans un poste honorable à la Cour de Rome. Il ne manquoit pas non plus à la plus solide de toutes les marques d'amitié, c'est de donner de salutaires conseils, & de les donner d'une maniere engageante. C'est ce qui paroît dans la Lettre dont on vient de parler. *Je vous prie, dit-il, par notre amitié, de faire en sorte que vos vertus augmentent avec vos années. Tout le reste nous abandonne avec la vie, mais la vertu nous accompagne après la mort. Il est honteux d'avoir une ame souillée de vices dans un corps superbement vêtu. Fuiez sur tout l'avarice, qui est la source de toute sorte de maux. Je ne veux pas que vous vous priviez de toute sorte de plaisirs, mais seulement que vous en usiez avec moderation. Defaites-vous de tous les attachemens qui déplaisent aux honnêtes gens. Evitez l'hypocrisie sans tomber dans le libertinage, comme font la plupart de ceux qui craignent de passer pour faux dévots. Je vous dis cela par l'interêt que je prens en vous, non comme un censeur, mais comme un ami.*

Son attachement inviolable pour Eugene IV. pendant que presque tout le mon-

monde étoit déchainé contre lui, fait reconnoitre en lui le bon serviteur & le bon ministre. Il porta même son zele jusqu'à l'excès, comme font la plûpart de ceux qu'on appelle *chauds amis*, qui gâtent les affaires de leurs amis par une chaleur mal entendue. Il pouvoit prendre vivement les interêts de son Maître sans épouser ses passions, & sans s'abandonner à une fureur indigne de l'honnête homme & du Chrétien, contre un Concile qui a eu l'approbation de la plus saine partie de l'Europe. Il paroît pourtant qu'il n'étoit pas aveugle sur les défauts d'Eugene IV. puis qu'il a inseré dans ses *Faceties* tant de traits, qui ne lui font point honneur.

L'homme de bien & même l'homme craignant Dieu se fait toujours reconnoître dans les sentimens de Pogge. Voici comme il parle dans une de ses Lettres (a) où il apprend à un de ses amis la nouvelle de la naissance d'un fils. *J'ai reçu ce present comme n'ignorant pas qu'il faudra le rendre & même de bon cœur, à celui qui me l'a fait, quand il lui plaira de le redemander. Je souhaite pourtant qu'il survive à ses parens, si cela lui est salutaire & à nous,*

(a) *Richardo suo.* Ep. MSS. Wolffenb.

& qu'il ne soit point inferieur à son pere. Les mêmes sentimens paroissent dans une Lettre à *Antonio Lusco* son collegue & son bon ami. Voici comme il s'exprime parlant de sa femme & de ses enfans. *Il faut posseder ces biens comme nous étant étrangers, & comme ne les ayant que par emprunt. J'ai un enfant fort joli, qui fait toute ma consolation, mais il n'y a que celui qui me l'a donné, qui sache combien elle durera. Nos esperances sont si vaines & si incertaines ici bas, qu'elles doivent être extrémement bornées. Il faut toujours regarder comme notre plus grand bien, tout ce qui vient de la main de Dieu.* Il ne se peut rien de plus raisonnable ni de plus Chrétien que ce qu'il dit à *François de Padouë* sur les raisons qu'il avoit de se retirer de la Cour. *Je ne suis pas*, dit-il, *retourné à la Cour, que je redoute extremement, & non pas la mort, ce qui seroit ridicule. Mais je craindrois de mourir comme la plûpart des gens de Cour, qui ont à peine le tems de prendre soin de leur santé, à plus forte raison de leur ame, & qui vivent comme des bêtes. Il n'y a ni richesses, ni gain, ni dignitez, dont je fasse assez de cas, pour les acquerir au*

peril

peril de ma vie. Si j'avois autant de bien, que tant de gens, qui ne sont estimez, que par-là, je ne penserois qu'à la retraite, & me préparerois à bien mourir, pour me procurer l'immortalité bienheureuse. Je me contenterois de cultiver de loin la Cour de Rome, comme celle à qui je dois mon éducation & ma subsistance. Il n'y a rien de plus beau & de plus digne d'un honnête homme, que d'être chez soi parmi les Livres, & que de s'entretenir avec des gens qui peuvent vous former à la vertu. Là il n'y a point de passions, point de vices, nul danger. Tout y porte à l'indifference pour les biens périssables, & à ne penser qu'aux éternels.

Quoi qu'il fût d'un esprit fort libre, & assez dégagé des préjugez de son siecle, il n'étoit pourtant pas exempt de superstition, & de crédulité; défaut assez ordinaire aux personnes d'une imagination vive. Par exemple, il croyoit bonnement ce conte que lui faisoit son Copiste. Des Moissonneurs ayant laissé quelque reste de foin dans un champ allérent pour achever de le faucher le jour de la fête de *S. Pierre, & de S. Paul.* Quoiqu'il n'y eût pas pour plus d'une heure d'ouvrage, ils demeuré-

Librarius.

rent, dit-il, par un juste jugement de Dieu, plusieurs jours à errer dans le champ, sans pouvoir rien faire, au grand étonnement des passans qui les prenoient pour des fous.

Il raconte encore un autre miracle, auquel tout incredule qu'il est, dit-il, il est tenté d'ajouter foi, parce qu'il le tient d'un Senateur nommé *Robt.* Un jour de *St. Godard* qu'on faisoit une procession solemnelle, une jeune fille se mit à filer pour se moquer du Saint, & de ses dévots. Elle fut bien surprise de voir tout à coup sa quenouille, & son fuseau s'attacher tellement à ses doigts qu'elle ne les pouvoit arracher. Elle souffroit des douleurs terribles, & comme elle étoit devenüe muëtte, elle faisoit entendre par signe la cause de son désastre. On la porta donc sur l'autel du Saint, & là ayant fait pénitence, la voix lui revint, la quenouille, & le fuseau lui tombérent des mains.

Voici un autre prodige que l'on raconta à *Eugene IV.* étant à Florence, & que Pogge ne sauroit s'empêcher de croire parce qu'il étoit attesté par des témoins dignes de foi. Un jour au voisinage de *Cosme* on vit tout à coup une gran-

grande multitude de chiens rouges qui prenoient le chemin de l'Allemagne. Ils étoient suivis d'une grande quantité de boeufs, & d'autres bêtes domestiques. Après suivoit comme une grosse armée de gens à pied, & à cheval, entre lesquels il y en avoit plusieurs à qui on ne voyoit que la moitié de la tête, & d'autres qui n'en avoient point du tout. Derriére tout cela marchoit une espéce de Geant monté sur un grand cheval, & menant avec lui quantité de chevaux. La marche dura trois heures, & à Soleil couché on ne vit plus rien. Comme cela arriva dans le tems du Concile de Bâle, il y a beaucoup d'apparence que c'est un songe, ou une fiction de quelques imposteurs qui vouloient faire tirer de là des conjectures, & des présages, sur le resultat de ce Concile.

Pogge raconte encore sur l'an 1451. un combat qui se donna en Bretagne entre des Pies, & des Geais. La bataille dura un jour, & la victoire demeura aux Geais. On trouva deux mille Geais, & quatre mille Pies sur la place. *Le tems*, dit-il, *nous apprendra ce que signifie ce prodige.*

Pogge regardoit l'avarice comme une

une passion basse, & indigne d'un honnête homme. Il écrit à un de ses amis (a) pour lui faire des reproches de ce que par pur intérêt, il demeuroit si long-tems dans une Isle Barbare (b), où les Genois l'avoient envoyé pour Gouverneur, lui disant qu'il auroit mieux aimé être esclave ailleurs que de commander là. Il étoit libéral, communicatif & desinteressé *.

(a) Bartholomeo Guasco Januensi.

(b) L'Isle de Corse.

Ses mœurs étoient aussi sans ambition. Il dit quelque part qu'il préfere la tranquilité de la Campagne, aux plus grandes dignitez, & qu'il redoute les présens de la fortune. Ce seroit en effet une espéce de prodige qu'un homme de ce mérite eût été cinquante ans à la Cour de Rome, sans parvenir plus haut qu'à la charge de Secretaire, pour peu qu'il eût eû d'ambition.

La modestie est une qualité rare, & pourtant fort nécessaire dans les Savans. Ceux qui le sont le plus trouvent tant de distance entre ce qu'ils savent, & ce qu'ils ignorent, que le dernier leur doit mil-

* Il avoit accoutumé de dire qu'il manque bien des choses à un pauvre, mais que tout manque à un avare.

mille fois plus donner d'humiliation que l'autre ne peut leur inspirer de vanité. Les Lettres particuliéres, & les Discours publics de Pogge sont autant de témoins de cette sorte de modestie *. Il n'est pas permis de juger que cette modestie fût fausse, à moins que de le rencontrer en contradiction. Au moins lui doit-on rendre ce témoignage qu'il sentoit bien que si la présomption, & la confiance d'un Orateur peut entraîner des gens peu délicats, elle ne manque jamais de revolter les Auditeurs de bon goût.

On voit un exemple de sa moderation, sur le sujet de ses Ouvrages, dans une Lettre qu'il écrivoit à l'Archevêque de Milan. *Petro Candido* Secretaire de ce Prélat s'étant trompé sur le sujet de quelqu'un des Traitez de Pogge il se contente de se défendre avec douceur, laissant au reste à son Critique toute liberté de le refuter. Il s'agissoit de ce pro-blê-

* Dans une Lettre à un de ses amis il dit qu'il ne croit point mériter les applaudissemens que lui donnoient quantité de personnes de savoir, & de vertu, mais qu'au moins c'étoit un encouragement à répondre en effet, à la bonne opinion qu'on avoit de son mérite.

Lettres destinées à polir l'esprit, on ne voit point de plus grands emportemens, que dans la plûpart des Savans. On voit souvent les injures & les raisons, les *Humanitez* & la ferocité faire dans leurs Ouvrages un contraste choquant & ridicule. Non seulement la civilité la plus commune y est blessée, mais la Morale & la Religion elle-même. Les gens raisonnables sont surpris avec justice, de voir quelquefois dans le commerce literaire, la peinture des hales & des ports de mer *. Les Savans devroient apprendre des gens de guerre, à faire la guerre entre eux. Quand deux armées ennemies se sont battuës, on ne voit entre elles que politesse & générosité reciproques, qu'offices mutuels, on rend justice à l'ennemi, on n'insulte point celui qui a eu du dessous, & on ne triomphe point d'une foiblesse, comme quelques Savans

* Le savant Ambroise Moine de l'Ordre de Camaldoli, qui florissoit alors, disoit fort à propos au rapport de Paul Jove, que ceux qui profanoient le Sanctuaire des Belles Lettres par des Libelles diffamatoires, n'étoient ni Gens de Lettres, ni Chrétiens.

vans triomphent d'une faute, qu'ils croyent avoir trouvée dans un Livre, comme s'ils avoient gagné une bataille, ou fait une grande conquête.

C'étoit un excellent modèle de Critique ou de Refutation que celui qu'Alexandre le Grammairien avoit donné à l'Empereur *Marc Aurele* *.

„ J'ai apris d'Alexandre le Grammairien, dit cet Empereur Philosophe, à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher ni un Barbarisme, ni un Solecisme, ni aucune autre faute contre la Langue; mais à proposer adroitement la question, comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la vérité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'Avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

Pogge auroit dû apprendre par sa propre expérience la verité de ce qu'a dit le Satirique de nos jours.

C'est

* *Refl. de l'Emp. Marc Aurele*, *p.* 13. Je me sers de la Version de M. & Mad. Dacier.

C'est un méchant métier que celui de médire ;
A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

Paul Jove nous apprend qu'un jour dans un lieu public, & en présence de tous les Secretaires Apostoliques la malignité de la Langue de Pogge lui attira deux bons soufflets de la part du célèbre *George de Trebisonde*, comme lui Secretaire du Pape, & on a rapporté ce fait dans l'Histoire du Concile de Constance sur la foi de cet Historien. Pogge ne disconvient pas entiérement du fait, mais il le raconte un peu autrement. Laurent Valle son Antagoniste lui avoit reproché cette avanture ; mais pour insinuer sans doute qu'il ne reçut pas seul les coups, & que ce fut une véritable batterie, où il se défendit fort bien, Pogge dit qu'il n'y eut pas seulement des soufflets, mais des coups de pied, des coups de bâton, & des coups d'épées. *Mihi exprobras concertationem quandam inter me, & Trapezuntinum, cum adessent ceteri Secretarii, exortam. At tu, orator eximius, cujus est rem parvulam verbis magnam reddere tan-*

p. 400.

Pogg. Op. F. LV.

tanquam in Lapitharum Centaureorum bello, me colaphis percussum fingis: in quo vehementer erras. Non enim colaphis tantum, sed calcibus, fustibus, ferro res acta est. Itaque demiror te Thrasonem ignavissimum, militem gloriosum, non accurrisse ad id certamen cum panniculo quo abstergeres vulnera.

Les principaux objets de la bile de Pogge ont été le *Concile de Bâle*, *Felix V. François Philelphe*, *Laurent Valle*, & *Nicolas Perrot* *. On a déja parlé de la passion qu'il fit éclater contre le Concile de Bâle. Voici là-dessus le fragment d'une Lettre, qui se trouve parmi celles de Wolffenbutel, elle a été écrite de Florence, sans date, au moins de l'année: *J'apprends que votre legéreté & votre fureur machine tous les jours quelque folle entreprise pour troubler la paix du peuple Chrétien, mais on ne s'en met guères en peine. Quelle extravagance qu'un petit nombre de fous & d'insensez veuillent attirer tout le monde*

* Nicolas Perrot de Sentina en Ombrie fut célèbre dans ce siècle-là par son érudition en Grec & en Latin. Il fut Archevêque de Siponte. Il attaqua Pogge pour défendre son ami Laurent Valle. Voyez *Paul Jove* & *Pogg. Vit.* p. XXII.

de dans leur parti, introduire des nouveautez, par je ne ſai quels Decrets, & fatiguer tout le monde, afin qu'il ne ſoit pas dit, qu'ils ſont là ſans rien faire. Mais je n'en fais pas plus de cas, que ne le merite l'iniquité de ceux qui les font. Ils ont remué depuis peu Ciel & Terre pour faire transferer le Concile en France. N'ayant pu y réüſſir ils accumulent erreur ſur erreur pour déchirer l'Egliſe. Mais ils ne ſe ſouviennent pas de ce qu'ils liſent tous les jours, que Dieu diſſipe les penſées & les projets des Princes & des Peuples. Si je ne craignois d'en offenſer quelques-uns, pour qui j'ai de l'eſtime, j'aiguiſerois ma plume contre l'impudence de ces gens, qu'une ambition aveugle & peſtiferée anime d'une haine furieuſe contre les Italiens, & qui pour aſſouvir leurs paſſions, renverſent tous les Droits Divins & humains. N'eſt-ce pas une choſe execrable que le peuple Chrétien ſoit gouverné à la fantaiſie de quelques Barbares. Je vous plains de vous trouver dans ces temps orageux, où l'on n'a rien fabriqué que pour faire un Schiſme, & pour opprimer l'Egliſe Romaine. Dieu veuille pourvoir à ſon heritage. Pour moi je ſerai fidele à mes Maîtres.

Cet-

Cette Lettre eſt bien vague & il n'y a de clair que l'emportement. On voit pourtant bien, 1. Que par les *Decrets* il faut entendre, ceux du Concile de Conſtance, qui ſervirent de regle au Concile de Bâle; les *Libertez de l'Egliſe Gallicane*, & celles des autres Egliſes. 2. Que par l'endroit de France où ceux de Bâle vouloient qu'on transferât le Concile, il faut entendre *Avignon*. 3. Que par les *Barbares* ſont deſignez les Allemands, entre leſquels il y avoit pourtant alors, comme aujourd'hui, autant de gens ſavans & civiliſez qu'en aucun endroit du monde. 5. Que par le *Schiſme* on entend l'élection d'un autre Pape. 6. *Opprimer l'Egliſe Romaine*, c'eſt déclarer le Concile au deſſus du Pape, & le Pape luimême heretique & ſchiſmatique, & l'empêcher de s'emparer de tous les biens de l'Egliſe. C'eſt là ce que Pogge appelle *accumuler erreur ſur erreur*.

A l'égard de Felix V. voici comme il parle (a) de cet Antipape dans une Lettre manuſcrite au Chancelier de Gênes. *Que vous dirai-je de celui que vous appellez Felix* (b) *V. & que j'appelle le premier de tous les malheureux:* *Les*

(a) MSS. Wolffenb.

(b) Felix, ſignifie, heureux.

Les plus grands crimes, dit quelcun, ne sont pas ceux qui ne regardent qu'un Etat, mais ceux qui vont à bouleverser tout l'Univers. Que dire d'un homme qui a voulu devenir un (a) *monstre horrible pour troubler l'Eglise & renverser la foi, qui a depouillé toute humanité, pour revêtir les mœurs d'une bête farouche, qui deshonore sa vieillesse par la plus horrible des impietez, comme pour mettre le comble aux iniquitez de sa vie passée &c.* Son Invective imprimée contre le même Antipape ne respire que fureur & que rage. Le Concile de Bâle n'y est pas plus épargné. Elle fut écrite après l'Election de Nicolas V.

(a) *Monstrum horrendum, informe, ingens.* Virg.

Il s'est encore déchainé contre de savans hommes, qui pouvoient avoir leurs défauts & leurs vices, mais qui certainement ne lui cedoient pas en Science & en réputation. *François Philelphe* étoit un Gentilhomme du Tolentin, qui comme Pogge avoit étudié sous Emmanuel Chrysolore son beaupère. Il étoit très-savant en Grec & en Latin, en réputation d'éloquence, & il eut part aux bonnes graces de plusieurs Grands, comme d'Eugene IV. d'Alphonse Roi d'Arragon, du Duc de Mi-

Phil. Bergom. Sac. 15.

Paul Jove.

Milan &c. Il enseigna les Belles Lettres à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & enfin à Milan, où le Duc lui faisoit une pension considerable. Il l'emporta sur Pogge par la Poësie, où il excelloit. Ils se déchirérent à belles dents pour quelques points de Litterature ou d'Histoire. Il est vrai que Pogge proteste n'avoir jamais été l'aggresseur, mais cette excuse ne peut jamais autoriser une récrimination, qui excede autant les bornes de la moderation, de l'honnêteté & de la pudeur que le font les furieuses & sales *Invectives* de Pogge. Il faut répondre par des raisons & non par des injures atroces & envenimées; & si l'on en reçoit elles retombent avec honte sur celui qui les dit. Pogge devoit profiter du conseil généreux que lui donna son ami *Candidus*, lorsqu'à sa sollicitation le Pape fit mettre en prison un certain *Thomas Rheatin*, qui avoit répandu de faux bruits contre lui. *Je suis fâché*, dit-il, *que vous ayez fait mettre cet homme en prison. Il eût été plus honnête & plus généreux de mépriser ses injures & ses calomnies, que de s'en vanger. Comme elles n'ont aucun fonde-*

MSS. Wolffenb.

ment elles auroient réjailli ſur lui.

Pogge, & Philelphe avoient été amis, & ils ſe reconciliérent, comme cela paroît par la ſeconde Invective de Pogge contre Laurent Valle. Je ne ſai ſi la Lettre qui ſuit fut un acheminement à leur reconciliation. Elle n'y paroît guere propre, parce qu'elle eſt fort équivoque & bien piquante. Elle eſt vraiſemblablement écrite à Philelphe lui-même. „ Vous m'écrivez que de „ ſottes gens débitent ſous mon nom „ des impertinences, & des rêveries „ contre Philelphe. Je ne me ſuis ja- „ mais mis en peine de ce que les ſots „ diſent de moi. Une choſe ſai-je „ bien, c'eſt que tout ce qui merite le „ nom d'impertinences, & de reveries „ n'eſt point de moi qui n'ai pas accoû- „ tumé de rêver, & d'extravaguer. „ Au reſte vous faites fort bien de croire „ que je n'ai pas couru aux armes legere- „ ment. Etant vieux comme je ſuis je „ ne ſaurois gueres courir, & d'ailleurs „ j'ai toujours évité avec ſoin l'accuſa- „ tion de temérité. Juſqu'ici je n'ai „ jamais rien fait, au moins dans des „ choſes de quelque importance, dont

p. 216. Ed. Bas.

je

„ je n'aie pu rendre raison. Vous dites
„ que vous n'êtes pas accoûtumé à souf-
„ frir des injures. Vous devez juger par
„ vous-mêmes que chacun a sa délica-
„ tesse, & que les autres ne sont pas
„ plus endurants que Philelphe. Ne
„ soyez pas assez vain pour croire qu'il
„ ne soit permis qu'à vous d'invectiver,
„ de calomnier, & de médire, & qu'il
„ soit défendu aux autres de vous le
„ rendre. Quant à ce que vous dites
„ que je dois avoüer la dette, ou me
„ purger, je n'ai point besoin, & je
„ ne suis pas d'humeur de faire ni l'un
„ ni l'autre. Je me porte fort bien, &
„ je n'ai point besoin d'être purgé. Je
„ ne suis pas d'ailleurs assez sot pour
„ m'accuser quand je ne suis point cou-
„ pable. Vous voulez qu'on vous com-
„ munique ce qu'on a écrit contre
„ vous. J'en laisse le soin à qui il ap-
„ partiendra, ce n'est pas mon affaire.
„ Enfin, vous ne souhaitez pas mon
„ inimitié, ni moi la vôtre. Je pren-
„ drai toujours bien garde que person-
„ ne n'ait sujet d'être mon ennemi.
„ Car je n'ignore pas que ce sont les
„ vices, & non les hommes qu'il faut
„ haïr. Pour vous, quel que vous soyez,

„ je vous souhaite la santé de l'esprit, „ & du corps. A Florence.

Philelphe mourut en 1481.

Laurent Valle fut aussi un des illustres aggresseurs de Pogge. Il est certain que ce Chanoine de Rome rendit autant de services à la République des Lettres qu'aucun homme de son tems. *Philippe de Bergame*, qui lui donne liberalement la palme sur tous les Doctes présents, & à venir, dit, qu'il étoit Théologien, Philosophe, Rhéteur, & Grammairien. Il composa un Ouvrage sur l'élégance Latine qui donna occasion à ce Distique, où il est appellé la Gloire de la Langue Latine, & le premier qui ait appris à bien parler.

> *Laurens Valla jacet, Romanæ gloria linguæ.*
> *Primus enim docuit qua decet arte loqui.*

& à cet autre.

Paul. Jov.

> *Romulus est urbis, Valla est idiomatis Auctor.*
> *Hic reparat primus, primus ut ille struit.*

C'est-à-dire, que comme Romulus fut le fondateur de la Ville de Rome, Laurent Valle fut le restaurateur du Langage Romain. En voici encore une

fort

fort ingenieuse, que j'ai écrite de ma main sans marquer de qui elle est.

Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,
Non audet Pluto verba Latina loqui.
Juppiter hunc cæli dignatus honore fuisset;
Censorem linguæ sed timet ipse suæ.

Depuis le jour que Laurent Valle,
Suivant les ordres du Destin,
A passé la barque fatale,
Pluton n'oseroit plus s'expliquer en Latin.
Son savoir lui fut bien funeste,
Puis qu'on dit que le grand Jupin
L'eût admis au bonheur celeste,
S'il n'eût craint le Censeur du Langage Romain.

Cette Epigramme renferme au fonds un grand éloge, mais pouvant aussi être regardée comme une satire, il y a eu des gens qui l'ont attribuée à Pogge. C'est une particularité que je viens d'apprendre dans les *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 50.

Il traduisit plusieurs anciens Auteurs Grecs, & composa plusieurs autres Ouvrages, comme des Remarques sur le N. Testament, une Histoire des Guerres d'Espagne, & de Sicile, par ordre

du

du Roi d'Arragon dont il fut le Secretaire. Paul Jove lui fait un grand crime d'avoir écrit contre la fausse Donation de Constantin. *Edidit etiam Opus de falsa Donatione Constantini, pio, & Sacerdotis nomen professo criminosum atque nefarium, ut Pontificii imperii auctoritatem Græcorum Scriptorum adstipulatione confirmatam convellere niteretur.* Erasme a fait l'éloge de Laurent Valle dans sa Lettre à *Christophle Fischer* Protonotaire Apostolique. Il tâche en vain de le disculper sur son emportement. Les Auteurs contemporains, & ceux même qui l'ont le plus estimé l'ont représenté comme un chien toûjours prêt à aboyer, & à mordre. Il se déchaîna mal à propos contre Pogge, principalement à l'occasion d'un Recueil de Lettres que ce dernier avoit rendu public à la sollicitation de ses amis. On peut juger que Pogge ne demeura pas sans replique. *Cum Epistolæ meæ in manus levissimi, atque petulantissimi hominis incidissent, multis in locis illas carpens, pro earum vitiis suam ignorantiam expressit.* Il fit cinq Déclamations très-violentes contre lui. Il n'y en a qu'une dans notre Edition.

Ce

Ce ne ſont que des charetées d'injures, d'invectives, de médiſances les plus groſſieres, & les plus virulentes, d'accuſations ſi atroces, & en ſi grand nombre qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas des menſonges, & des calomnies, & tout cela eſt parſemé d'ordures, & d'obſcenitez. On eſt ſaiſi à cette lecture d'une indignation que quelques traits d'Hiſtoire, & quelques ſels ne ſont pas capables de calmer. Mais ce qu'il y a de ſingulier, & de riſible, c'eſt que dans ce terrible épanchement de bile, l'Auteur s'applaudit de ſa douceur, & de ſa modération en comparaiſon des emportemens de ſon adverſaire. On n'a point vû les Invectives de Laurent Valle, mais il ſemble que l'imagination ne puiſſe aller au delà de la fureur de celles de Pogge, & qu'elle ne puiſſe être ſurpaſſée que par les Furies d'enfer. Les Triomphes que les Savans prétendent remporter dans ces ſortes de combats ſont de veritables flétriſſures, & des taches ineffaçables à leur gloire. *Bella gerunt nullos paritura triumphos.* On finira cette Vie par ces vers, où *Latome* introduit Pogge ſe repentant du mauvais uſage qu'il avoit fait de ſon eſprit.

A gravibus potui Studiis qui clarus haberi,
Corrupi ingenium plus satis esse meum.
Converti ad rixas animum, nugasque facetas,
Sed Cato quas nolit, quasque Sabina legi.
Hac ego quæsivi vitam malè sanus in herba,
Heu facit ad vitam sed nihil ista seges.
Vive tamen: sed non aliter quàm Herostratus ille,
Quæsita, & parta est crimine vita meo.
Vos moneo, ingenio quicunque & ab arte valetis,
A solidis vitæ quærite rebus opem.

Au reste quand on a écrit cette Vie de Pogge on n'avoit point vû celle qu'en a donnée le savant Auteur des *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 1-51. d'aprés Mr. Recanati. Comme nous avons puisé l'un & l'autre dans cette source, il n'est pas surprenant que nous nous soyons rencontrez, & j'en ai ressenti un veritable plaisir. Mais on trouvera que nos deux Pièces sont tout-à-fait differentes, soit par rapport à l'étenduë de la Vie de Pogge lui-même, soit par rapport à quantité de Vies d'Hommes illustres de son tems, soit enfin par rapport à un grand nombre de traits d'Histoire qu'on a pris ailleurs que dans Mr. Recanati.

Fin de la Vie de POGGE *& de la Premiere Partie de cet Ouvrage.*

POGGIANA.

SECONDE PARTIE,

Qui contient des Maximes, des Sentences, des Sentimens, des traits d'Histoire & de Critique, le tout tiré des OEUVRES DE POGGE, *& de ses Contemporains.*

C'Est une heureuse situation, que celle de pouvoir soulager les malheureux, & profiter en même tems de leurs disgraces. Maxime.

C'est ce qui arriva aux Italiens dans le XIV. & dans le XV. siècle. En donnant azyle à un grand nombre d'habiles Grecs, qui fuyoient la puissance Ottoman-

manne, ils profiterent si bien des lumieres les uns des autres, que peu s'en fallut, qu'on ne vit renaitre l'Ancienne Rome par rapport aux Belles Lettres. Le bon goût se reveilla & on vit entre les gens d'esprit cette charmante émulation, qui seule est capable de faire triompher le merite & la vertu, & fleurir les Sciences & les beaux Arts. Ce goût n'étoit pas seulement répandu dans les Provinces, il regnoit même à la Cour de Rome, en la place de l'ignorance, de l'avarice & de la venalité qui s'en étoient emparées depuis plusieurs siècles. Les Papes, les Rois, les Princes & les Grands, ouvrirent les yeux à ce nouveau phénomene & se firent un point d'honneur de cultiver un terroir, qu'on avoit laissé si long-tems en friche. Il y avoit entre autres alors à la Cour de Rome des Secretaires *Apostoliques* d'une grande distinction. La Science & la Vertu étoient le lien de leur amitié & de leur union. Moins occupez de s'avancer eux-mêmes, que d'avancer les Belles Lettres, ils avoient tourné de ce côté-là toute leur ambition. De ce nombre étoient, Pogge de Florence, Leonard Aretin, Antonio Luf-

Lusco, Cincio Romain & Barthelemi de Montpulcien.

Leur caractère n'étoit ni bizarre, ni Misanthrope, ni de mauvaise humeur. Ils avoient l'Art d'entremêler d'honnêtes recreations leurs études & les affaires publiques selon le précepte de Caton,

Interpone tuis interdum gaudia curis.

Point de travail sans interruption.
Cette conduite est trop malsaine.
C'est là régle du grand Caton;
Il faut mêler le plaisir & la peine.

Comme les chaleurs de l'Eté sont insupportables à Rome, ces doctes Amis, à l'exemple du Pape leur Maître, alloient respirer avec l'air de la campagne, celui de la liberté. Là ensuite d'un repas frugal, on s'entretenoit sans contrainte sur divers sujets, dignes de l'attention des Savans & des gens d'esprit. Pogge nous donne l'idée de ces entretiens, dans l'*Histoire convivale* qui est à la tête de ses Oeuvres. Elle roule sur l'Eloquence, sur tout sur celle de la Chaire; & sur l'Avarice.

SUR L'ELOQUENCE.

II. Pogge disoit avec raison, qu'*un Ouvrage n'est bien écrit, que quand il ne donne pas plus de peine à entendre qu'à lire* *. Cette maxime a plus de lieu encore dans le Discours Public, que dans un Livre. Quand on n'entend pas quelque chose dans un Livre, on peut relire, mais on ne sauroit faire repeter l'Orateur. Ce stile naturel & aisé †, est sur tout necessaire à l'Orateur Chrétien. Comme il enseigne des Mysteres déja fort difficiles en eux-mêmes, il doit mettre tout son soin à soulager l'attention, & à ne la rendre point pénible par un stile trop recherché.

Il y a eu des siècles malheureux, où la Chaire étoit un Théatre, la Prédication une Comedie, & les Prédicateurs de veritables Comediens. Ce mauvais goût n'avoit pourtant pas tellement op-

pri-

* *Is intelligat primum me delectari ea eloquentia, in qua non major existat intelligendi quam legendi labor. p.* 1.

† C'est ce qu'on appelle aujourd'hui en France un stile *leger*. Quand l'expression aura fait fortune, il faudra s'y conformer.

primé le bon, qu'il n'en restât toujours quelque trace. C'est ce qui paroît par un endroit de cette Histoire Conviviale (a).

(a) *Hist. Conviv. p. 2.*

Il y avoit alors * à Rome, un Prédicateur célèbre, nommé *Bernardin* de Sienne, qui étoit à peu près du même caractère que ceux dont on vient de parler. Ce Moine Franciscain avoit un art merveilleux † pour faire rire & pleurer le parterre comme il le jugeoit à propos. Un jour qu'Antonio Lusco venoit de son Sermon, il se mit à exalter le Prédicateur jusqu'aux nuës. Cincio ne se trouvant pas de cet avis sur le sujet de Bernardin, lui fit ce Discours. „ Il „ est vrai, dit-il, que le P. Bernardin „ a de beaux talents. Je voudrois qu'il „ prêchât toujours à Rome. Il a beau„ coup contribué à reformer & à pa„ cifier un grand nombre de discordes „ Civiles. Mais si vous y prenez garde, „ il a le défaut de la plûpart des Prédi„ cateurs de ce tems. Ces gens-là, dit„ il, font de longs Sermons, où ils

„ pren-

* Au commencement du 15. siècle sous Martin V.

† *Movens ad lacrymas, & cum res patitur, ad risum.*

„ prennent beaucoup moins de ſoin de
„ tourner leurs Diſcours à l'édification
„ de leurs Auditeurs, que d'y faire bril-
„ ler leur éloquence. Ils ſongent moins
„ à guérir les ames confiées à leurs
„ ſoins, qu'à s'inſinuer dans l'eſprit du
„ peuple, & à enlever ſes applaudiſſe-
„ mens. Comme ils font proviſion de
„ Lieux communs & de méditations va-
„ gues, qu'ils debitent indifferemment
„ par tout & à tout le monde ; leurs
„ diſcours ſont obſcurs & inintelligibles
„ au peuple. S'il leur arrive de dire
„ quelque choſe ſur le champ, il ſem-
„ ble qu'ils n'ayent en vuë que de plai-
„ re à des femmelettes, & à la popu-
„ lace, qui ſort du Sermon auſſi avan-
„ cée qu'elle y étoit venuë. Il y en a
„ d'autres qui reprennent les vices
„ comme s'ils vouloient enſeigner à les
„ commettre, parce qu'ils ne cher-
„ chent pas tant à corriger le peu-
„ ple, qu'à gagner ſes bonnes graces,
„ par des deſcriptions ingenieuſes, a-
„ fin de s'attirer des préſens. J'ai ſou-
„ vent ri, diſoit Cincio, en voyant
„ des gens en extaſe au ſortir du Ser-
„ mon, & qui cependant ne pou-
„ voient rendre la moindre raiſon de
„ leur

„ leur admiration, quand on la leur de-
„ mandoit.

„ Ce que vous dites eſt vrai, répon-
„ dit Antonio, du commun des Pré-
„ dicateurs, mais j'en excepte toujours
„ Bernardin. L'Art de parler, conti-
„ nua-t-il, conſiſte en trois choſes, à
„ inſtruire, à plaire, & à émouvoir. La
„ plûpart des Prédicateurs inſtruiſent
„ * ſi mal, qu'on les prendroit plutôt
„ pour des Profeſſeurs en ignorance &
„ en ſottiſes. Bien loin de plaire il n'y
„ a pour l'ordinaire rien de plus déſa-
„ gréable que leur ton de voix, leur
„ prononciation, leur geſte, & tout
„ leur diſcours. Et à l'égard de leur
„ *pathetique* il endort les plus attentifs
„ & les plus vigilants.

„ Les Prédicateurs, dit un autre,
„ devroient imiter les bons Medecins.
„ Ils n'ordonnent pas un même reme-
„ de pour toute ſorte de maux. Ils
„ étudient avec ſoin la nature du mal,
„ afin d'y appliquer le remede ſpeci-
„ fique. Mais pendant qu'un Prédica-
„ teur, ſans s'informer des vices d'un
„ Trou-

* *Ita docent, ut ignorantiæ artem & ſtultitiæ doctrinam ſuſcepiſſe videantur.* Ibid.

„ Troupeau en général, & de ceux
„ des particuliers, se répand en mora-
„ litez vagues, il n'est pas surprenant
„ qu'il ne fasse aucun fruit. Ils ont en-
„ core un autre défaut, dit quelcun,
„ c'est qu'ils déclament contre les ef-
„ fets de certains vices, sans attaquer
„ le vice même, qui en est la source.
„ Votre Bernardin, par exemple, prê-
„ cha un jour, contre les usuriers &
„ même d'une manière à faire rire tout
„ le peuple, mais il ne dit rien du
„ principe de l'usure, qui est l'Avarice,
„ contre laquelle il devoit exercer tou-
„ tes les forces de son esprit.

SUR L'AVARICE.

III. A cette occasion l'entretien tomba sur l'Avarice. On badina d'abord sur l'étymologie du mot *avare*: quelcun en donna une assez plaisante, je ne me souviens pas de l'avoir vue nulle part; C'est *avidus æris*, c'est-à-dire, *avide d'airain*, étymologie plus aisée à entendre en Latin qu'en François. Si cela est, dit Antonio, en souriant, il n'y a point aujourd'hui d'avares, car les gens de notre siècle sont plus avides d'or

d'or & d'argent que d'airain. *C'est un nom*, repliqua l'Auteur de l'Etymologie, *qui est demeuré aux avares depuis le tems qu'il n'y avoit point d'autre monnoie que d'airain à Rome. On ne se servit que d'airain parmi les Romains, jusqu'à la premiere guerre Punique. L'airain étoit d'abord brute. Mais ensuite * Servius † Tullius, sixième Roi des Romains, frappa de la monnoie d'airain, & y fit mettre la marque d'un bœuf ‡ ou de quelque autre bête semblable. On ne frappa de la monnoie d'argent que l'an 485. (a) de Rome, quelques années avant la premiere guerre de Carthage. Quelque tems après on frappa de la monnoie d'or. Mais la monnoie, soit d'argent, soit d'or, conserva toujours le nom d'airain.*

(a) Pline ubi suprà.

> *Æra dabant olim; melius nunc omen in auro est,*
> *Victaque concedit prisca moneta novæ.*

Ovid. Fast. I. 221.

Après ce petit préambule, nos Savans

* On a redressé ici quelques fautes soit d'impression soit d'inexactitude.

† Pline L. XXXIII. c. 3. nous apprend ce fait. Servius regnoit l'an 75. de Rome, 575. ans avant J. C.

‡ *Pecudes*, d'où vient *pecunia*. Sic nata est nota pecudum, *unde & pecunia appellata*. Pline, ubi suprà.

vans se mirent à disputer à la maniére des Academiciens, l'un contre l'autre pour l'Avarice. Le prémier déclama fort au long contre cette passion, & aprés avoir fait une peinture affreuse de ses suites & de ses désordres, il en conclut, que *l'Avarice étoit la ruine & la peste du Genre humain, & qu'il falloit extermi-ner du monde tous les avares.*

„ Si l'Avarice, dit l'Apologiste, ne „ consiste, selon S. Augustin (a), qu'*à* „ *vouloir posseder au delà de ce qui suf-* „ *fit*; nous sommes tous naturellement „ avares, & il faudra, selon votre Hy-„ pothese, exterminer tout le Genre „ humain, parce qu'il n'y a personne, „ ni dans les Cours, ni dans les Villes, „ ni à la Campagne, ni dans l'Eglise, „ ni même dans les Temples jusques „ aux Autels inclusivement, qui ne sou-„ haitte d'avoir plus que ce qui est sim-„ plement nécessaire. Bien loin de „ chasser les avares, il faut les attirer „ & les conserver comme des greniers „ & des arsenaux publics, pour avoir „ du bled en tems de famine, & des „ armes en tems de guerre. Au fonds „ que peut-on dire contre l'Avarice, „ qu'on ne puisse dire à plus forte rai-

(a) *August. T. IV. p.* 978.

son

„ son contre l'Ambition. Crassus étoit
„ avare, & César liberal, mais ambi-
„ tieux. Ce n'est pas l'avarice de Cras-
„ sus qui a renversé la République,
„ c'est l'ambition de César.

On ne sauroit faire l'éloge de l'Avarice, que par un pur jeu d'esprit, comme on a fait celui de la fievre, de l'hydropisie, de la galle & de la peste. Antonio Lusco, qui nous est représenté lui-même comme un homme fort liberal, ne prit le parti d'une passion si pernicieuse, que pour donner lieu aux autres, de mettre tous ses désordres dans leur jour.

Si on examine en effet, tout ce qu'il dit en faveur des avares, on trouvera que ce ne sont que jeux d'esprit & que purs Sophismes. 1. Il allegue un passage tronqué de S. Augustin sans parler de ce qu'en a dit ailleurs cet ancien Docteur, qui est de tous les Peres de l'Eglise, un de ceux qui a parlé le plus fortement & le plus juste contre l'Avarice, & qui en a le mieux caracterisé les differentes especes. Ce seul mot fera voir l'idée qu'il en avoit *. *Que l'Avari-*

* *Pereat avaritia & erit natura dives.* Aug. T. V. p. 237.

ce perisse, & la nature sera riche.

2. L'Apologiste de l'Avarice confond les avares avec les riches. * Il est vrai qu'il y a bien des riches, qui ne le sont que par leur avarice; mais il y a aussi beaucoup de riches qui ne sont point avares, comme il y a des pauvres qui le sont. Il faut des riches dans la Societé, mais il n'y faudroit point d'avares.

3. Dans l'Apologie de l'Avarice, on confond perpetuellement cette passion criminelle, avec une certaine inclination naturelle, qui n'a rien que d'innocent, quand elle se renferme dans les bornes de la Raison. C'est de désirer, & de nous procurer à nous-mêmes autant qu'il se peut tous les biens & tous les avantages qui nous conviennent. Cette inclination est par rapport à la conduite & aux moeurs, ce qu'est l'appetit par rapport à la nourriture. Il n'y a point de vice dans l'appetit; le vice est dans l'intemperance. Tout de même le desir, ou ce qu'on appelle la convoitise & la cupidité, n'est pas une affec-

* *Qui sunt divites, sint: Avaritia est velle esse divitem, non jam esse divitem.* August. T. V. p. 318.

fection vicieuse en elle-même; son vice consiste dans l'avarice & dans les autres abus. Il en est ainsi de toutes les passions, dont le vice ne consiste que dans le déréglement.

4. On ne fait rien pour l'Avarice en la mettant en parallele avec l'Ambition, quand même il seroit vrai que cette derniere est plus dangereuse que l'autre. Peut-être que la seule difference qu'il y a entre elles, c'est que les désordres de l'Ambition font plus d'éclat & de fracas, & que ceux de l'Avarice sont plus imperceptibles, sans en être moins dangereux.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas bon de mettre les vices en parallele, & d'en extenuer l'un pour exagerer l'énormité de l'autre, parce que les hommes ne manquent pas de s'en prévaloir pour favoriser leurs mauvais penchants. Si de deux passions, vous en representez une comme moins dangereuse, ils croiront donner beaucoup à la Vertu, de choisir la moins criminelle; & même à l'égard de celle qui paroîtra la plus vicieuse dans le parallele, s'il se trouve que c'est leur passion dominante, ils diront en secret, que pour quelques degrés de cor-

corruption de plus, on n'en est guéres plus coupable. Il faut condamner tous les vices sans nul quartier, & caractériser chacun d'eux, de maniére à en inspirer de l'horreur.

Après avoir ainsi parlé de l'Avarice en général, on se jetta sur celle des Ecclesiastiques. „ Vous avez remarqué, „ dit Cincio, que nous sommes tous „ naturellement avares; mais il semble „ que l'Avarice regne principalement „ parmi les gens d'Eglise. Judas trahit „ le Sauveur pour de l'argent. Depuis „ ce tems-là cette contagion a gagné „ toute l'Eglise, jusques à notre siècle, „ où il n'y a rien de plus rare que de „ voir un Prêtre qui n'en soit pas „ infecté. S. Augustin rapporte que „ S. Cyprien se plaignoit que de son „ tems, il y avoit des avares, qui pous„ soient l'avarice, jusqu'à l'usure & „ au brigandage, & que ce n'étoit pas „ seulement parmi les gens du siècle, „ mais même parmi les Evêques. Que „ si cela arrivoit dans un siècle où le „ zele Chrétien étoit dans toute sa fer„ veur, & où les Martyrs rendoient „ l'Eglise si florissante; Que ne fera„ ce point aujourd'hui, où nous som-

„ mes

„ mes à la lie du tems, & où il semble
„ que la foi soit tombée dans la décré-
„ pitude? Ce qui est d'autant plus éton-
„ nant, qu'il ne manque rien aux Ec-
„ clesiastiques; ils vivent à la solde de
„ Jesus-Christ, & il ne sauroit jamais
„ leur rien manquer, parce que la for-
„ tune les comble de ses faveurs.

SUR LA SUPERFLUITE'.

IV. Il n'y a rien de si difficile, que de définir le *necessaire* & le *superflu*. Ce sont moins des Etres réels que des Etres *relatifs*, ou s'ils ont quelque realité il faut la chercher dans les Espaces Métaphysiques, car ils n'en ont point dans ce Monde. Chacun en juge selon son goût, ses passions, ses interêts, son éducation, son état, sa situation & l'habitude qu'il a contractée. Selon ces regles arbitraires personne ne convient d'avoir le nécessaire, & nul ne prétend avoir du superflu.

Comme l'Avarice ne dit jamais, c'est assez, son Apologiste voulant aussi prendre le parti du superflu, soutint qu'il étoit necessaire dans le monde, & qu'il étoit impossible de s'y borner au neces-
sai-

faire. „ Il ne faut pas m'alleguer ici,
„ dit-il, certains fainéants hypocrites,
„ qui font profession de pauvreté. Ve-
„ ritables Comédiens, qui vont cou-
„ rant le monde pour prêcher, sous pré-
„ texte de dévotion, une pauvreté qu'ils
„ n'éprouvérent jamais, parce qu'ils vi-
„ vent grassement à nos dépens, sans
„ qu'il leur en coûte la moindre peine.
„ Ce n'est point par ces gens-là qu'il
„ faut juger de ce qui est de l'interêt de
„ la Societé, mais par ceux qui em-
„ ployent leurs travaux à l'utilité publi-
„ que. Si, par exemple, à la campa-
„ gne, chacun ne semoit que ce qui est
„ necessaire pour l'entretien de sa famil-
„ le, il faudroit que tout le monde de-
„ vînt laboureur. Il en est de même des
„ autres professions, si chacun se con-
„ tentoit de ce qui lui suffit, le commer-
„ ce seroit ruiné. On ne sauroit où
„ prendre ce qui est necessaire à la vie,
„ & la Societé seroit bouleversée.

Caractére des Moines.

Avec la permission du Bel esprit de Rome qui fait ce raisonnement, c'est un écart, une pure declamation, un *concetto*. Le superflu que recherche l'Avarice n'est pas celui des ouvriers, qui dans la vuë de faire rouler le commerce,

&

& de fournir aux autres ce qui leur eſt néceſſaire, font plus d'ouvrage qu'il ne leur en faut pour eux. Il s'agit dans cette queſtion du ſuperflu des particuliers, qui ayant honnêtement de quoi vivre ſont inſatiables du ſuperflu, ſans en faire part à perſonne. Ceux-là ſont les vrais avares, & leur ſuperfluité eſt vicieuſe. Tout avare aſpire au ſuperflu; mais tous ceux qui ont du ſuperflu, ou qui en deſirent ne ſont pas avares.

„ Sans la Superfluité, continua-t-il,
„ pluſieurs grandes vertus, comme la
„ *liberalité*, la *beneficence*, l'*aumône*,
„ & *la charité* manqueroient d'exerci-
„ ce. Si chacun n'avoit que ce qu'il
„ lui faut, il ne pourroit rien donner
„ à perſonne. Il n'y auroit plus de ma-
„ gnificence dans les Villes, de pompe
„ & de majeſté dans le Culte Divin,
„ & on ne verroit point dans nos Tem-
„ ples ces beaux & riches ornemens
„ qui ſont l'ouvrage de la Superfluité.
„ En un mot la Superfluité eſt le fonds
„ qui entretient les Sciences & les
„ beaux Arts, qui par des recompenſes
„ & des monumens glorieux, encou-
„ rage ceux qui les cultivent, & qui
„ pour les former érigent dès la premié-

„ re

„ re Antiquité de grandes Bibliothé-
„ ques, & élevent des Edifices super-
„ bes qui ont fait l'admiration de l'U-
„ nivers. C'est elle encore qui bâtit des
„ Hôpitaux, & qui fait mille autres
„ fondations pieuses, &c.

On peut étendre cette pensée fort loin, & en conclure : *Que le superflu quand il tombe en bonne main n'est pas moins avantageux à la Societé, qu'il lui est pernicieux, & nuisible, quand il tombe entre les mains d'un avare qui le garde pour lui seul, ou d'un prodigue, & d'un fou qui en fait un mauvais usage.*

Maxime.

Comme ce fut le Discours sur l'Eloquence qui engagea la Compagnie à parler de *l'Avarice*, & de la *Superfluité*, on peut, à cause de la conformité avec la matiére de l'Eloquence, placer ici un beau Discours que Pogge addressa à Nicolas V. quand ce dernier fut élu Pape en 1447. en la place de Felix V. qui céda le Pontificat.

Maxime.

Ciceron dit, qu'il faut qu'un Orateur soit homme de bien. Au moins cet air, & ce caractere doit-il être répandu dans tout le Discours, si l'on veut persuader. Lorsque l'Auditeur peut a-

voir

voir le moindre ſoupçon, qu'on veut tendre des piéges à ſa crédulité, le Diſcours fût-il dans toutes les régles de l'Art, il ne ſera point perſuaſif.

On reconnoît l'homme de bien dans tout ce Diſcours de Pogge. Il eſt rare de voir un particulier, & même le Domeſtique d'un Pape, lui parler avec la liberté que celui-ci parle à ſon Maître. Il lui parle en effet, non comme à un Prince tel que prétend l'être le Pape, mais comme à un Paſteur, & il n'y en a point qui ne puiſſent trouver dans ce Diſcours, l'idée de tous les Devoirs du Paſtorat, à la réſerve qu'ils ne ſont pas d'une auſſi vaſte étenduë que ceux des Souverains Pontifes.

Une pareille exhortation étoit fort de ſaiſon dans une conjoncture, où, depuis long-tems, l'Egliſe ſe voyoit en proye à la Tyrannie de tant de mauvais Paſteurs. On ſait quels furent Jean XXIII. & ſes deux Concurrens, ſavoir Benoit XIII. & Gregoire XII. Il s'en fallut auſſi beaucoup que Martin V. ne repondît à l'attente du Public. A l'égard d'Eugene IV. le Concile de Bâle découvre aſſez le caractère violent, ſuperbe, & opiniâtre de ce Pontiſe. Pog-

ge lui-même, tout affidé qu'il lui étoit, ne disconvient point, en plus d'un endroit, que sous son Pontificat les grands avancemens ne regardoient guéres que des gens sans merite, & sans capacité, & que les Sciences, & les Belles Lettres étoient presque rentrées dans le neant, d'où le commencement du siècle les avoit tirées, comme il le dit dans ce Discours même. Ce n'étoit donc pas une petite tâche à Pogge que de redresser tant de torts, & de relever la nassèlle agitée par tant de tempêtes, & presque submergée sous les flots d'une agitation de près d'un siècle. Il faut voir à présent quelques traits de ce Discours.

Maximes. Cette Maxime de Socrate est fort belle. * C'est que les hommes deviendroient aisément vertueux, s'ils donnoient autant de soin à être en effet, ce qu'ils veulent qu'on les croye, qu'ils en prennent pour le paroître.

* Une grande fortune, disoit Seneque, étant une grande servitude, au lieu de feliciter les gens qui parviennent à de grands emplois, il faudroit leur faire des complimens de condoleance. Je connois un grand Prince qui se voyant appel-

pellé au Gouvernement de l'Etat, au lieu d'en témoigner de la joye se plaignit, *que son bon tems étoit passé.*

C'est sur ce pied-là que Pogge parle à Nicolas V. „ Si vous voulez, lui disoit-„ il, bien gouverner la Nasselle de S. „ Pierre, & selon la Loi de Dieu, il „ ne faut plus penser, ni à prendre vos „ repas à l'heure que vous voudrez, ni „ à dormir à des heures reglées, ni à „ compter sur un moment de repos, & „ de relâche, ni à disposer à votre gré „ de votre tems. Il faut renoncer à la „ douce société de vos amis, & au „ charmant amusement de vos études. „ Il faut desormais que vous comptiez „ de vivre, non pour vous-même, mais „ pour les autres. Le salut de tout le „ peuple Chrétien roule sur vos soins, „ il y faut sacrifier tout ce qui jusqu'ici „ vous a paru le plus salutaire, & le „ plus agréable pour vous-même. Vous „ aurez à écouter les Ambassadeurs des „ Nations, les Requêtes, & les sup-„ plications des Peuples, & des Parti-„ culiers, sur tout les cris des malheu-„ reux, & des opprimez; il faut sup-„ porter l'importunité, & même l'in-„ solence des mecontens, avoir de la

„ bonté pour tout le monde, & ren-
„ dre justice à chacun.

Pogge continuë à représenter avec beaucoup de gravité à Nicolas V. l'importance de son Ministere. „ S. Chry-
„ sostome, dit-il, trouvoit que le Pas-
„ teur d'une seule Eglise, est chargé
„ d'un si grand fardeau, qu'il ne pou-
„ voit s'imaginer qu'il y en eût un seul,
„ qui pût faire son salut, sans un effet
„ extraordinaire de la misericorde Di-
„ vine. Quel ne doit point être à
„ plus forte raison le danger de ceux à
„ qui, selon leur propre témoignage,
„ toutes les Eglises du monde ont été
„ confiées. Plusieurs ont aspiré à cette
„ dignité, & entre ceux-là, * il y en
„ a plus eu de teméraires, que de sa-
„ ges, parce qu'ils y ont été plus por-
„ tez par l'Ambition que par la Raison.

„ La plûpart des hommes se laissant
„ conduire par l'opinion font consister
„ le bonheur à commander. Mais si
„ l'on en juge par la droite Raison, &
„ non par l'opinion du Vulgaire igno-
„ rant

* *Ipsimet testantur, plures stulti, quam sapientes.* Il en pouvoit parler par experience, puis que c'étoit le troisième Pape sous lequel il avoit servi.

„ rant, on trouvera que jamais l'inté-
„ grité, la clémence, la miséricorde,
„ la sainteté, en un mot les bonnes
„ mœurs ne sont en plus grand peril de
„ faire naufrage, que lors qu'on a tout
„ pouvoir. Aussi a-t-on vu que plu-
„ sieurs ont abusé de ce pouvoir au
„ grand préjudice de la Religion &
„ des commandemens de J. C. Cer-
„ tainement si un Souverain Pontife
„ veut marcher dans les voyes du Sei-
„ gneur, & faire plus d'attention à ce
„ qui est juste qu'à ce qui lui est per-
„ mis, il trouvera que sa condition ap-
„ proche plus de la misere que de la
„ félicité, & que, selon la parole d'un
„ saint Pape, il n'est que *le serviteur*
„ *des serviteurs du Seigneur.*

Gregoire I.

Ce que Pogge dit au Pape sur la flatterie, & sur les louanges qu'on donne aux gens en leur présence, même lorsqu'elles sont legitimes, paroit excellent, & bien dans son lieu. „ S. Pe-
„ re, quoi que vos vertus soient gran-
„ des, je ne puis pourtant regarder
„ ceux qui vous louent en face, que
„ comme des Adulateurs indiscrets.
„ Vous savez ce qu'a dit un Philosophe
„ Payen, que le caractère de la flatte-

Aristote.

 „ rie,

„ rie, c'eſt de louër les gens en leur
„ preſence. A plus forte raiſon faut-il
„ que le Vicaire de J. C., qui par ſon
„ humilité doit être le modelle des au-
„ tres, éloigne d'auprès de lui les flat-
„ teurs. Il ne faut loüer perſonne en ſa
„ preſence, ni ſe loüer ſoi-même, à
„ moins que la neceſſité, ou quelque
„ raiſon particuliére ne le demande.
„ *Enée* ſe loue lui-même dans Virgile,
„ mais c'eſt parmi des gens qui ne con-
„ noiſſoient pas ſa vertu, & pour ſe
„ tirer d'un extrême danger. Ciceron
„ a loüé plusieurs fois *Céſar* en ſa pre-
„ ſence, mais c'étoit dans la vuë de le
„ piquer d'honneur, & de l'engager à
„ proteger ſes Clients *. Credules, &
„ amateurs d'eux-mêmes comme ſont
„ les hommes, on ne ſauroit verſer dans
„ leur ame un poiſon plus dangereux
„ que celui de la louange. Mais tout
„ le monde n'en eſt pas la dupe. Elle
„ eſt quelquefois ſi groſſiere qu'elle
„ fait rougir celui qui en eſt l'objet,
„ & rire ceux qui l'entendent. Il fau-
„ droit

* Pogge pouvoit dire avec plus de bienſeance que S. Paul ſe louë quelquefois lui-même, mais qu'il ne le fait que quand il eſt reduit à la néceſſité de faire ſon Apologie.

„ droit au moins que la louange fût si
„ délicate, qu'elle pût être moins re-
„ gardée comme une louange, que
„ comme un encouragement à la me-
„ riter.

„ Les personnes élevées au rang des
„ Souverains Pontifes ont plus besoin
„ d'exhortations que de louanges. Il
„ vaut mieux donner un frein que des
„ aiguillons à l'amour propre. Ils doi-
„ vent toujours avoir devant les yeux
„ qu'ils sont hommes, sujets, par con-
„ séquent, à toutes les suites de la con-
„ dition humaine, malgré le titre de
„ *Très-Heureux*, & de *Très-Saint*,
„ qu'on leur donne. Comme l'empire
„ de la Raison est foible dans la prospé-
„ rité, il faut sans cesse leur présenter
„ des motifs à la modération, & les
„ munir également contre les excès de
„ l'orgueil, & de la colére. Sur tout
„ il faut les faire souvenir, de ne point
„ donner pour de l'argent ce qui n'est
„ dû qu'à la Vertu.

Il paroît pourtant par l'éloignement que Pogge témoigne pour la flatterie, qu'il ne faisoit que préparer le Pape à mieux goûter les louanges qu'il lui donne dans la suite. Après un élogе assez

 court,

court, & autant qu'on en peut juger par ce que les Hiſtoriens ont dit de Nicolas V., aſſez juſte, Pogge conclut par un tour fort délicat. *L'unique exhortation que j'ai donc à vous faire, c'eſt de vous imiter vous-même, & de ſoûtenir votre Dignité par les mêmes voyes, & par les mêmes vertus qui vous l'ont acquiſe.*

Entre les bienſeances du Diſcours il y en a deux auxquelles l'Orateur ne doit jamais manquer, c'eſt la modeſtie, & le déſintéreſſement. Pogge manque à l'une, & à l'autre dans celui-ci. Il parle juſqu'à deux fois de l'amitié reciproque qui avoit été entre lui, & Nicolas V. avant qu'il fût Pape. C'étoit bien aſſez de recommander à ce Pontife de ne pas *oublier ſes anciens amis*, comme il étoit arrivé à beaucoup d'autres. Nicolas auroit entendu à demi mot. Il finit ſon Diſcours par l'étalage de ſes ſervices, & de ſa pauvreté, & preſque par demander l'Aumône. Peu s'en faut que ces deux traits ne gâtent tout.

Maxime.

On doit ſavoir bon gré à Pogge d'avoir exhorté dans ce Diſcours Nicolas V. à prendre ſoin qu'il y aît toujours

des

des Savans pour pouvoir refuter les Hérétiques. Cette voye est plus légitime que celle des armes qu'on employa contre les *Vaudois*, *les Albigeois*, & les *Hussites*, sur tout entre les mains de celui qui prétend tenir la place du Souverain Docteur de l'Eglise qui n'a jamais employé que celle de la douceur & de la persuasion, quoi qu'il fût en droit & en pouvoir d'en user autrement. Quand les Princes Seculiers employent les armes contre les Hérétiques, ils peuvent au moins s'excuser par des raisons tirées de la Politique, & du bien de l'Etat. Il n'en est pas de même des Papes. Comme ils prétendent avoir double glaive, il semble que le temporel ne devroit être employé que pour soûtenir l'Eglise, & les Etats de la Chrétienté, contre les armes des Infideles, & que le spirituel devroit être le seul destiné à ramener les errants par la prédication, & la doctrine de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, les armes de *Martin V.* & celles de *Sigismond* réussirent mal, ou, au moins fort lentement, contre les Hussites. Les *Catholiques* eurent plus de la moitié de la peur. On trouva que si les *Hérétiques* avoient des langues, ils a-

voient aussi des armes, & qu'ils s'en servoient fort bien. Il semble que Pogge prévoyoit qu'au commencement du siècle il sortiroit des cendres de *Jean Hus* une *Heresie* * qui fourniroit bien de l'exercice aux Savans.

De l'Histoire Tripartite.

Maxime. Les grands hommes ne doivent pas seulement rendre compte de ce qu'ils font au Public, ils doivent aussi rendre raison de leur loisir, & de leur oisiveté.

p. 32. Edit. Basil. C'est par cette Maxime de Caton que commence une Piece que Pogge composa dans sa retraite sous le titre d'*Histoire Tripartite* †. Après un repas qu'il donna dans sa maison de Campagne à quelques-uns de ses amis, ils examinerent

* Il faut prendre ici le mot d'*Heresie* dans le sens qu'on le donne à l'Evangile.

† Cet Ouvrage est dedié au Cardinal Prosper de Colonne neveu d'Otton de Colonne élu Pape en 1417. sous le nom de Martin V. au Concile de Constance. Au reste le titre de *Tripartite* qui signifie, *en trois parties*, est imité de Cassiodore qui donna ce nom à son Histoire Ecclesiastique tirée de trois Auteurs, savoir, Sozomene, Socrate & Theodoret, & mise en Latin par Epiphane le Scholastique.

rent par maniére de conversation ces trois questions; 1. *Si quand on a été regalé, il faut remercier son hôte, ou si c'est à l'hôte à faire les remercimens.* 2. *Lequel est le plus utile à la Société du Jurisconsulte, ou du Medecin.* 3. *Si parmi les Anciens Romains, il y avoit de la difference entre la Langue des Savans, & celle du Peuple.*

SUR LA PREMIERE QUESTION,

A qui c'est à remercier de celui qui convie, ou, de celui qui a été convié.

1. Charles Aretin * étant chargé par la compagnie de faire à Pogge les remerciments de son bon accueil, parla en ces termes: „ [1]Je n'ai jamais, dit-il, „ goûté cette coûtume, & il me semble que l'obligation tombe beaucoup „ plus sur celui qui convie que sur ceux „ qui sont invitez. Comme on invite „ ordinairement par des vûës d'interêt, soit pour entretenir l'amitié, „ soit

* Charles Aretin étoit un des savans hommes de ce tems-là, il écrivoit également bien en prose, & en vers, il fut Chancelier de la Republique de Florence. *Philippe Bergam.* F. CCCLXXV.

„ ſoit pour ſe faire des amis, ou pour
„ avoir la réputation d'être généreux,
„ & liberal, ou enfin *pour ſon propre*
„ *plaiſir*, on n'eſt pas, à mon avis,
„ plus obligé à faire compliment à l'hô-
„ te que les Muſiciens qu'on a fait ve-
„ nir pour égayer la table. Bien loin
„ de remercier, ils ſe font bien payer.

„ Comme notre hôte, continuë-t-
„ il, n'ignore pas qu'une maiſon eſt
„ beaucoup plus ornée par la préſence
„ des perſonnes de mérite, que par les
„ plus riches ameublemens, & les plus
„ excellents tableaux, il jugera par le
„ caractère de ceux qu'il a raſſemblez
„ ici, que ſa maiſon ne fut jamais plus
„ honorée que par leur préſence. *De-*
„ *mocrite* diſoit fort bien qu'il n'iroit
„ jamais à un repas s'il croyoit qu'on
„ ne lui en ſût aucun gré. Il n'y a que
„ les *Paraſites* qui ne courent les tables
„ que pour avoir quelques repuës fran-
„ ches. Il n'y a qu'eux qui ſoient obli-
„ gez à remercier leur hôte.

La replique n'étoit pas difficile, auſſi ne tarda-t-elle pas. „ S'il falloit,
„ dit un des conviez, juger des actions
„ des hommes, par les vuës ſecrettes
„ qu'ils peuvent ſe propoſer, il n'y en
„ au-

„ auroit peut-être aucune qui fût à
„ l'épreuve de la censure, & les plus
„ grands bienfaits n'engageroient à
„ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les motifs des services qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée, elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti.

Maxime.

„ Il faut juger de l'intention d'un
„ homme qui nous convie, par ce qui
„ paroît, c'est de nous donner une mar-
„ que d'estime, & d'amitié, & de nous
„ faire honneur. Si cela n'étoit pas,
„ d'où vient que la plûpart des gens sont
„ si piquez, lors qu'on ne les a pas in-
„ vitez: C'est qu'on regarde l'invita-
„ tion des autres, comme une préfe-
„ rence qui blesse l'amour propre, &
„ la vanité. La même raison qui nous
„ fâche de n'être pas invitez veut donc
„ que nous soyons obligez de l'avoir
„ été. Supposé pourtant que celui qui
„ nous invite ait voulu se faire honneur
„ à lui-même, n'est-ce pas un senti-
„ ment qui nous honore, & dont on
„ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux sen-

timens. 1. L'obligation doit être réciproque, puiſque le plaiſir & l'honneur le ſont ordinairement. Celui qui invite ſeroit payé, s'il attachoit tant de mérite à l'honneur qu'il prétend faire, & s'il vouloit qu'on lui en fût ſi redevable. Mais c'eſt avoir d'autre côté trop bonne opinion de ſoi, que de ſe croire diſpenſé de toute obligation par le plaiſir, ou par l'honneur qu'on croit avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui ſembleroit diſpenſer de toute reconnoiſſance. C'eſt la contrainte inſéparable de certains repas. Comme il n'y a ni confiance ni liberté, il ne peut y avoir non plus de plaiſir que pour ceux qui dans un repas ne cherchent que le repas même.

On doit avoir auſſi beaucoup d'obligation à un homme qui veut bien ſe trouver dans un repas, où il n'eſſuiera que des diſcours inſipides, de mauvaiſes plaiſanteries, des vivacitez froides, des pointes, & des équivoques licentieuſes, quelquefois profanes, ou, ce qui n'eſt pas moins accablant, une gravité ſuperbe, & myſterieuſe qui change en *Senat* la ſale du feſtin.

Le

Le comble de l'obligation, c'est quand on veut bien se livrer à une compagnie d'observateurs, & d'espions, ou d'esprits mal tournez qui sont à l'affût de tout ce qui peut échapper dont ils peuvent tirer avantage, soit pour en divertir les autres, soit pour rendre quelque mauvais office. Comme il y a peu de repas exempts de quelqu'un de ces défauts, tout bien compté, l'obligation est fort compensée.

2. Il semble que le remerciment doive se faire non dans les formes, mais d'une façon indirecte, & délicate. Il devroit plus consister dans les maniéres, que dans le discours. Ces remercimens si marquez ressemblent plus à l'ingratitude, qu'à la reconnoissance. L'orgueil à qui une obligation pese se hâte d'en être quitte par une reconnoissance précipitée.

Maxime.

SUR

SUR LA SECONDE QUESTION,

Savoir, *lequel est le plus utile du Jurisconsulte, ou du Medecin* *.

Il y avoit dans la Compagnie un Medecin † qui se chargea de montrer les prérogatives de la *Medecine*, sur la *Jurisprudence*, & un Jurisconsulte ‡ qui prit le parti de sa Faculté. On peut aisément juger que ce fut à qui exalteroit le plus l'antiquité, l'utilité, la dignité de sa Science; Comme l'un & l'autre la faisoient remonter jusques aux tems fabuleux, ils pouvoient déclamer, à perte de vuë, tout à leur aise, & avec un avantage à peu près égal. On n'oublia pas du côté de la Jurisprudence, les *Phoronées*, les *Isis*, les *Minos*, les *Lycurgues*, les *Solons*; &c. non plus que du côté de la Medecine les *Apollons*, les *Esculapes*, les *Podalires*, les *Macaons*,

* Pogge dit qu'il avoit fait deux petits Discours à la louange de ces deux Sciences. p. 37. Edit. Bas.

† C'étoit apparemment Nicolas *de Fulgino* célèbre Medecin de Florence.

‡ C'étoit *Benoit d'Arezzo* grand Jurisconsulte de ce tems-là.

mons; les *Hippocrates* *. &c. On reduira ce qui se dît de part & d'autre à quelques maximes; ou à quelques traits generaux.

Il est certain que la Jurisprudence a un plus grand objet que la Medecine, puis que la premiere embrasse tout le corps de la Société, & qu'elle regle les Royaumes; les Républiques, & les Etats.

Sans le secours des Loix la Société seroit un brigandage, où l'on auroit plus besoin de bourreaux; pour punir les Scelerats, que de Medecins pour leur conserver la santé.

La Jurisprudence a pour fin de régler les mœurs des hommes. Elle forme l'esprit, le cœur, & la conduite à la vertu, sans laquelle on est indigne de vivre.

Cette Science est encore au-dessus de la Medecine en ce que de tout tems, elle a été cultivée par les personnages du premier ordre, & qu'elle a conduit aux plus grands honneurs de la Républi-

* Voyez là-dessus l'excellente *Histoire de la Medecine* de M. *Daniel le Clerc* célèbre Medecin, & Conseiller de Genéve. Livre I. Chapitres V, VI. VII.

blique. Il y a eu des Empereurs qui en ont fait leur étude. Elle a élevé plusieurs Papes au Pontificat. Les Consuls ne dédaignoient pas à Rome de plaider des Causes, & de servir d'Avocats. Les plus grands Philosophes ont écrit sur les Loix, comme *Platon & Ciceron* *.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices* de Ciceron (a) en faveur de la Jurisprudence. *La Science du Droit est une des choses par où l'on peut acquerir le plus de consideration, & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des Conseils, ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les regles du Droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses très-sage-*

(a) Livre II. Chap. XIX. p. 249. de la Traduction de M. Du Bois, *Ed. de la Haye* 1692.

* Sur ce dernier article la Medecine ne le cedera point à la Jurisprudence, parce qu'Hippocrate, & Galien ne le cedéront point à Platon, & à Ciceron. Hippocrate descendoit d'Esculape du côté de son Pere, & d'Hercule du côté de sa Mere. A l'égard de Galien, quoi qu'il ne paroisse pas qu'il fût de grande naissance, il fut illustre par l'estime de plusieurs Empereurs, comme de *Marc Aurele, Lucius Verus*, & *Severe*. Voyez *l'Hist. de la Medec.* Part. I. p. 105. Part. III, p. 108.

sagement établies par nos Ancêtres, que la Science, & l'explication du Droit ont toujours été en grand honneur parmi nous; & que même avant la confusion où les choses sont tombées dans ces derniers tems, cette Science étoit demeurée en partage aux premiers hommes de la République. On peut voir encore un grand éloge de la Jurisprudence dans le Livre de Ciceron *de l'Orateur*. Livre I. Chap. 45. 58.

Cependant Ciceron lui-même parle de la Jurisprudence avec un très-grand mépris dans son Plaidoyer pour *Murena*. Il est vrai que c'est en la comparant avec l'Art Militaire, & avec l'Eloquence qui, à son avis, donnent un beaucoup plus grand lustre à ceux qui en font profession. D'ailleurs il pourroit y avoir de l'exagération dans ce profond mépris que l'Orateur Romain témoigne ici pour la Science du *Droit Civil*. Comme *Servius Sulpitius* l'un des plus grands Jurisconsultes de ce tems-là, de l'aveu de Ciceron lui-même, reprochoit à *Murena* de n'avoir pas cultivé cette Science, prétendant que c'étoit un grand obstacle à l'ambition qu'il avoit d'être Consul, Ciceron pour rabattre la vanité que *Servius Sulpitius* tiroit de son

(a) T. IV. p. 1427.

métier d'Avocat, en parle (a) avec autant de mepris qu'il en avoit parlé ailleurs, avec estime. Quoiqu'il en soit, le Medecin ne manque pas d'alléguer ce passage de Ciceron au Jurisconsulte.

C'est à peu près à quoi se réduit ce que dit le Jurisconsulte à l'avantage de sa Science, dont le Medecin marque ensuite les foibles.

(b) Plut. Lycurg. p. 49.

1. Il attaque les coûtumes de quelques Anciens Peuples, comme, la licence de dérober parmi les *Lacedemoniens*, pourvu qu'on ne fût pas découvert *, & parmi les *Egyptiens* pourvû que les voleurs allassent porter leurs noms chez les Juges. On pouvoit ajouter que selon Plutarque (b) Lycurgue permettoit l'adultere, avec tant de licence que ce vice passoit à Lacedémone pour une pure chimere. Un Etranger ayant demandé à un Lacedemonien com-

* Plutarque n'attribue pas cette Loi à *Lycurgue* comme fait Pogge. Cet Ancien dit seulement qu'à un certain âge on ordonnoit aux enfans de dérober avec défense de se laisser découvrir. Un enfant se laissa devorer les entrailles par un petit renard qu'il avoit volé plûtôt que de le tirer de dessous son habit, où il l'avoit caché. *Plutarc. Moral.* p. 234.

comment on punissoit l'adultere à Lacédémone, ce dernier répondit que l'adultere y étoit inconnu. Mais, repartit l'Etranger, s'il s'en commettoit quelqu'un, comment le puniroit-on? Le Lacédémonien lui ayant proposé une peine impratiquable, & impossible à infliger; *C'est*, dit-il en riant, *qu'il est impossible, qu'il se commette un adultere à Lacédémone.* Ce mot a deux sens; Car il peut signifier, ou que la permission de l'adultere en avoit ôté l'envie, ou que l'adultere n'étant pas un crime, que l'on punît par les Loix, il étoit regardé comme nul.

Le Medecin parla ensuite d'une coûtume qu'on avoit autrefois à Rome de couper en morceaux le corps d'un *Banqueroutier*, ou d'un *Dissipateur*, (decoctor), & de les partager entre ses Creanciers.

2. Il n'y a rien de plus variable que la Jurisprudence, chaque Nation, chaque Païs, & même chaque Ville, ayant ses propres Loix. Il en allégue pour exemple la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, les Républiques de Venise, & de Florence où l'on

ne ſuivoit point le Droit Romain. Au reſte il faut que la Juriſprudence ait bien changé de face depuis le XV. ſiècle, puiſque Pogge dit, que le Droit Romain y étoit preſque inconnu, auſſi bien que les Avocats, & les procès. Aujourd'hui les procès, & les Avocats fourmillent en Allemagne. On y ſuit auſſi le Droit Romain, à la réſerve de quelques Païs, comme, par exemple, *la Saxe*.

3. La Science du Droit Civil eſt ſi embrouillée qu'au lieu de terminer les procès, comme elle le devroit faire, elle en eſt elle-même une ſource inépuiſable. *Vos Bartholes, & vos Baldes*, dit-on ici, *que vous nous alleguez comme des Oracles, ſont ſi peu d'accord entr'eux, qu'ils ſemblent moins avoir eu deſſein de nous enſeigner la Juſtice, que de compoſer un* FATRAS *d'opinions diverſes.*

4. Il y a cet inconvenient dans les Loix, c'eſt qu'elles ne ſauroient tenir en bride que le peuple, & les foibles. Les Grands les violent impunément. *Elles reſſemblent*, diſoit *Anacharſis*, *aux toiles d'Araignée qui ne retiennent*

que

que les petites mouches, les plus fortes les rompent. On peut pourtant repliquer à ceci que ce n'est pas la faute des Loix, c'est la faute des hommes. Si malgré les Loix, il se commet tant d'injustices, & tant de violences dans le monde, il s'en commettroit bien davantage sans les Loix.

Il faut juger de même d'un raisonnement que fait ici le Medecin contre les Loix. C'est que bien loin qu'elles soient utiles aux hommes, elles leur ont été données malgré eux, & que pour les y soûmettre, il avoit fallu leur faire croire qu'elles avoient les Dieux pour Auteurs, comme firent *Minos*, *Lycurgue*, *Numa Pompilius*, & beaucoup d'autres Legislateurs. Cette répugnance accuse bien la méchanceté de l'homme, mais elle ne porte point contre les Loix.

Du Droit Civil on passa au *Droit Canon* dont le Medecin ne juge pas favorablement. *Je n'ai pas*, dit-il, *daigné parler de la Science du Droit Canonique, parce qu'elle ne merite pas d'entrer en aucune comparaison avec la Medecine. C'est une invention nouvelle, & c'est le tout, si elle a 300. ans d'antiquité* *.

*té *. Elle ne consiste qu'en de certaines Constitutions des Papes, dont l'une détruit ce que l'autre avoit établi. Il est vrai que cette Science d'elle-même si méprisable a un grand appas, c'est l'argent qu'elle fait gagner. Aussi est-elle fort couruë, parce que la plûpart des hommes aiment mieux l'argent que la Science.* VIRTUS POST NUMMOS. *Ils vont là comme font les Oiseaux dans un champ, où il y a beaucoup de grain.*

Pogge en bon Secretaire du Pape reprima fort gravement le Medecin, sur la licence avec laquelle il parloit du Sacré Droit Canon: Je ne voudrois pourtant pas garentir qu'il ne s'en moquât aussi bien que l'autre. *Doucement*, dit-il, *parlez avec plus de respect d'une Science, qui est la base & le fondement de la Monarchie Ecclesiastique. Il étoit bien juste, & même il étoit necessaire qu'un Empire aussi grand, & aussi vaste se fît des Loix pour regler la Religion, & pour gouverner la République des Prêtres.*

Après

* Sur l'Histoire du Droit Canonique, voyez la belle Préface que Mr. l'Abbé *Lenglet Du Fresnoy*, a mise a la tête des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, imprimées à Paris en 1715.

Après ces reflexions sur la Jurisprudence, le Jurisconsulte fait aussi les siennes sur la Medecine, & voici à peu près à quoi se reduit ce qu'il en dit.

„ 1. La Société ne sauroit subsister
„ sans Loix, mais le Genre humain
„ a vêcu pendant plusieurs siècles sans
„ Medecins, & c'est même un grand
„ problême s'il s'est mieux trouvé de-
„ puis l'invention de la Medecine *.

„ 2. Les Loix sont devenuës ne-
„ cessaires pour empêcher le plus fort
„ d'opprimer le plus foible. Mais la
„ Medecine doit plûtôt son invention
„ à une curiosité superfluë, qu'à au-
„ cune necessité. La santé se conserve
„ fort bien par la sobrieté, par le tra-
„ vail, par l'exercice, & par l'absti-
„ nence †.

Il y a pourtant des maladies extraordinaires, & des maux qui arrivent par accident, que tout le regime du monde ne sauroit guérir, & qui n'ont point leur source dans l'intempérance. D'ailleurs

* Voyez l'Histoire de la Medecine de Mr. Daniel le Clerc déja citée, Part. I. L. I. C. 2. 3.

† *Voyez là-dessus un beau passage de Seneque.* Epitre LXXXXV. p. 362.

leurs les bleſſures étoient autrefois du reſſort des Medecins, parce qu'ils étoient en même tems Chirurgiens. C'eſt pourquoi, au rapport de *Xenophon*, Cyrus en avoit toûjours un bon nombre dans ſon armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins „ leur établiſſement à la Nature elle- „ même que la Medecine. C'eſt Dieu „ qui eſt l'Auteur des Loix, puiſqu'el- „ les ne ſont autre choſe que la droite „ Raiſon, qui eſt Dieu même. Cela ſe peut dire au reſte du *Droit Naturel*, & *du Droit des Gens*, mais pour le *Droit Civil*, on ne ſauroit lui donner une Autorité ſi ſacrée, à moins qu'on ne le renferme dans les maximes de l'équité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Juriſ- „ prudence, ils ne tombent que ſur les „ biens, & ſur la fortune des hommes, „ mais la Médecine s'attaque à leur „ vie, & ſous prétexte de la conſerver, „ elle fait mourir plus de gens, qu'elle „ n'en guerit. Elle fait impitoiable- „ ment des expériences, ſur de pau- „ vres malheureux qu'elle regarde com- „ me des *Ames viles*, afin de tromper „ les Grands, & les Riches, à la fa-

„ veur

„ veur de quelque heureux ſuccès arri-
„ vé par hazard. Alors on exalte la
„ Medecine juſqu'aux nuës, mais le
„ remede ne reüſſit-il pas, c'eſt tou-
„ jours la faute du malade. Comme le
„ mauvais ſuccès de la Medecine eſt
„ plus ordinaire que le bon, elle eſt
„ elle-même la dupe de ſes propres ex-
„ périences, parce qu'on en recon-
„ noît l'impoſture. En un mot il faut
„ que le Genre Humain ſoit la victi-
„ me de la diverſité des opinions des
„ Medecins, & de l'incertitude de leur
„ Science.

La Juriſprudence, & la Medecine ont cela de commun qu'elles fourniſſent une reflexion fort humiliante. Si l'homme eût toujours vêcu dans l'innocence, il ne lui eût point fallu d'autres Loix, que celles de la Raiſon. La neceſſité de la Medecine d'autre côté n'a ſon fondement que dans la foibleſſe de notre conſtitution, & dans les accidents à quoi nous ſommes ſujets, ou dans notre intemperance. Maximes.

Les mauvais Medecins, & les mauvais Juriſconſultes n'autoriſent pas plus à médire de la Juriſprudence, & de la Medecine, que les mauvais Théo-

lo-

logiens, à médire de la Théologie.

Les reproches que se font le Jurisconsulte, & le Medecin leur sont communs. Rien n'est plus aisé à l'un, que de retorquer contre l'autre, ce qu'il dit au désavantage de sa profession.

La *Cloaque* des Vices n'est pas plus honorable que celle d'où le Jurisconsulte fait sortir la Medecine. Si le Medecin vit de nos maux, & de nos douleurs, le Jurisconsulte s'enrichit des Vices, & des Crimes des hommes. Il est plus honteux aux hommes d'être homicides, empoisonneurs, adulteres, incestueux, voleurs, sacrileges, fourbes, trompeurs, usurpateurs, faux témoins, medisants, calomniateurs, &c. que d'être sujets à des necessitez purement naturelles.

Plin. L. XXVIII. cap. 1.

Un Grand disoit un jour en conversation qu'il y avoit trois sortes de Gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les *Théologiens*, parce qu'ils ont gâté la Religion; les *Jurisconsultes*, parce qu'ils ne font que brouiller la Société, au lieu de la régler; les *Medecins*, parce que sous ombre de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat, & un

Me-

Medecin ayant oüi raconter ce mot; *Qu'on nous ôte*, dirent-ils, *les Grands, nous nous contenterons du reste du monde, & le reste du monde se passera bien d'eux.*

Le Genre humain est bien malheureux. Il est sujet à mille maux, & il ne sauroit en être guéri, que par d'autres maux, & souvent le remede est pire que le mal. Maxime.

DIGRESSION HISTORIQUE ET CRITIQUE *sur la Medecine, tirée principalement des diverses Leçons d'*ANTOINE BORREMANS.

Anton. Borremans. Var. Lect. Amstel. 1676. *Cap. XV.*

L'invention de la Medecine est fort ancienne. On l'attribue communément à *Esculape*, l'un des premiers Rois d'Egypte, quoique d'autres la fassent remonter plus haut. Ces peuples lui donnoient le prix sur toutes les Sciences, & ils la cultiverent avec tant de soin pendant plusieurs siècles, que les autres Nations avoient recours à eux dans les maladies extraordinaires. Il y eut à Rome du tems de Tibere un certain genre de peste, qui ne put être guéri que par des Medecins d'Egypte.

Plin. L. VII. c. 57.

Mentagra. Plin. L. XXVI. c. 1.

Ce

Suet. Tib. 34.

Ce mal n'attaquoit point le commun peuple, mais les Grands, & cela par le simple baiser. C'est ce qui a fait conjecturer à Borremans, que ce fut par cette raison que Tibere fit un Edit pour défendre de baiser en saluant.

Ecclesiastique, XXXVIII. 1. 2. 3.

On prétend que les Hébreux avoient pris la Medecine des Egyptiens. Au moins paroit-il par ces paroles de l'Ecclesiastique, qu'ils en faisoient une haute estime. *Rendez au Medecin l'honneur qui lui est dû à cause de la necessité. La Medecine vient du très-haut, & le Medecin recevra de l'honneur* (Autr. *des presens*) *des Grands. La Science du Medecin exaltera sa tête, & il fera l'admiration des Grands.* Les Medecins étoient ceux à qui les Brachmanes faisoient le plus d'honneur dans les Indes.

Rhod. Antiq. Lect. XVIII. 31.

La Medecine fut aussi fort cultivée par les Grecs imitateurs & Disciples des Egyptiens. Comme eux ils en attribuoient l'origine aux Dieux. Ils avoient leur Apollon dont ils faisoient un *Oculiste*, leur Esculape, qui avoit soin des malades allitez (*Clinici*) & leur Chiron à qui ils avoient donné la Chirurgie pour partage. On mettoit à Athenes la Medecine à si haut prix, qu'il n'étoit per-

Hygin. Fab. p. 328. Dempst. in Rosin. ap. Borremans. p. 83.

permis ni aux esclaves, ni aux femmes de l'exercer. Ce qui faisoit que plusieurs femmes mouroient en couche par pudeur, parce qu'elles ne vouloient pas se confier à des hommes. Une fille s'étant déguisée en homme pour soulager les Dames dans leurs couches fut condamnée par l'Areopage. Mais les Dames en ayant porté leurs plaintes à ce Senat, il y fut résolu que les femmes de qualité pourroient exercer la Medecine *.

Il s'en falloit beaucoup, que la Medecine ne fût regardée à Rome du même œil qu'en Egypte & en Grece. Les Romains trouvoient indigne d'un homme libre certaines fonctions de la Medecine, & de chercher ses avantages & sa vie dans les douleurs d'autrui. Il est certain que la plûpart des Medecins de Rome étoient des esclaves, ou tout au plus des affranchis. C'est ce que l'on peut prouver par quelques traits d'Histoire. Il paroît par l'Oraison de Ciceron (a) pour Cluentius qu'on achetoit les

(a) *Pro Cluent. c.* 63.

* On regarde ici l'Art des Sages-femmes, comme faisant partie de la Medecine, à laquelle en ce tems-là l'operation avoit plus de part que la speculation.

les Medecins d'entre les esclaves, & que pour recompense on leur donnoit des boutiques où ils exerçoient la Medecine. On voit dans le fragment d'une Lettre d'Auguste à Agrippine, conservé par Suetone (a), que cet Empereur avoit envoyé à *Germanicus*, pendant qu'il étoit dans les Gaules, un Medecin d'entre ses esclaves. On apprend de Seneque (b) que lorsque Jules-César assiegeoit *Corfinium* (c) *Domitius* son competiteur s'y trouvant réduit aux dernieres extremitez, commanda à un de ses esclaves qui étoit Medecin, de l'empoisonner. La conduite de ce Medecin dans cette occasion mérite d'être rapportée. Domitius voyant que son Medecin ne pouvoit se résoudre à être l'assassin de son Maître, Croyez-vous, lui dit-il, que cette affaire dépende entiérement de vous, & ne voyez-vous pas que je vous demande la mort les armes à la main. Le Medecin promit donc d'obéir, mais il donna un remede qui n'étoit point du poison. Domitius s'étant endormi, le Medecin alla prier le fils de ce Romain, de lui donner des Gardes à lui Medecin, jusqu'à ce qu'on sût s'il avoit empoisonné son pere. Domi-

(a) *Suet. Calig. c.* 8.

(b) *De Benef. L. III. c.* 24. *Suet. Cæs.* 34.

(c) Aujourd'hui *Pentina* dans l'*Abruzze*.

mitius ne mourut pas; César lui donna même la vie, après l'avoir réduit. Mais comme le dit Seneque, l'esclave la lui avoit sauvée le premier.

Pline prétend que les Medecins ne furent connus à Rome, que l'an 535. de la fondation de cette Ville, & que même ils y venoient de Grece, mais qu'on s'en degoûta bientôt, à cause de la cruauté de leurs operations. Le Grand Caton n'étoit point de leurs amis. Nous sommes perdus, disoit-il, si les Grecs nous envoyent leurs Medecins. Ils ont juré de faire mourir tous les Barbares, comme ils nous appellent, par le moyen de la Medecine, & ils se font bien payer, afin qu'on fasse d'autant plus de cas de leur Art. Pline, qui nous a donné ce fragment de la Lettre de Caton à son fils, témoigne pourtant que cet illustre Romain ne méprisoit pas la Medecine en elle-même, mais qu'il ne vouloit pas qu'on en fît métier. Il avoit même composé un Traité de Medecine pour sa famille.

Plin. H. N. L. XXIX. Cap. I. Sect. VI. VII. VIII. Edit. Hard.

Le même Auteur nous apprend que long-tems depuis Caton les Medecins furent chassez de Rome. Il est vrai que le passage est équivoque, & peut signi-

fier que quand on chassa les Grecs d'Italie, on *en excepta les Medecins* *. Mais il semble que le P. Hardouin fasse assez bien voir par un passage de Ciceron † que dans cet endroit *excipere* pourroit bien ne pas signifier *excepter*, mais *comprendre nommément*, comme il prétend que les Jurisconsultes prennent ce mot quelquefois. Ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que le Jurisconsulte de Pogge reproche aux Medecins, qu'ils ont autrefois été chassez de Rome (a). Mais de dire, comme *Cornelius Agrippa*, qu'ils en furent bannis pendant l'espace de six cens ans, c'est ce qui est insoûtenable, comme l'ont remarqué Antoine Borremans (b) & *Charles Drelincourt*, célèbre Professeur en Medecine.

(a) p. 45. 46.

(b) Borrem. Var. Lect. p. 184. 185.

Au contraire Jules César (c) leur accorda le Droit de Bourgeoisie, ce qui est une preuve que les Medecins n'étoient plus alors des Esclaves, ou que s'il y en avoit de tels pour l'usage des particuliers, il y en avoit aussi de con-

(c) Suet. Caes. 42.

di-

* *Et cum Graecos Italia pellerent post Catonem, excepisse Medicos.* Plin. ub. supr. Sect. VIII.

† *Cicer. ad Q. Fratr. L. I. Ep. I. T. VII.* Edit. Gronov. p. m. 3063.

dition libre. Suetone * rapporte que quand ce Conquerant fut pris par des Pyrates, dans l'Isle de *Fermaco* (a), il renvoya les gens de sa suite & ses Esclaves, & qu'il ne retint avec lui que deux valets de chambre, & son Medecin que Plutarque (b) appelle son ami.

(a) *Pharmacusa* dans l'Archipel.

(b) *Plut. vit. Cæs.* p. 708.

Il est certain que les habiles Medecins furent très-considerez des Grands à Rome. Il paroit par plusieurs traits qu'Auguste en faisoit cas. Suetone (c) nous apprend que lors de la premiere bataille Philippique, Auguste se trouvant fort malade, avoit resolu de ne point sortir de ce jour-là de sa maison, mais qu'il en sortit par le conseil d'un de ses *amis*, qui avoit eu un songe favorable. Valere Maxime (d), Velleius Paterculus (e) & Lactance (f), nous apprennent que cet ami, étoit *Arturus* son Medecin. Il falloit que cet Empereur fit grand cas d'un autre de ses Medecins nommé *Antoine Musa*, puisque pour faire plaisir à cet Empereur, les Romains érigerent à Musa une statue (g), qui étoit auprès de celle d'Esculape,

(c) *Suet.* Aug. 92.

(d) L. I. Cap. *de somn.*

(e) L. II. p. 94.

(f) L. II. c. 5. p. 150.

(g) *Suet.* Aug. 59.

* *Suet. Cæs.* 4. Voyez la remarque de Casaubon sur cet endroit de Suetone.

lape, hors de la ville. Antoine meritoit bien cette recompense. Il tira Auguste d'une maladie dangereuse, en lui ordonnant des laitues contre l'avis d'un autre Medecin (a). Ce fut aussi à la consideration de ce Medecin, qu'Auguste donna toute sorte d'immunitez aux Medecins, au rapport de Dion Cassius (b). On trouve du tems de Tibere un Medecin entre les amis de Livie femme de Drusus (c). Seneque (d) témoigne que de son tems les Medecins étoient fort aimez & fort reverez à Rome, & il en fait autant de cas que des Précepteurs, qui étant comme les Medecins de l'ame, devroient tenir dans la Societé un plus grand rang qu'ils ne tiennent. Les Empereurs Marc Aurele, Lucius Verus & Severe eurent une estime particuliere pour Galien, aussi bien que les plus considerables de Rome. Il falloit bien qu'on en fit grand cas à Rome, puisque les Grands leur faisoient jusqu'à vingt cinq mille francs * de pension par an. L'Empereur Claude en donnoit autant à son Medecin. Si c'est

(a) Plin. L. XIX. Sect. XXXVIII. Ed. Hard.

(b) L. LIII. p. 517. ap. Pitisc. Lex. Antiq. Rom.

(c) *Tacit.* Ann. *L.* IV. p. 107.

(d) *Senec. de Benef.* L. VI. c. 15. p. 503.

* *Plin. L. XXIX. Sect. V.* Au reste on suit le calcul du P. Hardouin.

c'est le même qui fut convaincu d'adultere avec Messaline, cet Empereur payoit bien cher son propre deshonneur. Il en couta la vie au Medecin, qui s'appelloit *Vectius Valens* (a). Outre cela ils gagnoient jusqu'à cinquante & soixante mille francs par leurs visites. Il y en eut un qui laissa trois millions de livres à ses heritiers. On apprend ces particularitez de Pline. L'Empereur Justinien avoit exempté les Medecins de tutele & de curatelle (b), mais il leur ôta les revenus qui leur avoient été accordez par les Empereurs, comme nous l'apprend Procope (c), qui en blâme fort cet Empereur.

(a) *Plin. ub. supr. Tacit. Annal. XI. p.* 183.

(b) *Instit. L. I. C. XX.*

(c) *Hist. Secret. Ch. XXVI.*

SUR LA TROISIEME QUESTION,

Savoir *si du tems de l'Ancienne Rome, la Langue Latine étoit commune aux Savans, & au Peuple, ou si les Savans avoient leur Langue, & le Peuple la sienne.*

Pogge soutient ici que le Peuple parloit la même Langue que les Savans, contre Leonard Aretin & quelques autres, qui avoient avancé le contraire.

Descartes étoit sans doute là-dessus du sentiment de Pogge. Quelcun lui ayant reproché, que son Latin n'étoit pas élégant, il répondit que quand il parleroit mieux, il n'auroit à cet égard, aucun avantage que n'eût la servante de Ciceron.

La question n'est point de savoir, si les Savans & les personnes bien élevées parloient mieux que le peuple. C'est de quoi l'on ne sauroit douter, & l'expérience l'apprend chez toutes les Nations du Monde, où la même Langue a son bel usage & son patois. Mais il s'agit de savoir si le peuple parloit la même Langue que les Savans, c'est-à-dire la Langue Latine, que parlerent les Romains, depuis qu'ils furent maîtres du *Latium* ou du *Païs Latin*. C'est ce que soutient Pogge, & ses raisons m'ont paru convaincantes.

Il allegue d'abord l'autorité de son Quintilien *, qui vouloit, que les peres

* *Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutricibus, quas, si fieri posset, sapientes Chrysippus optavit, certe, quantum res pateretur, optimas eligi voluit. Et morum quidem in his haud dubie prior ratio est; recte tamen etiam loquantur. Has primum audiet puer, harum verba effingere imitando conabitur.* Quintil. Instit. Orat. cap. I.

res & meres choisissent pour leurs enfans des nourrices qui parlassent bien. Cette précaution eût été inutile, si le peuple eût parlé une autre Langue que les gens de condition. Aussi Quintilien distingue entre parler *Latin*, & parler *Grammaire*. Les Savans parloient *Grammaire*, c'est-à-dire correctement, & le peuple parloit un mauvais Latin.

Mais pour remonter plus haut que le tems de Quintilien qui écrivoit sous l'Empire de Domitien, Pogge fait voir clair comme le jour, par plusieurs traits d'Histoire fort curieux, que dès les premiers tems de la République, tout le monde parloit Latin. Dès le tems de *Servius Tullius* les Colonies Romaines parloient cette Langue, comme Tite Live (a) le dit des Albanois. Le même Historien nous apprend qu'Annibal avoit toujours dans son armée des espions qui parloient Latin, pour gagner les Soldats Romains. Il est clair qu'avant le tems de Ciceron, on haranguoit le peuple en Latin; ce qui auroit été fort inutile, s'il n'eût pas entendu cette Langue. On en peut voir quantité d'exemples au commencement du Livre de cet Orateur intitulé *Brutus*.

(a) *Liv. L. I. c.* 27.

Quand on haranguoit en plein Senat, cet auguste Corps étoit tout environné du peuple, qui écoutoit avec une attention proportionnée à l'interêt qu'il prenoit à la cause. C'est ce qui paroit par le commencement de l'Oraison pour Milon. On parloit Latin sur les Théatres, & le peuple applaudissoit ou siffloit selon son goût. Les femmes parloient Latin à Rome, & même Ciceron (a) prétend qu'elles parloient mieux que la plûpart des hommes, parce qu'elles n'avoient pas tant de commerce avec les Etrangers. Il y avoit même des Ecoles pour apprendre aux enfans à bien parler & à bien écrire en Latin. Ciceron témoigne qu'il y avoit des Orateurs qui haranguoient fort éloquemment le peuple en Latin, sans avoir jamais étudié, comme il le dit de *Curion*. Varron témoigne que les Esclaves, les Crieurs publics parloient Latin, & que tout se disoit au peuple dans cette Langue. Les Romains en étoient si jaloux, que par arrêt du Senat, les Nations étrangéres étoient obligées d'y faire leurs propositions en Latin. On parloit Latin en Espagne, Jugurtha l'avoit appris à *Numance*, & il se servit un jour fort

(a) *Cic. de Orat. L. III. c.* 13. & *Brut.* 54.

Sallust. Bell. Jugurth. p. 146.

fort heureusement de cette Langue, pour tromper l'armée Romaine. Pogge prétend même que de son tems la Langue Espagnole étoit presque toute Latine. Il remarquoit qu'à Rome les femmes & le peuple avoient conservé plusieurs mots Latins qu'il ignoroit. Un Poissonnier lui apprit par exemple, que le poisson qu'on appelle en Italien *Storio* *, s'appelloit en Latin *Lupus Tyberinus*, *Loup du Tybre*, parce que le meilleur se trouvoit dans le Tybre. Ce petit *peson*, que les femmes mettent au bout du fuseau pour mieux filer, Pogge apprit d'une Romaine, qu'il s'appelloit en Latin *vorticulum*, & j'ai appris d'une Poitevine, que le peuple l'appelloit encore en Poitou *verteil*, aussi bien qu'en Languedoc.

Quoiqu'il soit assez clair par tout ce qu'on vient de dire, que tout le monde parloit Latin à Rome, Pogge ne disconvient pourtant pas, que cette Langue n'ait eu ses progrès & ses degrez de perfection, & que pendant long-

* On croit que c'est *la Merlüe*, ou *le Merlus*, en Latin *Asellus*, ou *Salpa*, en Allemand, *Stockfisch*.

long-tems elle n'ait été confuse & barbare, à cause du grand nombre de peuples dont celui de Rome fut d'abord composé, & des Nations qui furent assujetties à l'Empire Romain.

DIGRESSION SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, ET LES DESTINÉES DE LA LANGUE LATINE,

C'est ce qui me donne occasion de parler des divers progrès de la Langue Latine, & je ne saurois à cet égard suivre de meilleur guide, que Mr. *Jean George Walch*, dans l'*Histoire Critique de la Langue Latine* imprimée à Leipzig en 1716. Il partage les destinées de cette Langue en plusieurs âges. L'âge barbare & inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

L'âge barbare dura quatre à cinq cens ans depuis *Romulus*, sous lequel on parla plus Grec que Latin, jusqu'à *Livius Andronicus*, dont Ciceron (a) dit qu'il introduisit la Fable, ou la Comédie à Rome. La Langue Latine commença à se dégrossir tant soit peu sous Numa Pompilius, par l'institution des douze *Saliens*, Prêtres de Mars (b), à qui ce Roi

(a) Cicero Tusc. l. 1. Livius L. VII. c. 2.

(b) Liv. L. l. c. 5.

Roi ordonna de chanter des Vers Latins en l'honneur de cette fausse Divinité.

L'âge moyen ou demi barbare s'étend depuis *Andronicus* jusqu'à *Ciceron*. Il y eut pendant cet espace de tems un bon nombre de savans hommes, qui commencerent à polir la Langue Latine. De ce nombre étoient les Poëtes Ennius * & Nævius. Ce dernier se fit à lui-même cette Epitaphe (a), que l'on rapportera pour donner quelque idée de la Latinité de ce tems-là.

(a) *Agell. Noct. Att. l.* 24.

Mortalis immortalis si flere foret fas,
Flerent Divæ Camœnæ Nævium Poëtam.
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro,
Obliti sunt Romæ loquier Latina Lingua.

C'est-à-dire, „ S'il étoit permis aux „ Immortels de pleurer les mortels, les „ Muses pleureroient le Poëte Nævius. Depuis sa mort on a oublié à „ parler Latin à Rome ". C'étoit à peu près le stile des Epitaphes de ce tems-là. Les Poëtes ne se piquoient point de mo-

* Ovide dit d'Ennius, qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais qu'il écrivoit mal.
Ennius ingenio maximus, arte rudis.
Trist. L. II. 424.

modestie. Dès qu'ils étoient morts, la Comédie étoit en deuil, la Scène étoit déserte, les Jeux & les Ris s'exiloient volontairement, & tout le monde fondoit en larmes, comme Plaute le dit de lui-même. Celle de Pacuve est plus modeste & plus ingenieuse par sa simplicité.

Adolescens, tamen etsi properas, hoc te saxum rogat,
Utei ad se adspicias, deinde quod scriptu'st legas:
Hic sunt Poëtæ Marcei Pacuviei sita
Ossa. Hoc volebam nescius ne esses. Vale.

„ Passant, quelque pressé que vous
„ soyez, cette tombe vous prie de la
„ regarder & de lire ce qu'elle porte
„ écrit. Ci-gisent les os du Poëte Marc
„ Pacuve. C'est ce que je voulois que
„ vous n'ignorassiez pas. Adieu.

Terence a été un des Auteurs de ce tems-là, qui a écrit le plus poliment, quoiqu'il sente encore beaucoup le vieux, & qu'entraîné par Menandre & les autres Comiques Grecs, sa phrase soit souvent Grecque. Les Comedies de Terence étoient si bien écrites, qu'au rapport de Ciceron (a) on les attribuoit à *Caïus Lælius*, qui étoit un des plus agréa-

(a) *Cic. ad Attic. L. VII. Ep. 3. Off. L. I. c. 30.*

agréables hommes de son tems, & aussi gai que Scipion son ami étoit severe. Cependant l'Auteur de la Vie de Terence, que l'on croit être Suetone, dit que si ce Poëte Comique avoit eu besoin d'aide pour faire ces Pieces, il ne se seroit servi ni de Lælius ni de Scipion, qui étoient de jeunes adolescents, mais plutôt de *Caïus Sulpitius Gallus*, qui fut l'inventeur des Comédies aux Jeux Consulaires, ou de *Fabius Labeo* ou enfin de *Marcus Popilius*, tous deux hommes Consulaires & Poëtes. Il est certain que Terence fut accusé d'être plagiaire. Le Poëme de *Lucrece* fait honneur à cet âge, & ne seroit pas indigne de l'âge d'or pour sa Latinité, s'il étoit moins obscur. On prétend qu'il mourut le même jour que nâquit Virgile. On a encore le Livre de *Caton* l'ainé ou le Censeur touchant *l'Agriculture*. Quoique Ciceron eût une haute estime pour Caton, il faisoit si peu de cas (a) de son éloquence, qu'il auroit voulu qu'on eût refondu ses Ouvrages pour en faire quelque chose de bon. Plutarque en a jugé plus favorablement, il lui donne du joli & du grave, de l'agréable & du fulminant, du facetieux &

(a) *Brut.* 17.

& du severe, du sententieux & du piquant. Mais l'Auteur Grec m'a bien la mine de s'être diverti à ses antitheses, pour faire honneur à son Heros. On n'a que des fragmens des autres Auteurs de la même date, comme d'Ennius, de Cæcilius, Pacuvius, Accius, Afranius, Lucilius, dans Ciceron, dans Aulugelle & dans quelques autres Anciens.

Mr. Walch ne commence l'âge d'or de la Langue Latine, qu'au tems de Ciceron, & le finit avec Auguste; c'est-à-dire, qu'il ne lui donne guere, plus d'un siécle. Ce fut le tems des Varrons, des Cicerons, des Jules César, des Cornelius Nepos, des Virgiles, des Horaces, des Ovides, des Severes, des Albinovanus, des Sallustes & de plusieurs autres, dont les Ouvrages subsistent encore, au moins en partie, malgré les injures du tems. Elles nous en ont enlevé beaucoup, qui, comme les autres, feroient les delices des Savans.

Il n'est pas surprenant qu'une Langue parvienne au comble de sa perfection, dans un siècle où les Grands eux-mêmes se font une gloire & un plaisir de la cultiver. Jules César lui-même qui sembloit ne respirer que la gloire & l'Em-

l'Empire, ne laissa pas au milieu de ses projets ambitieux de dédier à Ciceron un Livre de l'*Art de parler* (a). Auguste avoit aussi étudié les Belles Lettres avec beaucoup de soin. On prétend même qu'outre des Lettres il composa divers Ouvrages, dont on n'a que des fragmens (b). On ne sera peut-être pas fâché de trouver celui-ci d'une Lettre qu'il écrivoit à son petit-fils Caïus (c). *Have, mi Cai, meus ocellus jucundissimus, quem semper medius fidius desidero, quum à me abes, sed præcipuè diebus talibus, qualis est hodiernus, oculi requirunt meum Cajum, quem, ubicumque hoc die fuisti, spero lætum & benevalentem celebrasse quartum & sexagesimum natalem meum. Nam, ut vides, κλιμακτῆρα communem seniorum omnium tertium & sexagesimum annum evasimus. Deos autem oro, ut mihi quantumcunque superest temporis, id salvis vobis traducere liceat, in statu Reipublicæ felicissimo ἀνδραγαθούντων ὑμῶν καὶ διαδεχομένων stationem meam* (d). „ Je „ vous salue, mon cher Caïus, que „ j'aime comme mes yeux. Je vous „ puis assurer que vous n'êtes jamais „ absent, que je ne vous souhaite ar„ demment : Mais surtout mes yeux

„ vou-

(a) Cicer. Brut. I.72.

(b) Suet. Aug. 89. Vellei. Paterc. L. II. p. 85.

(c) C'est Caligula.

(d) *Agell. XV.* 7.

„ voudroient voir mon cher Caïus un
„ jour comme aujourd'hui. Quelque
„ part que vous soyez je ne doute pas,
„ que vous n'ayez célébré joyeusement
„ & en bonne santé ma soixante &
„ quatrieme année. Car, comme vous
„ voyez, j'ai échappé la soixante &
„ troisieme qui est l'année climacte-
„ rique des Vieillards. Je prie les
„ Dieux que tout le tems qui me res-
„ te, vous jouïssiez d'une parfaite
„ santé, & que par vos belles actions
„ vous vous mettiez en état de soûte-
„ nir un jour mon poste dans cette flo-
„ rissante République.

Mecénas * n'étoit pas moins homme de Lettres, qu'homme de Guerre & de Cour, témoin Horace qui l'appelle (a) savant dans les deux Langues, *Docte Sermones utriusque Linguæ*. Un autre excellent Poëte (b) du même tems lui donne l'Eloge d'avoir été élevé dans les Sciences par Apollon & par Minerve, & d'avoir fait honneur à l'un & à l'autre.

(a) Lib. III. Od. VIII. 5.

(b) *Albinovanus. Eleg. II.* ℣. 17. 18. Edit. Clerici.

Pal-

* Voyez le Mecénas de Jean Henri Meibomius imprimé en 1654. Cette Piece merite d'être luë.

Pallade cum docta Phœbus donaverat artes ;
Tu decus & laudes hujus & hujus eras.

Mécénas étoit Poëte & Orateur, mais à peine reste-t-il quelques fragmens de ses Ouvrages soit en prose soit en vers. La distinction particuliére qu'il faisoit des Savans, & ses liberalitez envers eux sont connues de tout le monde, mais imitées de si peu de Grands, qu'il n'est pas surprenant que l'on ne retrouve que rarement des Virgiles, comme le disoit Martial (a).

(a) *Martial. VIII.* 56.

Sint Mæcenates, nec deerunt, Flacce, Marones.

En bons Auteurs si le siecle est sterile,
Ami, ne t'en étonne pas:
Que l'on retrouve un Mécénas,
On verra renaître un Virgile.

Le siècle d'argent qui commence à la mort d'Auguste & finit à Antonin le pieux fut très-fertile en excellens Auteurs, mais la Langue commença à perdre de sa naïveté & de sa gravité malgré les soins, que se donna Quintilien * pour ra-

* *Corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendo.* Quint. L. X. C. I. p. 517.

ramener l'âge d'or. Seneque, qui est de ce siècle-là, a de l'esprit infiniment, & beaucoup de savoir, mais son stile plein d'affectation, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve ses pensées & choque notre gout, comme il choque le goût de ceux qui tenoient encore pour le siècle d'or de la Latinité. Le jugement qu'en porte Quintilien merite d'être rapporté. „ Son stile, dit-il, „ est d'autant plus contagieux, que les „ défauts en sont agréables. Il auroit „ mieux écrit s'il se fût servi de son „ propre esprit & du jugement des au- „ tres. Mais le mépris qu'il en a fait „ & sa tendresse pour ses productions „ affoiblit son éloquence naturelle. „ Les jeunes gens sont si charmez de „ certaines petites sentences coupées „ où il se joüe, qu'ils ne lisent pres- „ que point d'autre Auteur. Les gens „ d'un goût plus grave & plus severe „ peuvent pourtant le lire avec fruit „ pourvu qu'ils le fassent avec choix. „ C'étoit un génie heureux, capable de „ produire tout ce qu'il vouloit, mais „ il n'a pas voulu ce qui étoit le mieux. On peut voir le jugement de Mr. Walch sur les autres Auteurs de ce siècle-là.

Quint. ubi suprà.

Il compte l'âge d'airain depuis Antonin jusqu'au tems d'*Honorius*, où arriva l'invasion des Barbares. Outre les Auteurs profanes en bon nombre, ce siècle a produit les Tertulliens, les Arnobes, les Lactances, les Cypriens, les Hilaires, les Prudences, les Juvencus, les Ambroises, les Jérômes, les Augustins, les Ruffins, les Damases, les Sulpices Severes. L'illustre & savant M. Ezechiel de Spanheim a remarqué que depuis Auguste jusqu'aux Antonins, les Médailles des Empereurs étoient d'une admirable beauté, mais que celles des Empereurs suivans sont plus utiles pour l'Histoire que recommandables pour leur beauté. La Langue Romaine eut le même sort, dit M. Walch, elle vieillissoit insensiblement avec l'Empire. Cet Empire ayant été inondé par les Barbares, sur tout par les *Goths* & les *Lombards*, la Langue Latine se vit sous un siècle de fer qui dura six à sept siècles. Pendant ce long espace de tems, il ne laissa pas d'y avoir des Auteurs qui firent honneur à cette Langue & surtout quelques Poëtes. Mais depuis Charlemagne, ce fut une ignorance si générale qu'à peine les Eccle-

siastiques savoient quelque peu de méchant Latin. Il y eut à la verité des Scholastiques d'un grand savoir, mais ils firent certainement plus de mal que de bien par la barbarie de leur stile, & la subtilité de leurs distinctions. On peut dire qu'ils empoisonnerent la Théologie & la Réligion.

Comme l'invasion des Barbares en Italie en avoit exilé la Langue Latine, l'irruption des Turcs en Grece donna occasion aux Italiens de la rappeller de son exil, ces derniers ne voulant pas ceder aux autres la gloire de cultiver leur Langue maternelle *. C'est ce qui me ramene à Pogge.

DE LA NOBLESSE.

Laurent de Medicis, & *Nicolas Nicoli* étoient allez rendre visite à Pogge dans sa maison de campagne pour y voir des Statues & d'autres Antiques qu'il avoit apportées de Rome & dont il ornoit son jardin. Comme Laurent railloit Pog-

* Au reste le Traité qu'a fait en 1713. M. Jaques Burchard sur les Destinées de la Langue Latine en Allemagne est d'une grande beauté & merite bien d'être lu.

Pogge de cette curiosité à laquelle il sembloit que ce dernier attachât quelque Noblesse, je connois bien, dit Pogge en riant, la finesse de Laurent. Il voudroit me degoûter de mes Statuës pour m'en enlever une bonne partie. Quoiqu'il en soit, ils eurent à cette occasion une conversation sur le sujet de la Noblesse. On en va donner le precis.

Pogge prétend qu'entre les Anciens Grecs il n'y a eu qu'Aristote & Metrodore * qui ayent traité de la Noblesse.

Les Latins ne prenoient pas le mot de Noblesse dans le sens qu'on le prend aujourd'hui. Ils attachoient à la Noblesse tout ce qui illustroit & qui distinguoit le commun, surtout à la Science & aux Vertus morales, civiles, & politiques. Quelquefois même dans leur stile on étoit annobli par les grands vices, par les grands crimes & par les grandes passions. *Quintus* frere de Ciceron disoit de *Catilina* & de *Marc Antoine*, ses Competiteurs au Consulat, que ces deux personnages étoient plus

* On ne trouve point ce Traité d'Aristote parmi ses Oeuvres & il n'y a point été compté par Diogene Laerce, qui a parlé de celui de Metrodore l'un des Disciples d'Epicure. *Poggii Op.* p. 64.

plus nobles par leurs vices que par leur naissance. Quand il s'agit des personnes la Noblesse marque aujourdhui dans notre Langue principalement la naissance & l'extraction, quoi qu'au figuré on puisse avoir des sentimens & des manieres & faire des actions nobles sans l'être de naissance. Il y a de beaux traits & des sentimens nobles dans les Anciens touchant cette Noblesse qui n'est fondée que sur celle des Ancêtres & qui n'est pas soutenuë par la vertu ou par le merite. Appius, surnommé le Beau, Général Romain s'étant plaint de ce que Ciceron dans une certaine occasion n'étoit pas allé au devant de lui selon la coûtume, & comme Lentulus l'avoit pratiqué à l'égard d'Appius & Appius à l'égard de Lentulus, voici ce que lui dit Ciceron *. „ Vous qui êtes un „ hom-

* *Appius Lentulo, Lentulus Appio processit obviam: Cicero Appio noluit? Quaeso, etiamne tu has ineptias, homo (mea sententia) summa prudentia, multa etiam doctrina, plurimo rerum usu, addo urbanitate, quae est virtus, ut Stoici rectissime putant, ullam Appietatem, aut Lentulitatem valere apud me plus quam ornamenta virtutis, existimas? Cum ea consecutus nondum eram quae sunt hominum opinionibus amplissima, tamen ista vestra nomina numquam sum admiratus: viros esse, qui ea*

„ homme si prudent & si éclairé, qui
„ joignez à un grand usage du monde
„ tant de politesse & d'*urbanité*, est-il
„ possible que vous vous arrêtiez à ces
„ chimeres? Croyez-vous que je ne fasse pas plus de cas des ornemens que
„ donne la Vertu que de toute l'*Appiété*, & de toute la *Lentulité*. Avant
„ que je fusse parvenu aux plus grandes dignitez, je n'étois point ébloüi
„ de vos noms & je ne trouvois de
„ grandeur que dans ceux qui vous les
„ avoient laissez. Mais depuis que j'ai
„ acquis les plus grands honneurs &
„ exercé les plus sublimes emplois de
„ la République, si je ne prétends pas
„ vous être superieur je croi au moins
„ être devenu votre égal". Voici un autre trait en style de Seneque (a). Une maison toute remplie de vieux portraits tout pleins de poussiere & de fumée ne donne point la Noblesse. Personne n'a vécu pour notre gloire, & ce qui a été avant nous ne nous appartient point. Ce

(a) Senec. Ep. 44.

ea vobis reliquissent magnos arbitrabar. Postea vero, quam ita & cepi & gessi maxima imperia ut mihi nihil neque ad honorem neque ad gloriam acquirendum putarem: superiorem quidem nunquam sed parem vobis me speravi esse factum. Cic. Ep. ad Fam. Lib. III. Ep. VII.

Ce qui fait la Noblesse c'est l'Esprit, c'est le Courage, ce sont les sentimens qui de quelque condition que l'on soit peuvent toujours s'élever au-dessus de la fortune. M. Despreaux a fait connoître admirablement dans sa cinquième Satire quel étoit le sentiment de Juvenal là-dessus.

> Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
> Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
> On ne m'éblouït point d'une apparence vaine,
> La Vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.

Pogg. Op. 67. Chaque Nation, selon son genre & son Caractère fait consister la Noblesse en des choses fort differentes. Les Napolitains, qui s'en piquent plus qu'aucun autre Peuple d'Italie, la font consister à ne rien faire. Les Nobles d'entre eux aimeroient mieux mourir de faim, ou voler, que de travailler, d'exercer le negoce ou de se mesallier pour se tirer de la necessité. Un noble & riche Napolitain pour avoir vendu ses vins en gros eut toutes les peines du monde à marier sa fille avec une grosse dot parce

qu'on

qu'on le regardoit comme un Marchand.

La conduite des Venitiens est toute opposée. Ils n'ont pas la même idée de la Noblesse que les Napolitains, qui ne la fondent que dans la naissance. Il suffit à Venise d'être de l'Ordre des Senateurs pour être noble & pour annoblir sa famille, mais bien loin de faire consister la Noblesse dans l'oisiveté, tous les Nobles negocient & même lesChevaliers. Il n'en est pas ainsi dans les autres païs de la domination des Venitiens. Les Nobles y vivent de leurs rentes sans faire aucun trafic.

Les Nobles Genois sont à peu près de même Caractère que les Venitiens.

A l'égard des Romains, les Nobles y méprisent le métier de Negociant, mais au contraire ils ne croyent pas que l'Agriculture & tous les travaux de la campagne soient indignes d'un homme noble. On peut même negocier, sans deroger, des revenus de ses terres, & ce genre de vie rustique y peut quelquefois annoblir un roturier.

A Florence pour être Noble il faut sortir d'une ancienne famille Patricienne, dont une partie se peut jetter dans le Negoce sans deroger, l'autre vit no-

blement. C'est le moyen de soûtenir les familles.

Voici l'idée qu'on nous donne ici de la Noblesse chez les autres Nations, au moins dans ce siècle-là. En Allemagne on tient pour nobles ceux qui ont de quoi vivre de leurs rentes hors des villes, qui commandent des châteaux & de petites places. La plus grande partie de cette Noblesse vit de brigandage *. Ceux qui ont plus de genie & d'élevation d'Esprit s'attachent aux Princes & se polissent dans les Cours autant que le peut permettre la rudesse & la grossiereté de leur naturel. La Noblesse Françoise est toute repanduë dans la Campagne où chacun fait cultiver ses terres. C'est une honte à un Gentilhomme François d'habiter dans une ville. On y a un profond mépris pour les Marchands, c'est parmi les Gentilshommes François † une espece de titre de Noblesse de se ruïner en depenses & de ne s'embarasser point de l'avenir. La Noblesse multiplie tous les jours

* Je l'attribuerois plutot au siècle qu'au naturel.

† La Noblesse est aujourd'hui en France sur un autre pied; je ne sai si Pogge étoit bien informé de tout ce qu'il dit là-dessus.

jours en France, parce que si les Enfans d'un Marchand ou même d'un Artisan se retirent à la Campagne & y vivent du revenu de leurs terres, ils sont regardez comme des demi-Gentilshommes & leurs enfans sont nobles. On regarde aussi comme noble, ceux qui ayant été au service des Princes ont acquis quelque terre. On donne à peu près le même caractere aux Anglois. Il est indifferent aux Espagnols qu'on demeure dans les villes ou à la Campagne pourvu qu'on soit de noble extraction ou qu'on vive noblement. Chez les Polonois c'est l'Art Militaire qui fait les Nobles, & les Esclaves peuvent le devenir pourvu qu'ils se signalent à la guerre *. Parmi les Grecs tous ceux qui sont au service de l'Empereur sont regardez comme nobles quand ils seroient de basse extraction. Ce n'est pas la même chose parmi les Princes de l'Europe; quoi qu'on soit à leur service, il faut qu'ils donnent des Lettres de Noblesse à ceux qu'ils veulent mettre dans le rang des Nobles. Le Pape, l'Empereur, les Rois, les Prin-

* C'est la même chose chez les Nations Barbares, comme les Egyptiens & les Sarrasins.

Princes ont ce droit & en usent souvent sans beaucoup de choix. Mais on met une grande difference entre la Noblesse acquise par de belles actions & par des services signalez & celle qu'on a acquise avec un peu d'Encre & de Cire. Pogge se moque de cette derniere.

Maximes. La Noblesse ne sauroit nous venir de dehors, il faut que chacun la tire de sa propre Vertu. Un Prince peut bien faire un homme riche & grand Seigneur, mais il n'est pas plus en son pouvoir de faire un homme noble que de le faire sage & vertueux. Les plus grandes dignitez & les plus grands commandemens n'annoblissent point les mechans & les fous, parce que la Noblesse est incompatible avec tout ce qui est vicieux. p. 71.

Un homme qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou au moins sans aucune honête occupation, & qui ne se distingue par aucune vertu & par aucune lumiere, & qui ne s'appuie que sur la Noblesse de ses Ancêtres ne sauroit passer pour noble. Encore moins un mechant Citoien, un homme d'une ame basse & venale qui ne se signale que par de mechantes actions prétendroit - il passer pour noble à l'ombre de la Vertu de ses pe-

peres. Prétendre ne ſoutenir la Vertu de ſes Ancêtres que par un grand nombre de chevaux, de chiens & d'oiſeaux & en courant les bois & les forêts; c'eſt chercher la Nobleſſe parmi les bêtes.

Quelque ancienne que ſoit une Maiſon, s'il n'y a eu de pere en fils que des ſcelerats & des gens vicieux, elle ne peut donner aucune Nobleſſe à la poſterité, & plus les enfans ſont éloignez de tels peres quant au tems de leur naiſſance, plus ils ſont éloignez de la Nobleſſe.

A quoi ſert à la plûpart de nos Chevaliers qui tiennent le premier rang parmi la Nobleſſe, à quoi leur ſert ce grand nombre de Chevaliers qu'ils comptent parmi leurs Ancêtres avec tant d'oſtentation, s'ils ne ſe diſtinguent que par une agraffe ou par un éperon d'or. Nos mœurs ſont bien differentes de celles des Anciens Romains. Parmi eux l'Ordre des Chevaliers étoit populaire, il n'étoit point cenſé noble. La plûpart d'entre eux étoient *Publicains*, occupez au bas emploi d'exiger des impôts. Les Nobles étoient ceux qui deſcendoient de Famille Patricienne, & qui tiroient leur origine de Senateurs, de

Con-

Consuls, de Generaux, de Conquerants & de *Triomphateurs*. Les Chevaliers pouvoient à la verité annoblir leurs maisons par leurs belles actions soit en paix, soit en guerre. Ce ne fut point la naissance qui annoblit *Marius* ni *Ciceron*, mais ils auroient laissé à leurs enfans une Noblesse bien legitime, s'ils avoient voulu imiter les vertus de leurs Peres.

p. 83. L'Affranchi de Ciceron qui se forma à la Vertu sous son Maître étoit plus noble que le fils de Ciceron, puisque ce dernier dégenera des vertus de son pere.

C'étoit là le sentiment de Nicolas Nicoli sur le sujet de la Noblesse. A l'entendre parler, c'est une pure chimere à toute sorte d'égards. Il ne voudroit pas même accorder aucune Noblesse à la Vertu, parce que son propre est de rendre heureux & sage, & non d'annoblir. Les sentimens de Laurent de Medicis sont & moins outrés & plus raisonnables.

Voici à quoi l'on peut réduire ce qu'il en dit. Quoique les sentimens des Nations soient differents sur le sujet de la Noblesse, suivant leur diverse constitu-

tution, on doit tenir pour noble ceux qui ſont regardez comme tels par leurs compatriotes.

Qu'on paſſe ſa vie à la campagne, ou qu'on la paſſe dans les villes, c'eſt ce qui ne rend point noble, comme il n'empêche point de l'être.

Malgré le partage des Nations ſur la Nobleſſe, il y a pourtant certaines choſes dont elles conviennent toutes. Un homme, par exemple, qui a un grand patrimoine dont il uſe honorablement, qui mene un genre de vie honnête & noble, qui ne ſe ſoutient point par des emplois mercenaires, qui ſe diſtingue dans les armes, ou que les dignités élevent au deſſus des autres, paſſera par tout pour noble.

Cette vertu auſtere, & Stoïcienne ou plûtôt metaphyſique, qui ſe contente d'elle-même, ſans prétendre avoir beſoin d'aucun appui, eſt une pure idée qui n'exiſte nulle part. Tout le monde la louë, mais perſonne n'y aſpire. Elle n'entre point dans les villes, & il la faut chercher dans les deſerts inhabités. Mais quand même elle ſeroit dans l'être des choſes, elle ne donneroit point ce qu'on appelle la Nobleſſe. La Vertu a be-

besoin pour la donner d'un assemblage de secours qu'elle n'a point d'elle-même. Il faut de la santé, des richesses, des parens, la patrie, tous biens qui dépendent de la fortune.

Quelle Noblesse peut avoir un Philosophe qui content de ses méditations, passe ses jours dans une Bibliotheque, se connoissant à peine lui-même, ou un particulier qui vit comme un hermite dans un village inconnu à tout le reste des hommes. S'il est homme de bien, tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il a de la vertu, mais point de Noblesse.

Après cette conversation ils se separerent bons amis, laissant à chacun la liberté de son sentiment.

DE LA MISERE DE LA CONDITION HUMAINE *.

On introduit dans ce Traité le grand Cosme de Medicis, s'entretenant avec Pogge & quelques autres Savans sur la mi-

* Ce Discours est addressé à Pandolfe de Malatesta. Pogge l'écrivit à l'âge de 2. ans dans le tems de la prise de Constantinople par les Turcs. *Pogg. Op.* p. 88.

misere humaine à l'occasion de la ruine de l'Empire, par les conquêtes des Turcs. On reduira cette conversation à quelques maximes.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Nos maux sont-ils sans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion, que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre d'elle-même assez dure envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les rigueurs. C'est l'Apologie de Démocrite.

La Fortune ressemble au tonnerre qui tombe ordinairement sur les grands arbres & sur les édifices les plus élevez. Elle se plaît à tomber sur les grands Empires.

Les derniers malheurs paroissent toujours les plus grands. Il n'en arrive point de si lamentables, de si generaux, que l'Histoire ne fournisse encore des exemples d'évenemens & de spectacles plus tragiques.

Pourquoi déplorer les malheurs d'une seule Ville ou d'une seule Nation, comme si tout le Genre humain n'étoit pas la victime de la misere?

La plûpart des malheurs des hommes

leur arrivent par leur faute; mais comme la Raison n'a pas assez de force pour les corriger, ils meritent d'autant plus de compassion qu'ils sont tout ensemble coupables & malheureux.

La Nature ne nous a donné que la Raison pour tout rempart contre les assauts de la Fortune. Mais en même tems elle a affoibli ce rempart en lui suscitant mille ennemis redoutables & presque toujours invincibles. C'est l'avarice, la prodigalité, la luxure, la crainte, la temerité, l'envie, l'orgueil, la colere, l'ambition, & toutes les autres passions. Celui que la Raison seule munit contre les maux du monde est le Phénix qui ne se trouve nulle part. Il y a quelques exemples rares de gens qui peuvent parler fort à leur aise des miseres humaines, parce qu'ils se trouvent presque exemts de toutes. *Cosme de Medicis* étoit noble, riche, savant, d'une vertu & d'une valeur peu commune, dans une haute dignité. Il avoit de l'esprit infiniment. Ses services & ses qualitez Heroïques le rendirent les délices de sa Patrie. Mais il étoit sujet aux douleurs de la Goutte qui ne reconnoît pas plus l'Empire de la Raison

que

que le Vice & les autres malheurs.

Qu'on ne me parle point des adoucissemens qu'une femme, des enfans, une famille, une posterité, des alliances peuvent apporter aux maux de ce monde. C'est là ordinairement la source la plus feconde & même la plus assurée des malheurs des hommes. Ce sont des biens que la Providence accorde & qu'elle ôte quand il lui plait. La possession n'en est jamais si douce que la perte en est sensible. Ce sont des liens qui durent trop long tems quand ils sont fâcheux & desagreables, trop peu quand ils sont doux, les plus doux ont même leur deboire.

Les apparences du bonheur ne sauroient tromper que le Vulgaire ignorant. Elles cachent souvent une misere plus réelle que la misere de ceux qui passent pour les plus malheureux. Tout le monde sait le mot de ce Romain qu'on blâmoit d'avoir repudié sa femme qui étoit belle & sage. Il ne fit autre chose que montrer à ses censeurs de beaux souliers qu'il portoit. Ils sont beaux, dit-il, mais vous ne savez pas où ils me blessent.

Pogg. 100. 101.

S'il étoit possible qu'on proposât à un

homme la condition de la vie humaine avant que de naître, il y a lieu de douter s'il ne refuseroit pas de s'embarquer dans un aussi petit vaisseau sur une mer si orageuse, si fertile en écueils, & où le naufrage lui paroîtroit presque inévitable.

S'il y avoit quelque lieu dans le monde d'où la misere dût être bannie, il semble que ce devroit être dans les Monasteres, où l'on prétend que la Vertu & la Sainteté se sont retirées comme dans un azyle contre les vices & les vanitez du siècle. Il se trouve en effet quelques-uns de ces bons Moines qui exaltent beaucoup leur bonheur, mais le plus grand nombre avoüe ingenûment les miseres attachées à la vie monastique. La principale est qu'ils ne sont point à eux-mêmes, & que dans un esclavage perpetuel & insupportable à la plûpart, il faut qu'ils vivent selon les caprices de certaines regles, & de certaines obligations qu'on leur a imposées. D'ailleurs si d'un côté on ne peut pas nier qu'il n'y ait des Religieux fort respectables, par leur Science & par leur Vertu, on ne peut pas disconvenir non plus qu'il n'y en ait beaucoup plus d'ignorans & de vicieux. Il n'y a point de

de lieux où les passions dominent davantage que dans ces retraites destinées à les combattre, & où par conséquent il y ait plus de misere. La plûpart des Moines sont ambitieux, avares, & insatiables. On en voit quelquefois venir à Rome fort bien montez & faisant de grandes largesses pour augmenter & pour amplifier leurs revenus. Je parle des Moines rentez.

P. 102.

A l'égard des Moines Mendiants, il semble qu'ils prennent à tâche de reduire les autres à la mendicité, subsistant comme ils font de la sueur & du travail d'autrui pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la faineantise. La plûpart de ces Freres *Mineurs*, qui ont pris le nom fastueux d'*Observantins*, ne sont qu'une miserable racaille qui sous prétexte de sainteté s'est devouée à l'oisiveté, & contre l'ordre de la Providence soustraite au travail. Gens superbes, pleins de faste & d'ostentation, médisants, seditieux, & remplis d'une si haute opinion d'eux-mêmes que souvent ils se revoltent contre leur Chef *.

J'ai

* Allusion à la revolte des Cordeliers contre Jean XXII. Pogge n'ose pousser plus loin l'invective contre les Moines de peur de se les attirer à dos.

J'ai vécu cinquante ans, disoit Pogge, à la Cour de Rome, sous plusieurs Souverains Pontifes, & même dans leur confidence. J'en ai vû se plaindre amerement de leur servitude, & détester en secret leur dignité, comme la plus miserable de toutes les dignitez. Il est vrai que la plus grande partie de leur misere a sa source dans leur mauvaise conduite, mais c'est par là qu'ils sont doublement miserables. Ce n'est pas à paître le troupeau de Christ qu'ils donnent le plus de soin, c'est à aggrandir & à engraisser leur famille, & s'ils n'y réussissent pas ils en sont plus affligez que de tous les maux de l'Eglise. Ils ont la plûpart du tems une telle indifférence pour la Vertu & pour la Réligion, que quelquefois on est tenté de croire que Dieu ne s'interesse pas au bien des hommes, puis qu'il les laisse gouverner par de si méchantes têtes. Ils s'appellent *Serviteurs de Dieu*, mais ils sont le plus souvent les *Serviteurs* & les esclaves des ennemis de Dieu. Il ne se-

dos. *Ne autem videar cum hac multivaga gente inane bellum gerere, & ne eos provocem ad maledicentiam linguæ, sinamus illos in sua felicitatis opinione tabescere.*

seroit pas malaisé de prouver leur mise-re, si le respect qu'on a pour une si grande dignité permettoit de découvrir leurs cicatrices. En un mot ils sont si intolerables qu'il n'y a que la patience Divine qui n'en soit pas épuisée.

DU MALHEUR DES PRINCES.

Pogg. p. 399. Edit. Basil.

Les Empereurs, les Rois, les Princes, en un mot les Souverains qui paroissent les plus heureux de tous les hommes, peuvent être regardez comme les plus malheureux. S'ils sont méchans, par cela même ils sont d'autant plus miserables, qu'ils font la misere des autres. S'ils sont bons, il faut qu'ils portent le monde sur leurs épaules.

Lors que Marc Aurele sut qu'il avoit été adopté par Adrien pour lui succeder à l'Empire, il fut saisi de tristesse & de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il falut le tirer malgré lui de son Jardin pour le conduire au Palais de l'Empereur. Et comme on lui demandoit la raison de sa répugnance il fit un long Discours sur les maux & les miseres du Pouvoir Souverain (a).

(a) Jul. Capit. p. 160. Pogg. p. 398.

Diocletien accablé du poids de l'Empire

pire l'abdiqua pour vivre en retraite dans sa Patrie. Hercule & Galere l'ayant exhorté à en reprendre les rênes, il répondit qu'il détestoit l'Empire comme une peste. *Si vous pouviez voir*, leur écrivoit-il, *les plantes que je cultive dans mon Jardin de Salone, vous ne me parleriez jamais de l'Empire* (a). Ce qu'il dit sur la difficulté de bien régner, mérite d'être remarqué. *Quatre ou cinq fourbes*, disoit-il, *se liguent ensemble pour gouverner l'Empereur. Le Prince enfermé dans son Palais, ignore ce qui se passe, & ne peut presque jamais savoir la verité. Il faut malgré lui qu'il s'en tienne à ce qu'on lui rapporte. Ce qui fait qu'il donne les charges, à ceux qui le meritent le moins, & les ôte à ceux qui en sont le plus capables. En un mot le meilleur Prince & le plus précautionné est sujet à être vendu* (b).

(a) *Aurel. Vict. Epit.* p. 98.

(b) *Vopisc.* p. 883.

Pogge dit (c) qu'il y a quatre sortes de gens, qui sont les architectes de la misère des Princes, & par conséquent de celle des peuples. Les flatteurs qui ont l'art de changer les vices en vertus, d'attacher de la gloire & de la justice aux actions les plus honteuses & les plus injustes. Les Ministres de leurs plaisirs

(c) p. 407.

&

& de leurs voluptez sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont plus d'entrées, & souvent le plus de part à la confidence du Maître. Il n'y en a point dont le Ministere soit plus agréable à la plûpart des Princes que celui des donneurs d'avis pour trouver de l'argent. De là les nouveaux impôts, l'inquisition sur les biens & sur les facultez des riches, les proscriptions, & tous les stratagemes de la convoitise pour avoir le bien d'autrui. Enfin les délateurs sont la plus pernicieuse peste des Etats, sur tout pour l'innocence qu'ils attaquent plus ordinairement que le crime. Ce fut une tache dans la vie d'Adrien, qui étoit d'ailleurs un grand Empereur, d'avoir donné entrée & prêté l'oreille à ces sortes de gens, qui par leurs calomnies lui faisoient perdre ses meilleurs amis.

Pour juger du bonheur ou du malheur des Princes, il ne faut pas les regarder par ce qu'ils nous montrent, mais par ce qu'ils nous cachent,

Au dedans ce n'est que misere.

Voyez cette belle statuë de Jupiter, qui a la foudre, & celle de Neptune qui a le trident à la main. Au dedans il

Pogg. p. 411. Le Coq de Lucien.

y a des souris & des belettes, qui y prennent leurs repas.

TRAITS D'HISTOIRE TIREZ DES INVECTIVES DE POGGE.

INVECTIVE contre Felix V.

Eugene IV. ayant été déposé en 1438. dans la Session 34. du Concile de Basle, on élût en sa place *Amedée* Duc* de Savoye, sous le nom de *Felix V.* en 1440. Les partisans d'Eugene IV. semerent alors contre Felix quantité de Libelles, qui furent condamnez dans le Concile. L'Invective de Pogge contre cet Antipape n'eut pas apparemment ce sort, puisqu'il paroît qu'il ne la publia qu'après l'élection de Nicolas V. qui se fit non à Basle, mais à Lausanne, où le Concile fut transferé.

On ne peut pas comprendre la raison de cette furieuse Invective contre Felix & contre le Concile de Basle. Felix avoit abdiqué, Eugene IV. étoit mort, Nicolas V. avoit pris sa place, comme Pogge en convient lui-même dans cette Pièce, le Concile de Basle ne

* Il avoit été fait Duc par l'Empereur Sigismond en 1416.

ne subsistoit plus, & il semble que tout étoit alors en paix. Il faut pourtant que Felix malgré son abdication fit encore quelques tentatives, pour se relever, ou pour se maintenir *.

Quoi qu'il en soit, Pogge parle du Concile de Basle, qu'il appelle un *Conventicule*, comme d'une *Synagogue damnée* & comme de l'*égout de toute sorte de crimes*. A l'égard des Peres du Concile, il les traite comme des bêtes farouches, qui n'ont que la forme humaine, & comme une racaille de scelerats; *belluæ immanes sub humana forma*.

Pour Felix, c'est selon lui un *Eleve de Satan*, un *Ante-Christ*, un *Mahomet*, une *Idole élevée contre Jesus-Christ*, un *monstre d'avarice & d'ambition*, un *sot* & un *fat* qui fait l'entendu, quoi qu'il soit si ignorant, qu'à peine sait il lire, &

* *Demiror insaniam illius execrandi idoli, adeò stupore oppressam, adeò stultitia & cupiditatibus excæcatam, ut mentem audeat tentare Christianorum principum atque optimorum; & præsertim Regis Franciæ, cujus animus semper firmus atque inconcussus stetit pro servanda unitate, semper hæsit vero Vicario Christi, semper Eugenium & nunc Nicolaum virum sanctissimum, Pontifices summa coluit veneratione.* p. 156.

& il l'envoye sans façon à tous les Diables. *Abi in malum cruciatum.* Les Cardinaux que Felix créa après son élection, Pogge les appelle des personnages de Théatre & des Comédiens ridicules. *Plures alienis vestibus personatos rubicundo pileo tanquam mimos ridiculos exornasti.*

Voici quelques particularitez concernant Felix. Il avoit toujours été séculier. Il étoit même marié & avoit eu plusieurs enfans, mais il étoit veuf, quand il vint à Basle pour se faire élire Pape. Il y eut à son élection quatre Piemontois. *Ex Gallia Cisalpina, ex his gentibus, quibus Italia noverca est:* quatre François ou plutôt Savoyards, *non ex vera Gallia, quæ floret excellentissimis viris, sed ex illa interclusa sylvis & montibus, patria sordida ac rusticana, quam Sabaudiam vocant:* quatre Allemands, dont il fait une peinture affreuse, quoiqu'il ne disconvienne pas que l'Allemagne n'abondât en bons esprits & en honnêtes gens. *Sunt in eâ natione plurimi egregii viri prudentes, docti, sobrii, omni virtute cumulati, at ex his nullus assumptus est.* Il dit à peu près la même chose des quatre Espagnols qui

qui furent à cette élection. *Totidem attulit Hispania, portenta quædam naturæ, non homines. Referta est enim ea provincia hominibus doctissimis, ornatissimis; nulli eorum est hoc munus nefarium demandatum.*

Philippe de Bergame, Auteur du même siècle, donne de Felix une idée fort differente du portrait, qu'en fait ici Pogge. „ C'est, dit-il, un homme „ orné de toute sorte de vertus, par „ lesquelles il a étendu merveilleuse- „ ment ses Etats, tant au deça qu'au „ delà des Monts. Après avoir regné „ quarante ans, il laissa le gouverne- „ ment de ses Etats à *Louis* son fils u- „ nique & se retira dans un Hermita- „ ge nommé *Ripaille* avec six Gentil- „ hommes, y vivant saintement. Il fut „ tiré delà pour être couronné Pape à „ Basle, mais comme il étoit humble „ & pacifique, il ceda de lui-même le „ Pontificat à Nicolas V., après la „ mort d'Eugene IV, & rentra dans „ sa retraite avec la dignité de *Legat à* „ *Latere*. Il mourut fort âgé en o- „ deur de sainteté. Cet Historien prétend même qu'il fit des miracles après sa mort. A ce dernier fait près, il est

plus

plus raisonnable d'en croire l'Historien que le Satirique, à qui l'on peut fort bien appliquer ce mot de Juvenal :

Juvenal. Sat. X. ℣. 31.

Est facilis rigidi cuivis censura cachinni.

„ Rien n'est plus aisé que de criti-
„ quer la conduite des gens & de s'en
„ divertir „, comme le traduit le P. Tarteron. On examinera à fond le caractere de Felix dans l'Histoire du Concile de Basle.

INVECTIVES contre François Philelphe.

* p. 55. & 102.

On a déja parlé ailleurs* des Invectives de Pogge contre *François Philelphe*. Ce dernier avoit écrit en Vers une Satire contre *Nicolas Nicolo* intime ami de Pogge, toute pleine d'obscénitez, que Pogge repousse souvent par d'autres obscénitez. Il y a dans ces Invectives de Pogge quelques particularitez, qui ne sont pas indignes de la curiosité. Philelphe étoit, si l'on en croit Pogge, fils * d'un Prêtre du Tolentin, & d'une tripiére † de Rimini. A en-

* Cependant Philippe de Bergame en fait un Gentilhomme & même un Chevalier.

† *Verum nequaquam mirum videri debet, cum cujus mater Arimini diu in purgandis ventribus & intestinis sordes diluendis quaestum fecerit, materna artis foetorem redolere, haesit naribus filii saga-*

d'entendre parler notre Auteur, Philelphe étoit un monstre devoüé aux vices les plus abominables. Il avoit été chassé de Florence pour ses mauvaises mœurs à la sollicitation de Nicolo, qui l'y avoit attiré à cause de son savoir. *Hinc illæ lacrymæ.* Il avoit déja été chassé de Padoüe pour la même raison, & s'étois retiré à Constantinople, où il fut fort bien reçu d'Emanuel Chrysolore, qui le croyoit un honnête Etranger, & non un autre *Pithid*, comme s'exprime Pogge. Il débaucha en effet la fille de Chrysolore, qui l'auroit tué de ses propres mains, s'il n'eût été fléchi par les prieres de quelques Italiens, qui engagerent Philelphe à épouser cette fille. Ce qu'il y a de curieux c'est que Philelphe coupable des plus infames débauches, reprochoit quelques amourettes à Nicolas.

Il sembleroit, à entendre parler Pogge, que Philelphe ne fût pas fort savant, puis qu'il étoit sans cesse auprès d'*Ambroise l'Hermite* * à se faire corri-ger

fugacis materni exercitii attrectata putredo, & continui stercoris foetens halitus. 165.

* Ambroise étoit Florentin, Géneral de l'Ordre de Camaldoli, & un des savants hommes de

ger par ce savant Moine les fautes qu'il faisoit en écrivant, & en enseignant. Il faut qu'il y ait beaucoup de passion & de medisance, peut-être, d'envie, dans ce jugement. Philelphe avoit été appellé à Florence pour y enseigner les Belles Lettres. Il les enseigna depuis à Sienne, & à Milan sous la protection du Duc, qui lui faisoit une pension annuelle. Il a passé constamment pour un des plus savans hommes de son tems, tant en Grec qu'en Latin, & il réüssissoit également en prose & en vers. Voici les monumens qu'il laissa de son érudition, au rapport de Philippe de Bergame. Un Poëme Heroïque, intitulé *Sforciade*. Des Satires en vers Heroïques. Six Livres d'amusemens serieux & comiques, en vers. Des Odes & des Elegies en Grec & en Latin. Des Histoires convivales en prose. Un Traité de la pieté. Un autre de la morale, en prose aussi. Des Lettres Grecques & Latines, soixante Oraisons, ou, Harangues, quelques Traductions de Platon, d'Hippocrate & de Plutarque.

La

de son tems. Il fut aux Conciles de Basle & de Florence.

La mauvaise Langue de Philelphe lui faisoit perdre tous ses amis. Elle le brouilla avec Ambroise, dont on vient de parler, avec *Leonard Justinien*, Noble de Venise, avec Franciso Barbaro, aussi Noble Venitien, avec le célébre Guarin de Verone, avec Charles & Leonard Arétins. On apprend de Philippe de Bergame qu'il y avoit une grande émulation entre Philelphe & Charles Aretin, par rapport aux belles Lettres. A l'égard de Leonard on ne sait pas la date de leurs brouilleries. Parmi les Lettres de Leonard Arétin, il y en a une à Philelphe, où il paroît qu'ils étoient bons amis. Au reste, pour le dire en passant, les Lettres de Leonard sont pleines d'esprit & de savoir. On y trouve des traits fort curieux de l'Histoire ancienne & moderne.

Leon. Aret. Ep. L. VI. Ep. XI.

Philelphe mourut pauvre en 1481. âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Philippe de Bergame lui rend ce témoignage qu'il méprisa toujours beaucoup les richesses. Ce qui ne s'accorde gueres avec l'inclination au vol que Pogge lui attribuë.

Selon Pogge Laurent Valle n'épar-

INVECTIVES

 gnoit

contre Laurent Valle.

gnoit ni les vivans ni les morts, ni les Anciens ni les Modernes. Il trouvoit des fautes, & des défauts dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, sans excepter les *Varrons*, les *Virgiles*, les *Cicerons*, les *Tite Lives*, les *Sallustes*, les *Lactances*. Pogge ne lui pardonne pas d'avoir mis Quintilien au dessus de Ciceron. Laurent Valle trouvoit que S. Jérôme avoit mal traduit plusieurs endroits de la Bible, & que S. Augustin avoit erré sur le Destin, sur la Trinité & sur la Providence.

Non content d'attaquer l'érudition de Laurent Valle, Pogge attaque sa doctrine, & le représente comme un Hérétique à brûler. Il parloit de la clôture des filles avec une licence qui émut terriblement la bile de Pogge. *Celui qui a le premier inventé les Convens de Réligieuses*, disoit Valle, *a introduit une coûtume abominable, & qui doit être releguée aux extrémitez du Monde. Les Courtisannes & les femmes publiques sont plus utiles au Genre humain que ces prétenduës saintes filles, que la superstition a condamnées à une Virginité perpetuelle.*

Ce que dit ici Laurent Valle, de l'institution même, paroît fort outré, &

& bien contraire aux sentimens de l'Antiquité. Mais il se trouvoit en ce tems-là des Docteurs Orthodoxes, qui ne parloient pas avec moins de force & de liberté des abus de ces Monastères, & des désordres qui s'y commettoient. Otons-en néanmoins l'abus, & la contrainte des vœux, qui souvent ne sont que des amorces au vice, il n'y avoit rien de plus utile, que ces lieux bien rentez, où des filles & des veuves revenuës des vanitez du monde, ou mal partagées du côté des biens de la fortune, peuvent trouver une honnête retraite pour s'appliquer plus tranquillement au service divin & à la pratique de la vertu & de la pieté.

Pogge raconte que Laurent Valle étant à Naples eut beaucoup de peine à échapper le fagot pour avoir avancé quelques propositions erronées, sur la Trinité & sur quelques autres sujets. L'affaire ayant été portée au Tribunal de l'Inquisition, Valle fut mis en prison, déclaré Hérétique, &, comme tel, condamné au feu; mais le Roi Alfonse ayant intercedé pour lui, il en fut quitte pour le fouët qui lui fut donné dans le Convent des Dominicains.

Il n'y a rien de moins Chrétien, ou plutôt de plus inhumain, que les railleries & les insultes de Pogge en racontant ce fait, qu'il prétend avoir été de notorieté publique. Laurent Valle retracta ses erreurs, & le Pape lui donna même un emploi de Lecteur ou de Professeur à Rome.

p. 220. On trouve ici une particularité assez curieuse de la vie de Laurent Valle. C'est qu'ayant été ordonné Evêque à Pavie, avant l'âge & sans dispense, il quitta de lui même la mitre, & la deposa, en attendant, dans le Palais Episcopal, où elle étoit encore. Pogge tenoit ce fait de *François* Evêque de Pavie. Je rapporterai ses paroles en Latin, qui sont fort embrouillées. *Sed non horruisti, belua impudentissima, falsitatis meminisse, qui olim Papiæ penuriâ coactus, ut non redderes pecunias tibi creditas, falsum Chirographum cum scripsisses, accusatus, convictus, damnatus, ante tempus legitimum, absque ulla dispensatione Episcopus factus es. Magna profecto dignitas, id ætatis adolescentem tantam dignitatem assequi sua virtute potuisse. Sed cum tibi invito ea dignitas esset concessa, credo ne à Pontifice culpare-*

veris, mitram albam, eo quo acceperas die in Episcopi curia deposuisti, quæ ad usque hoc tempus suspensa pendet, ad gloriam & detestandam sceleris nominisque tui sempiternam famam. Eam quoque Historiam olim Franciscus Episcopus Papiensis quo cum erat mihi summa familiaritas & antiqua consuetudo, cùm te nondum nossem, singulatim ridens narravit. Quid illa Neapolitana tabularum corruptio? Nonne te nequissimum omnium ac perfidiosissimum, non prædonem, sed furunculum esse convicit? Recordare, recordare quæso, vel saltem me admonente, cum ob nummos à mercatore creditos tabulas abrasisti, & pro quodam pecuniæ numero alterum subdidisti. Quo facto in carcerem conjectum Regis benignitas secundi Episcopatus laude privavit.

Pour avoir une idée générale de ces Invectives de Pogge contre Laurent Vallé il en faut donner à peu près le plan. Laurent avoit traité Pogge d'ignorant en toute Science, de déclamateur, de bouffon, en un mot d'homme sans nul merite. Prétendant avoir trouvé quantité de fautes dans ses Lettres, il avoit écrit contre lui une Satire très-

sanglante. Quelques airs de mépris que se donne Pogge il n'en fut pas moins irrité, que Junon du Jugement de Pâris. *Manet alta mente repostum.* Dans sa premiere Invective Pogge décerne à Laurent Valle le Triomphe de la *Sotise*. Dans la seconde il l'envoye sur un Char de Triomphe aux enfers, en qualité d'Hérétique. Dans la troisième il le représente de retour des enfers plus méchant que jamais à la tête d'une armée de Mensonges contre lui. Dans le reste il invective à pleines voiles.

Au reste je souscris volontiers au sentiment de *Henri Bebel*, sur ces *Invectives*; c'est qu'il ne faut juger ni de Pogge ni de Laurent Valle, par ce qu'ils disent l'un contre l'autre. *Licet nimis acerbè insectetur Laurentium Vallam hominem doctissimum, non tamen mihi persuadet, quicquam esse diminuendum de illius existimatione. Non enim ego Poggium ob id laudandum censeo, quia scripserit contra Vallam, & quidem copiosè atque disertissimè, nec quenquam probo, qui maledicentia pugnat, id enim proprium est meretricum & scurrarum in triviis & tabernis contra quosque latrantium. Ideo Poggium æmulatione vel injuria exaspe-*

p. 84.

ra-

vatum, existimo male sensisse de Valla, nec fidem ei adhibendam censeo, cum scripserit contra inimicum. Nec item Laurentiam Vallam, aut probo, aut audio contra Poggium fulminantem atque remordentem, nemo enim satis idoneus est testis contra inimicum suum, imò pejus judicant sapientes de eo qui detrahit, mordet & maledicit, quàm de eo, qui patitur illas detractiones. Cùm igitur ambo in se invicem fuerint grassati per omne genus contumeliæ & maledicentiæ, ego qui eloquentiam tantum & eruditionem quæro, neutrum ex alterius scriptis judico, & cùm ambo fuerint disertissimi, elegantia tamen & elaborata oratione Vallam præstare duco. Cæterùm copia, venustate, facilitate, naturali & sponte nascenti eloquentia, jucunditateque inaffectata longissime præcellere Valla Poggium non est ambiguum. Poggii itaque eloquentiam probo, quanque negligendam esse existimo minimè.

Puisqu'on a parlé de Bebelius, il est bon de remarquer que c'est lui qui a donné l'édition de Basle des Oeuvres de Pogge de 1538. Ce Savant, qui étoit Professeur en Belles Lettres à Tubingue, ayant trouvé le Traité de Pogge de

la misere de la condition humaine dans le cabinet de Leonard Dur Abbé d'Aldelberg, & Général de l'Ordre des Religieux de Prémontré, il le joignit aux autres Oeuvres du Florentin. Ce fut sans doute la lecture de ce Traité qui engagea Bebel à faire un très-beau Poëme Latin sur le même sujet. Cet Auteur, qui florissoit sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième sous Maximilien, a fait beaucoup d'honneur à sa Patrie *. Vossius, qui n'en parle que comme d'un Historien & d'un Humaniste, n'avoit pas apparemment vû ses Poësies, puis qu'il n'en a point fait mention dans son Traité des Poëtes Latins, quoi qu'il ne meritât pas moins d'y entrer que François Philelphe. On a de lui des Elégies, des Odes, des Satires, des Epigrammes, des Epitaphes, & des Hymnes.

DE LA VIE CHAMPETRE.

Pogge s'étant retiré à la Campagne sur ses vieux jours en représente les avantages & les délices avec beaucoup d'esprit

* C'étoit Justingen, village de la Souabe.

prit dans une Lettre qu'il écrit à Cosme de Medicis, qui s'y retiroit souvent lui-même, comme dans un port contre les orages de la ville *. Voici à peu près à quoi se reduit ce qu'il en dit (a).

(a) p. 295.

La Campagne a de tout tems été le charme des honnêtes gens de toute condition & de tout caractère, & l'Agriculture a passé chez les Anciens pour une des plus nobles occupations des hommes. Xenophon † nous apprend que Cyrus (b) faisoit gloire d'avoir fait lui-même son beau Jardin de Sardes, & planté ses arbres dont l'arrangement faisoit l'admiration de Lysandre. Seneque a dit la même chose de Scipion l'Afriquain Liv. I. Let. XXVI. Il n'y a personne qui n'ait ouï parler des Jardins d'Epicure dont le même Auteur nous fait une si agreable description (c) : Un Poëte de ce tems-là dit que Mecenas cultivoit les Muses dans son Jardin,

(b) Il s'agit de Cyrus le jeune.

(c) Senec. *Ep.* XXI.

Ma-

* Voyez la Preface du beau Poëme *Des Jardins*, DE HORTIS, du Pere Rapin.

† Voyez l'Oeconomie de Xenophon. p. 656. on trouve là aussi l'éloge de la vie rustique.

Majus erat potuisse, tamen nec velle Triumphos;
Major res magnis abstinuisse fuit.
Maluit umbrosam quercum, Nymphasque canoras,
Paucaque pomosi jugera culta soli.
Pieridas, Phœbumque colens in mollibus hortis,
Sederat argutas garrulus inter aves.

On a parlé ailleurs du plaisir que trouvoit Diocletien dans cet exercice après sa retraite.

Le tumulte des villes & l'embarras des affaires en rend le sejour fâcheux, & sur tout à un certain âge où il semble que le repos & la tranquillité devroient être la recompense des travaux de la jeunesse. Il est vrai que l'avarice & l'ambition sont flattées dans les villes, par les emplois publics qu'on y peut exercer, mais les seuls exemples de Demosthene & de Ciceron, que l'Eloquence fit perir, nous apprennent que la Fortune y vend quelquefois bien cher ses faveurs (a). Les naufrages de la Fortune sont encore moins à craindre que ceux auxquels l'innocence est exposée

(a) Juvenal. Sat. X. 119. 130.

* Voyez les Notes de Mr. le Clerc sur ces vers d'Albinovanus. *Eleg.* II. p. 120. 121. & le *Mecenas* de Jean Henri Meibomius Cap. XXVIII.

ſée dans la Ville ; au lieu que ſi elle trouve quelque part un aſyle, dans le Monde, c'eſt conſtamment à la Campagne. Il falloit que Ciceron en fût bien perſuadé, puis qu'entre les raiſons dont il ſe ſert pour défendre Roſcius Amerinus qu'on accuſoit d'avoir tué ſon Pere, il allegue la vie retirée, que ce Romain menoit à la Campagne *. La difference qu'il y a entre la Ville & la Campagne, c'eſt qu'à la Ville on fait les affaires des autres, & l'on vit pour autrui ; au lieu qu'à la Campagne on fait ſes propres affaires, on y vit pour ſoi. Ce n'eſt pas qu'à la Campagne on ne puiſſe ſervir le public, & être utile à ſes amis. On peut même le faire avec d'autant plus de ſuccès qu'on le fait avec plus de choix, & moins de diſtraction. On n'y eſt pas ſurtout ſi ſouvent expoſé au chagrin de s'employer inutilement pour un grand nombre de gens qui ne vous recompenſent de vos ſoins & de vos bonnes

* *In urbe luxuries creatur : ex luxuriâ exſiſtat avaritia neceſſe eſt ; ex avaritiâ erumpat audacia : inde omnia ſcelera ac maleficia gignuntur. Vita autem hæc ruſtica quam tu agreſtem vocas, parſimoniæ, diligentiæ, juſtitiæ magiſtra eſt :* Cic. pro Roſcio Amerino : Cap. 27.

nes intentions que par des reproches. La ſimplicité & la frugalité de la vie champêtre n'en ſont pas les moindres agrémens. Dans les Villes il faut de la contrainte, du ceremonial, une propreté recherchée, du luxe, on y depenſe ſon bien en habits, en équipages, en ameublemens, en repas, & tout cela le plus ſouvent ſans aucun plaiſir, & ſans aucune liberté.

Ce n'eſt pas ſous un dais ſuperbe,
Que logent les Jeux & les Ris,
J'aime un repas ſervi ſur l'herbe,
Dont la propreté fait le prix ;
C'eſt là que le front ſe deride.
Loin de moi la joye inſipide
Qu'on vante à la table des Grands ;
La foule qui les environne
Loin de l'augmenter l'empoiſonne,
Leurs Spectateurs ſont leurs Tyrans.

C'eſt ainſi que Mr. l'Abbé Pellegrin * a paraphraſé ces trois vers d'Horace.

Mundæque parvo ſub lare pauperum

Cœ-

* Sa Traduction en Vers des Oeuvres d'Horace a paru à Paris en 1715.

Cœna sine aulais & Ostro
Sollicitam explicuere frontem (a).

(a) Horat. Lib. III, Od. XXIX.

Quoique Pogge aimât la Campagne & l'Agriculture, il n'étoit pourtant pas d'humeur à s'y donner beaucoup de peine, trouvant sa main plus propre à manier la plume que la beche. Il ne m'appartient pas, disoit-il, d'imiter les Fabius, les Cincinnatus qu'on tiroit de la charruë pour gouverner l'Empire, ni Scipion qui cultivoit lui-même ses champs dans son Exil de Literne.

Si les Modernes n'ont pas autant relevé l'Agriculture que les Anciens, ils ne l'ont pas negligée. Il est même vraisemblable qu'ils y ont fait plus de progrès. Il y a eu d'excellens Poëtes qui a l'imitation de Virgile ont chanté les louanges de la vie champêtre, & ont prescrit les regles de l'Agriculture. La description que fait Ausone de sa petite metairie est une jolie piece (b). Il faut dire la même chose du Poëme d'Ange Politien, intitulé *Rustique* (c). Ces Auteurs ont de beaucoup été surpassez dans ce genre d'écrire par le Pere Rapin, dont on peut dire que le Poëme (d) n'est de gueres inferieur aux Georgiques de Vir-

(b) Auson. *Villa.* p. m. 303.

(c) Ang. Polit. Op. p. 548.

(d) Ren. Rapini *Hortorum* L. IV. Ultraj. 1672.

Virgile. La *Maison Rustique* du Pere Vanier (a) n'a pas moins de beautez que les *Jardins* du Pere Rapin. Le plan du Pere Vanier est plus étendu; il embrasse toute l'œconomie de la Campagne; au lieu que son confrere s'étoit borné aux Jardins & aux Fleurs. Il y a de très-bonnes pieces sur cette matiere, parmi les Poësies de Santeuil; sur tout sa description de Versailles adressée à la Quintinie. Il ne faut pas oublier la charmante Epître de Mr. Despreaux à son Jardinier.

(a) Jacobi Vanieri, *prædium Rusticum* Lutetiæ. 1707.

DES DIVERSES DESTINÉES DE ROME, DE L'EMPIRE ROMAIN ET DE L'ITALIE.

Rome, dont on peut dire qu'elle a été le fléau non seulement de l'Italie, mais de tout l'Univers, s'est vuë souvent elle-même la victime des vicissitudes humaines. Pendant qu'elle eût des Rois, à peine étoit-il permis aux Citoyens de faire paroître du merite & de la vertu. Brutus fut contraint de contrefaire l'insensé. Dès qu'ils eurent recouvré leur liberté, ce ne fut que factions, que Ligues, que conjurations que re-

vol-

voltes du peuple, que guerres entre les Tribuns & les Senateurs. Elle n'avoit pas moins à craindre au dehors. On sait à quelles extremitez elle fut reduite par les Gaulois. Il s'en fallut peu que les Elephans de Pyrrhus ne missent aux abois cet orgueilleux Empire. Il eût été ruiné par les Cimbres sans la valeur de Marius. Hannibal étoit maître du Capitole sans les délices de Capouë, qui, comme parle un Historien *, ne fut pas moins fatale à ce grand Général, que Cannes le fut aux Romains. Les délices de l'Asie penserent être fatales à ses vainqueurs; Rome commençoit à devenir venale †. Jugurtha s'en prévalut pour corrompre le Senat & les Consuls, & il présagea même que Rome perdroit bientôt sa liberté, si elle trouvoit un acheteur. La confédération des Peuples d'Italie mit l'Empire Romain à deux doigts de sa ruine ‡. Rome pensa perir par les fureurs de Marius & de

Eutrop. L. II. c. 11.

Epitom. Liv. 67.

* *Capuam Annibali Cannas fuisse.* Liv. XXIII. c. 5.

† *Urbem venalem & mature perituram si emptorem invenerit.* Salluſt *Bell. Jugurth.* p. 93.

‡ *Bellum Sociale sive Marsicum.* Vell. Paterc. II. 15.

de Sylla, & ensuite par la conjuration de Catilina. Elle n'eut pas moins à souffrir par les guerres de Cesar & de Pompée & par les Triumvirs, dont l'Ambition opprimoit la République sous prétexte de la défendre. Auguste lui rendit la paix & la liberté. Mais cet Empire qu'il avoit rendu si florissant * n'éprouva jamais les destinées plus contraires que sous quelques monstres d'Empereurs qui lui succederent. Constantin lui-même jetta les fondemens † de la ruine de l'Empire Romain en érigeant en Grece une nouvelle Rome ‡. Il fallut créer plusieurs Empereurs, c'est-à-dire, le plus souvent, plusieurs Tyrans, un seul n'étant pas capable de soûtenir le poids d'un si vaste gouvernement. L'Empereur Dioclétien avoit si bien fortifié les frontieres de l'Empire, qu'il étoit inaccessible aux Barbares. Mais Constantin leur en ouvrit l'en-

* Auguste disoit qu'il avoit trouvé la ville de briques, & qu'il l'avoit renduë de marbre.

† *Rerum hactenus pereuntium internecioni principium & semina prabuit.* Zozim. L. II.

‡ *Urbem nominis sui ad tantum fastigium evehere molitus est, ut Romæ æmulam faceret.* Eutrop. L. X. c. 8.

l'entrée en dégarniſſant de Soldats toutes les places qui pouvoient la leur fermer, en donnant la paix aux Goths & en recevant dans le ſein de ſon Empire les Sarmates chaſſez de leur païs. Arcadius & Honorius ſucceſſeurs du Grand Theodoſe livrerent l'Empire aux étrangers par leur propre foibleſſe & par la perfidie de leurs Gouverneurs. Rome fut priſe & ſaccagée cinq fois. 1. Par les Gots, ſous Alaric, 2. par les Huns ſous Attila, 3. par les Vandales ſous Genſeric, 4. par les Scythes ſous Odoacer par lequel finit le nom d'Empereur à Rome dans la perſonne d'*Auguſtule*, & enfin 5. par *Totila* Roi des Goths le dernier & le plus cruel de tous. Après ſuivit l'inondation des Lombards, qui regnerent en Italie juſqu'à Pepin Roi de France & Charlemagne ſon fils qui les en chaſſerent. L'Italie fut auſſi infeſtée par les Maures, & Rome elle-même ne put échapper à leur fureur. Ils en pillerent toutes les Baſiliques, & entre autres celle de S. Pierre. Ce qui engagea Léon IV. à faire enclore le Vatican de bonnes murailles, dans le neuvième ſiècle. Au même ſiècle l'Italie fut en proye aux fac-

Cellarius Hiſt. Univ. Sæc. IV. p. 9. 10.

Pogg. p. 126.

Pagi Breviar. Pontif. Leo IV. Tom. II. p. 66.

factions de Berenger & de Gui, qui s'en disputoient l'Empire, le premier soutenu par les Milanois & l'autre par les Romains, pendant que les Sarrasins & les Hongrois profitoient de ces guerres intestines (a). L'Italie fut ainsi gouvernée par des Tyrans jusqu'à Othon I. qui releva l'Empire Romain de sa decadence au dixième siècle. Rien ne contribua davantage à la ruine de Rome & de l'Italie que les schismes & les factions des Antipapes qui ne faisoient nulle difficulté de mettre tout à feu & à sang pour satisfaire leur ambition. On croit que Leon IX. fut le premier, qui entreprit de prendre les armes pour se défendre comme il fit vers le milieu de l'onzième siècle. Depuis ce tems-là Rome n'eut pas moins à souffrir sous la domination des Papes que sous celle des Barbares & des Tyrans.

(a) *Cellarius Hist. Univ. Sec. IX. p.* 103.

Après avoir parlé de Rome, de l'Empire Romain & de l'Italie en général Pogge entre dans un plus grand détail, & raconte les diverses destinées des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Toscane, de Venise, du Milanois, & des autres endroits de l'Italie.

DES RUINES ET DES ANTIQUES DE ROME.

Pogg. p. 133.

Un homme tel que Pogge, qui avoit été à Rome pendant cinquante ans, & qui d'ailleurs étoit aussi amoureux d'Antiquitez qu'il l'étoit, devoit bien connoître celles de cette Capitale. Il est d'autant plus croyable là-dessus qu'ayant recherché avec un travail infatigable dans la ville & dans ses dehors, souvent au milieu des ronces & des épines, toutes les inscriptions de ces Antiquitez, il en avoit donné un Recueil au Public *, comme il le dit lui même. Plusieurs Voyageurs nous ayant fait la description des Antiquitez de Rome, chacun selon son goût & son caractère, les curieux ne seront pas fâchez de confron-

* *Ad utilitatem communem diligenter omnia (epigrammata sive inscriptiones) nonnulla vero inter virgulta & rubos latentia ex tenebris eruta, ut aliis paterent, ad verbum integra expressi, ut si, (quod persæpe vidimus,) ea Romani everterent, saltem titulorum exstet memoria.* Pogg. p. 134. Au reste M. Recanati n'a point fait mention de cette piece de Pogge. Elle pourroit se trouver dans quelque Cabinet de l'Italie & meriteroit d'être recherchée.

fronter ce qu'en dit Pogge avec leurs Relations pour voir les changemens que le tems peut avoir apportez à ces monumens de l'Antiquité, & les découvertes que l'on a faites depuis. D'autant plus que je n'ai point remarqué que le ſavant *Pitiſcus* ait jamais allegué Pogge dans ſon Dictionaire des Antiquitez Romaines.

Pogge & Antonio Luſco s'étant aſſis dans un endroit de la Roche, appellée *Tarpeïenne* *, d'où l'on peut voir preſque toute la ville de Rome, s'occupoient à en contempler les Antiquitez. „ O! s'écria Antonio Luſco, que ce „ Capitole † eſt different de celui qu'a „ chanté Virgile. Il étoit d'or autre- „ fois, il eſt aujourd'hui tout ſemé de „ ronces & d'épines.

(*a*) *Æneid. VIII.* 348. *Aurea nunc, olim ſylveſtribus horrida dumis* (a).

A ce vers de Virgile Pogge en oppoſe un autre de ſa façon, par où il paroit bien qu'il n'étoit pas Poëte comme on l'a remarqué ailleurs (b).

(b) Part. I. p. 82.

Au-

* Voyez-en la deſcription dans le *Voyage d'Italie* de M. Miſſon. T. II. p. 234.

† Le Capitole d'apreſent eſt un bâtiment nouveau élevé ſur les ruines de l'ancien. Miſſon. *ub. ſuprà*, p. 228.

Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribus-que referta.

„ Marius, continue Antonio, étant
„ fugitif en Afrique s'assit sur les rui-
„ nes de Carthage, & comparant sa
„ propre destinée à celle de cette fa-
„ meuse ville qui avoit fait trembler
„ l'Empire Romain, il ne savoit le-
„ quel des deux spectacles meritoit le
„ plus d'admiration & d'étonnement *.
Pour moi, disoit Antonio, je ne trouve dans l'Histoire aucun exemple de fatalité qui soit comparable à la malheureuse destinée de Rome, dont Tite Live a dit, que c'étoit moins une ville qu'une grande partie du Ciel, & dont on peut dire à present, que ce n'est plus que le cadavre d'un Geant tout corrompu & tout rongé. Il n'est pas surprenant que la fortune exerce son inconstance sur les Peuples & sur les Empires. Ils sont en quelque sorte de son departement, & ils ont été livrez à son

* Quelle vanité à Marius de se comparer à Carthage, lui qui n'étoit qu'un simple particulier, d'obscure naissance, élevé par une faction & chassé par une autre!

ſon aveugle domination. Mais elle devoit au moins reſpecter tant de beaux édifices, que l'immortalité ſembloit s'être conſacrez *. Que ſont devenus ces Temples, ces Portiques, ces Thermes, ces Théatres, ces Aqueducs, ces Ports, ces Palais? C'eſt à cette occaſion que Pogge entreprend l'énumeration des reſtes de l'ancienne Rome.

p. 133. 1. Il y avoit de ſon tems au Capitole un double rang de voutes où l'on avoit bâti de nouveaux édifices qui ſervoient alors de magaſin à ſel. Il paroiſſoit par l'inſcription qui étoit fort rongée du ſel, que ces voutes étoient l'ouvrage du Conſul *Quintus Luctatius Catullus* qui fut tué par la faction de Marius †.

2. Un tombeau ‡ conſtruit par ordre du Senat au pied du Capitole pour la fa-

* Cette penſée a plus de brillant que de ſolide, la ruine des Empires entraîne celle des plus ſuperbes monumens de leur ſplendeur.

† M. Pitiſcus n'a point parlé de cette Antiquité qui peut-être ne ſubſiſtoit plus quand il a été à Rome.

‡ Voyez l'inſcription de ce Sepulchre: *Pitiſc. Lexic. Antiq. Rom.* au mot *Sepulchrum.*

famille de C. Publicius Edile du Peuple, & contemporain de Caton.

3. Un Pont de pierre pour passer à l'Isle du Tibre, bâti du tems du Consul *Marcus Lepidus* Triumvir, & construit par *Lucius Fabricius*, dont il porte le nom *.

4. Un Arc de Triomphe de marbre de Tivoli au pied du Mont Aventin bâti par ordre du Sénat sous le Consulat de *Publius Lentulus Scipio* contemporain de Ciceron †.

5. Un Temple appellé *Cimbron* parce que Marius le fit bâtir des dépouilles qu'il avoit remportées sur les Cimbres. On y voyoit encore les trophées érigez à Marius pour cette victoire ‡.

6. Le célèbre *Pantheon* ⊥ ouvrage, à ce

* Voyez-en l'inscription dans *Pitiscus*: au mot *Pons*. On l'appelle aujourd'hui *di quatro capi*.

† On croit que cet Arc de Triomphe fut érigé en l'honneur d'Horatius Cocles. *Pitisc.* au mot *Arcus*.

‡ Je n'en trouve aucune mention dans Pitiscus. Ces trophées ne sont plus dans cet endroit-là au rapport de Dom Bernard de Montfaucon, qui au reste nie que le *Cimbrum* fut un Temple. *Diar. Ital.* p. 108. 109. 110.

⊥ *Pitiscus* au mot *Pantheon*, & Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 297.

ce qu'on prétend, d'Agrippa gendre d'Auguste, où est aujourd'hui l'Eglise de Ste. *Marie la Rotonde*, où le culte des Dieux a fait place à celui des Saints. Ce changement arriva au septième siècle sous Boniface IV. qui en demanda la permission à l'Empereur Phocas.

7. Une Pyramide à la porte d'Hostie, élevée dans le mur où est le Tombeau ou le Mausolée de *Caïus Cestius* *, l'un des Septemvirs qui presidoient aux Repas, aux Jeux, & aux Sacrifices du tems de Ciceron.

8. Un Arc de Triomphe d'Auguste entre le Palais & le Tibre, aussi ouvrage d'Agrippa, où paroit le nom de cet Empereur.

9. Trois voutes & une colomne du Temple de la Paix bâti par Vespasien, où

* On a corrigé cet endroit fort fautif sur le Dictionaire des Antiquitez Rom. du célèbre Pitiscus au mot *Pyramis* C. Cestii. En voici l'Inscription, sur laquelle on pourra corriger les fautes d'impression qui se trouvent dans l'Edition de Basle des Oeuvres de Pogge.

OPVS. ABSOLVTVM. EX
TESTAMENTO. DIEBVS.
CCCXXX. ARBITRATV.
PONTI. P. F. CLAMELAE.
HAEREDIS. ET. PONTHI. L.

où furent portées les dépouilles du Temple de Jerusalem *.

10. Une partie de la muraille du Temple de Remus & de Romulus †. On a bâti dans cet endroit l'Eglise de S. Cosme & S. Damien.

11. Près de là les Galeries du Temple d'Antonin & de Faustine sa femme, où étoit alors l'Eglise de S. Laurent.

12. Quelques vestiges du Temple de Castor & de Pollux où s'assembloit autrefois le Senat, & où est aujourd'hui l'Eglise de S. *Marie la neuve.*

13. Le Temple de Vesta sur le bord du Tibre: C'est l'Eglise de S. Etienne.

14. Une partie du Temple de Minerve où étoit alors le Couvent des Dominicains; on y voyoit du tems de Pogge des mazures d'une Galerie d'où l'on tiroit des pierres pour faire de la chaux.

15. Auprès de cette Galerie on trouvá

* Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 177.

† Il faut que cette piece ne subsistât plus du tems de Pitiscus, puisqu'on trouve de la difficulté à marquer précisément la place de ce Temple. Voyez Dom Bernard de Montfaucon. p. 176.

On y voyoit une partie de celui de * Trajan, & les vestiges de quelques autres dont on peut voir la description dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus (a).

(a) Au mot *Arcus*.

Des Aqueducs ou Conduits d'eau.

25. Jules Frontin (b) qui avoit la direction des Aqueducs de Rome sous l'Empire de *Nerva*, en a fait un Traité dont Pogge † trouva le Manuscrit dans l'Abbaye du Mont Cassin. Cet Auteur en comptoit neuf de son tems & il en comparoit la beauté à celle des Pyramides d'Egypte. Il ne subsistoit du tems de Pogge qu'un seul de ces anciens Aqueducs. On y voyoit les restes de celui que fit faire l'Empereur Claude qui étoit le plus magnifique de tous.

(b) Pogg. Op. p. 138.

26. Il y avoit à Rome quantité de Théatres & d'Amphithéatres qui servoient à célébrer les Jeux publics. Le plus magnifique de tous étoit celui de Vespasien nommé le *Colisée*. Pogge prétend que cet Amphithéatre a été presque entierement détruit, par la *sottise*

* Voyez sur cet Arc de Triomphe le *Voyage* de feu Mr. Burnet Evêque de Salisburi & celui de Mr. Misson. T. II. p. 234.

† Voyez ci-dessus p. 23. dans la Vie de Pogge où on parle de ses decouvertes.

tiſe des Romains, comme il parle, de ſorte que celui d'aujourd'hui doit être un édifice moderne. On voyoit une partie d'un autre Amphithéatre attribué à Jules Ceſar entre la Roche Tarpeïenne & le Tibre, où ſe tenoit alors le marché.

Des Tombeaux & des Mauſolées.

27. Le Mauſolée que fit conſtruire Auguſte entre la voye Flaminiene & le Tibre a été la ſepulture des Empereurs juſques à Adrien qui fit bâtir un autre Mauſolée * au delà du Tibre vis-à-vis de celui d'Auguſte.

28. Pogge parle auſſi des Colonnes de Trajan & d'Antonin, ſi célèbres parmi les Voyageurs. Elles ont été mieux connuës par les ſoins que quelques Papes ont pris de les relever de leurs ruines. Il paroît que Pogge, ſans doute pour n'avoir pû lire l'Inſcription, étoit dans l'erreur du Vulgaire qui a pris la Colonne de Marc Aurele Antonin appellée *Cochlis* pour celle d'Antonin le pieux ſon pere. C'eſt une remarque qu'on peut voir dans le Dictionaire des Antiquitez Romaines de Pitiſcus

* Pitiſcus donne la deſcription de l'un & de l'autre, aux mots *Mauſoleum* & *Moles Adriani*.

tiſcus qui avoit vu lui-même à Rome cette Colonne où il eſt fait mention de la guerre de Germanie, ce qui ne peut convenir qu'à Marc Aurele.

29. On voyoit encore dans ſon entier le ſuperbe tombeau de *Quinta Cæcilia* fille de *Metellus* appellé le *Cretois*, & femme du Général *Craſſus*. Pogge dit que dans la ſuite il avoit été en partie détruit, c'eſt-à-dire ſans doute enſeveli ſous des ruines, puiſque Pitiſcus témoigne qu'il l'a vu tout entier. Je ne trouve dans ce Savant aucune mention d'un tombeau dont parle Pogge. C'eſt celui de *M: Antonius Antius Lupus*; il étoit entier de ſon tems. C'eſt apparemment tout ce qui ſe trouvoit alors d'Antiquitez à Rome. Depuis on en a déterré & decouvert (a) un grand nombre, ſur tout ſous le Pontificat de Leon X. qui en étoit fort amateur. Il avoit ſans doute pris ce gout de *Laurent de Medicis* ſon pere.

(a) Voyage de Burnet. p. 180.

LETTRES DE POGGE.

Il y a parmi les Lettres de Pogge des traits remarquables, ſoit par rapport à l'Hiſtoire, ſoit par rapport aux ſentimens.

mens. Celle qu'il écrivit de Constance à Leonard Aretin tient de l'un & de l'autre; Non seulement sa rélation est conforme aux Actes, & à l'Histoire, mais on y voit des sentimens de moderation, & même des mouvemens d'admiration & d'affection qu'on n'attendroit pas du Secretaire d'un Pape, à l'égard d'un *Héretique* aussi odieux que le devoit être Jerôme de Prague, sur tout par rapport au siège de Rome. On peut regarder cette Lettre comme l'Oraison funebre de Jerôme de Prague, & comme un éloge d'autant moins suspect qu'il part d'une main d'ailleurs très-Catholique. C'est un contraste assez curieux de voir d'un côté, Pogge juger Laurent Valle digne du feu pour quelques spéculations creuses, & de le voir de l'autre lamenter du supplice d'un homme qui avoit sappé les fondemens de l'Eglise Romaine, & faire son apologie autant qu'il le peut sans s'exposer au même sort que son Heros: Leonard Aretin sentit bien que son bon ami en avoit trop dit & il l'en censura tout doucement dans une Lettre qu'il lui écrivit là-dessus. *J'ai reçu*, lui écrit-il, *votre Lettre sur le supplice de Je-*

Aret. Ep. L. IV. Ep. IX.

Jerôme de Prague & j'en goûte beaucoup l'élegance ; mais vous en dites plus de bien que je ne voudrois. Il est vrai que de tems en tems vous apportez quelques correctifs à votre Jugement. Mais au milieu de tout cela il regne un caractere d'affectation trop marqué ; Il me semble, qu'on doit écrire avec plus de précaution sur ces sortes de matieres.

Cette Lettre a été imprimée plusieurs fois en Latin en divers Recueils. On la trouve en François dans l'Histoire des Martyrs de la Réformation. Il y en a des extraits dans l'Histoire du Concile de Constance.

Comme cette Lettre est très-digne d'attention, on la donnera ici toute entiere. On y voit avec plaisir que l'équité naturelle ne laisse pas de se faire jour au travers des plus grands préjugez, & que quels que soient les sentimens des hommes sur la Religion, on doit toûjours rendre justice à leurs vertus, à leurs lumieres, à leurs talens & à toutes leurs bonnes qualitez.

LET-

LETTRE DE POGGE A LEONARD ARETIN, *sur le supplice de* JEROME DE PRAGUE.

Pogg. Op. p. 301.

„ J'ai écrit des bains (a) à Nicolo & „ j'espere que vous aurez vu cette Let„ tre. Peu de jours après mon retour „ à Constance (b), on commença à „ examiner l'affaire de Jerôme que „ l'on fait passer pour hérétique dans „ le public (c). Je veux vous faire la „ relation de cette affaire, tant à cau„ se de son importance, qu'à cause de „ la Doctrine & de l'éloquence de cet „ homme. J'avoue que je n'ai jamais „ entendu personne qui dans la défense „ d'une cause criminelle approchât da„ vantage de cette éloquence des An„ ciens que nous admirons tous les jours. „ Rien n'étoit plus admirable que la „ beauté de son discours, la force de „ ses raisons, la grandeur de son cou„ rage, la hardiesse & l'intrepidité de „ son visage, & de sa contenance, en „ répondant à ses adversaires. C'est „ dommage qu'un si beau Genie se „ soit écarté de la foi; si toutefois „ ce qu'on en dit est veritable. Car il

(a) De Bade.

(b) Où se tenoit le Concile.

(c) *Quem hæreticum ferunt & quidem publicè.*

„ ne m'appartient pas de juger d'une
„ affaire de si haute conséquence, &
„ je m'en rapporte à ceux qui passent
„ pour en savoir plus que moi.

„ Ne vous attendez pourtant pas
„ qu'à la maniere des Orateurs je vous
„ rapporte en détail, tout ce qui s'est
„ passé là-dessus. Ce seroit une affaire
„ de trop longue haleine. Je m'arrête-
„ rai à ce qui s'y passa de plus memo-
„ rable, seulement pour vous donner
„ quelque idée de la Doctrine de ce
„ Personnage. Quand on eut proposé
„ contre lui plusieurs Articles par les-
„ quels on prétendoit le convaincre
„ d'Heresie (a), & qu'il fut en effet
„ jugé tel, on resolut de l'appeller pour
„ entendre ses réponses. (b) Ayant com-
„ paru on lui ordonna de répondre aux
„ Articles proposez contre lui. Il le
„ refusa long-tems, disant, qu'il vou-
„ loit plaider sa cause avant que de ré-
„ pondre aux calomnies de ses enne-
„ mis (c). Mais comme on ne voulut
„ pas le lui permettre, il parla en ces
„ termes, au milieu de l'Assemblée (d).
„ Quelle injustice! vous m'avez te-
„ nu pendant trois cens quarante jours,
„ aux fers en diverses prisons, dans l'or-

(a) *Quibus arguebatur haeresis.*

(b) Le 23. Mai 1416.

(c) *Maledictis.*

(d) C'étoit une Congregation generale.

„ du-

„ dure, dans la puanteur, & dans la
„ disette de toutes choses. Pendant ce
„ tems-là vous avez toujours écouté
„ mes ennemis, & vous ne voulez pas
„ m'entendre seulement une heure? Je
„ ne m'étonne pas que leur ayant don-
„ né une si longue & si favorable au-
„ dience, ils ayent eu le tems de vous
„ persuader que je suis un hérétique,
„ un ennemi de la foi, un persecuteur
„ des Ecclesiastiques, & un scelerat.
„ C'est dans cette prévention que vous
„ m'avez jugé sans m'entendre & que
„ vous refusez encore de m'écouter.
„ Cependant vous êtes des hommes &
„ non pas des Dieux, mortels comme
„ vous êtes vous pouvez errer, vous
„ tromper vous-mêmes, & vous laisser
„ séduire par les autres. On dit que toute
„ la lumiére & toute la sagesse est rassem-
„ blée dans ce Concile. Vous devez donc
„ bien prendre garde de ne rien faire à
„ la legere, & de ne commettre aucune
„ injustice. Je sai bien qu'on veut me
„ condamner à la mort, mais au fond
„ je ne suis qu'un homme de fort peu
„ d'importance (a), tôt ou tard il faut
„ mourir. Ce que j'en dis n'est donc
„ pas tant pour moi-même, que pour

(a) *Homuncio.*

Q 2 „ vous.

„ vous. Il seroit fort indigne de la sa-
„ gesse de tant de grands hommes de
„ rien decerner d'injuste contre moi,
„ & de donner par-là un exemple d'une
„ conséquence bien plus dangereuse que
„ ne le peut être ma mort.

„ Pendant qu'il parloit avec tant de
„ force & de grace, il se fit parmi le
„ peuple un si grand tumulte * qu'il
„ ne pouvoit plus être entendu. On
„ résolut donc qu'il répondroit aux Ar-
„ ticles proposez contre lui, & puis
„ qu'il auroit toute liberté de parler.
„ On lui lût tous les Articles l'un après
„ l'autre; & quand on l'interrogeoit
„ sur chacun, il n'est pas croyable avec
„ quelle dexterité & quelle finesse il
„ répondoit †, & de quels argumens il
„ se servoit pour appuyer ses sentimens.
„ Jamais il n'avança la moindre chose
„ qui fût indigne d'un homme de bien;
„ de sorte que si ses sentimens sur la foi
„ étoient conformes à ses paroles, il
„ n'y

* On ne dit pas si c'étoit contre Jerôme ou en sa faveur, l'un & l'autre peut être vrai.

† *Quam callide.* Ce qui fait voir que Pogge ne prend pas ce mot en mauvaise part, c'est, qu'au lieu d'argumens & de raisons dont il dit que Jerôme se servoit, il l'auroit accusé de Sophismes.

„ n'y avoit pas le moindre sujet d'ac-
„ cusation, bien loin de le condamner à
„ la mort *: Il soûtenoit hautement
„ que tout ce qu'on alleguoit contre
„ lui étoit faux & controuvé par ses
„ ennemis. Quand on lui lût, *qu'il de-
„ chiroit le Siege Apostolique par ses me-
„ disances, qu'il s'étoit attaqué au Pape
„ lui-même, qu'il étoit ennemi des Cardi-
„ naux, persécuteur des Prelats, &
„ l'adversaire de tout le Clergé Chrétien*;
„ il se leva & d'une voix plaintive il
„ s'écria en étendant ses mains : De
„ quel côté me tournerai-je, mes Pe-
„ res, de qui implorerai-je le secours,
„ & qui prendrai-je à témoin de mon
„ innocence? Sera-ce vous? Mais mes
„ persecuteurs ont entierement aliené
„ de moi vos esprits en disant que je
„ suis moi-même le persecuteur de mes
„ Juges. Ils se sont bien imaginé que
„ si leurs autres accusations n'avoient
„ pas assez de poids pour me faire con-
„ damner, ils auroient un moyen in-
„ faillible de m'opprimer & de vous
„ ani-

* *Ut si in fide sentiebat quod verbis profiteba-tur, nulla in eum, nedum mortis causa inveniri justa posset, sed nequidem levissimæ offensionis.*

„ animer contre moi en me représen-
„ tant faussement comme l'ennemi de
„ vous tous. Si donc vous voulez les
„ croire il n'y a rien à espérer pour
„ moi.

„ Il les piquoit souvent par des rail-
„ leries sanglantes, ou même quelque-
„ fois il les forçoit de rire dans un su-
„ jet si triste, en donnant un tour ri-
„ dicule à leurs objections. Quand on
„ lui demanda quel étoit son sentiment
„ sur le sujet du Sacrement (a). *Na-*
„ *turellement*, repondit-il, *c'est du*
„ *pain, pendant & après la consecra-*
„ *tion, c'est le vrai corps de Christ* *.
„ Il répondoit de même Catholique-
„ ment, sur les autres Articles (b). Quel-
„ ques-uns lui ayant reproché d'avoir dit
„ qu'*après la consecration le pain demeu-*
„ *roit pain. Oui*, dit-il, *celui qui est de-*
„ *meuré chez le Boulanger.* Il dit à un
„ Dominicain qui s'emportoit contre
„ lui, *tais-toi hypocrite*, & à un autre
„ qui affirmoit avec serment ce qu'il
„ avoit avancé, c'est, dit-il, *là le*
„ *meilleur moyen de tromper.* Il y avoit
„ là

(a) De l'Eucharistie.

(b) *Et reliqua secundum fidem.*

* *Natura panem, in consecratione & post, verum Christi corpus.*

„ là une de ses principales parties qu'il
„ ne traita jamais que *d'âne & de chien.*
„ Mais l'affaire n'ayant pu être termi-
„ née ce jour-là à cause du grand nom-
„ bre des accusations & de leur impor-
„ tance, on la remit à un autre jour. Au 26.
„ Ce jour-là les autres Articles lûs Mai.
„ & prouvez par témoins, Jerôme
„ pria l'Assemblée de lui donner au-
„ dience. L'ayant obtenue non sans
„ opposition, il commença par de-
„ mander à Dieu la grace de si bien
„ conduire son esprit & sa langue qu'il
„ n'avançât rien qui ne tournât au sa-
„ lut de son ame *, & parla ainsi : *Je*
„ *n'ignore pas, ô savante troupe* (a),
„ *qu'il y a eu plusieurs excellens hom-*
„ *mes qui opprimez par de faux témoi-*
„ *gnages ont été traitez d'une manière*
„ *indigne de leurs vertus, & condam-*
„ *nez par des Jugemens très-iniques.* Il
„ commença par l'exemple de Socra-
„ te injustement condamné par ses
„ Concitoyens & préferant la mort à
„ une retractation de mauvaise foi,
„ quoi

(a) *Doctissimi viri.*

* *Primum à Deo exorsus deprecatus est, eam sibi dari mentem, eam dicendi facultatem quæ in commodum ac salutem animæ suæ vertent.*

„ quoi qu'il n'eût tenu qu'à lui d'échaper le dernier supplice. Il allegua ensuite la captivité de Platon (a), les maux que souffrirent *Anaxagoras* (b), & *Zenon* (c), l'exil de *Rutilius* (d), de *Boëce* (e) & de quelques autres.

„ Ensuite passant aux exemples des Hébreux, il représenta que Moyse avoit été souvent calomnié par le peuple, comme s'il eût été un Imposteur; que Joseph avoit été vendu par la jalousie de ses freres, & ensuite mis en prison sur de faux rapports. Qu'Esaïe, Daniel, & presque tous les Prophetes avoient été injustement persecutez. Il n'oublia

„ pas

(a) Ce Philosophe fut vendu par ordre de Denys le Tyran. *Diog. Laert.* III. 19.

(b) Quelques-uns disent qu'il fut exilé. D'autres qu'on le fit mourir sous prétexte d'impieté. *Diog. Laert.* L. II. 12.

(c) Plutarque rapporte que Zenon s'arracha la Langue & la cracha au visage d'un Tyran qui vouloit lui arracher un Secret. PLUT. *Moral.* p. 505.

(d) C'étoit l'oncle de Ciceron. Il fut banni de Rome du tems de Sylla qui l'ayant voulu faire rappeller il ne voulut pas retourner. CICER. *de Nat. Deor.* III. 32.

(e) Consul Romain dans le sixième siècle. Théoderic lui fit couper la tête sur quelques soupçons.

„ pas l'exemple de Susanne.' Après
„ ces exemples tirez de l'Ancien Tes-
„ tament, il passa à ceux du Nou-
„ veau. Il leur représenta les injus-
„ tes supplices de Jean Baptiste, de
„ J. C. & de la plûpart des Apôtres
„ mis à mort comme des impies &
„ des seditieux. *C'est*, disoit-il, *une*
„ *chose indigne qu'un Prêtre soit in-*
„ *justement condamné par un Prêtre,*
„ *mais le comble de l'iniquité, c'est*
„ *qu'il le soit par le Conseil, & par le*
„ *College des Prêtres.*

„ Comme toute l'affaire rouloit sur
„ les témoins, il soûtint qu'on ne de-
„ voit ajouter aucune foi à leur dé-
„ position, parce qu'ils n'avoient rien
„ avancé que de faux, & qu'ils ne
„ l'avoient fait que par haine & par
„ envie. Il exposa les raisons de cet-
„ te haine avec tant de vrai-semblan-
„ ce que peu s'en fallut qu'il ne per-
„ suadât, & si ce n'eût pas été une
„ affaire de Religion, il eût été ren-
„ voyé absous, tant on étoit touché
„ de compassion. Pour l'émouvoir
„ davantage il ajoutoit qu'il étoit ve-
„ nu de son bon gré au Concile pour

„ se justifier, & que ce n'étoit pas la
„ demarche d'un homme qui se seroit
„ senti coupable. D'ailleurs par le
„ compte qu'il rendoit de sa vie & de
„ ses études, il paroissoit qu'il avoit
„ employé son tems dans l'exercice de
„ la Vertu, & dans des travaux utiles
„ & pieux. A l'égard de ses senti-
„ mens il fit voir que de tout tems
„ les plus savans hommes avoient eu
„ des opinions differentes sur la Reli-
„ gion, qu'ils en avoient disputé,
„ non pour combattre la Verité, mais
„ pour l'éclaircir, que S. Augustin,
„ & S. Jerôme n'avoient pas toujours
„ été de même avis sans que pour cela
„ on les eût accusez d'héresie.

„ Comme on s'attendoit, ou, qu'il
„ se justifieroit, ou qu'il se retracte-
„ roit, il déclara qu'il ne vouloit faire
„ ni l'un ni l'autre, non le premier,
„ parce qu'il ne se sentoit coupable
„ d'aucune erreur, non le second, par-
„ ce que ce n'étoit pas à lui à retrac-
„ ter les fausses accusations de ses en-
„ nemis. Il se jetta même sur les
„ louanges de *Jean Hus* qui avoit dé-
„ ja été brûlé, l'appellant un hom-

„ me

„ me juste, & saint, indigne d'une
„ telle mort, & déclara qu'il étoit
„ prêt à souffrir avec constance tou-
„ te sorte de supplices. Qu'il ai-
„ moit mieux céder à la violence de
„ ses ennemis, & à l'impudence de
„ ses accusateurs que de mentir com-
„ me eux; sachant bien d'ailleurs
„ qu'ils en rendroient compte un jour
„ à celui qui ne peut être trompé.
„ Toute l'Assemblée étoit penetrée de
„ douleur; On desiroit ardemment de
„ sauver un si excellent homme, s'il
„ eût voulu rentrer en lui-même (a).
„ Mais ferme dans sa résolution il sem-
„ bloit ne respirer que la mort. Il se
„ remit encore sur les louanges de Jean
„ Hus, qui, comme il le disoit, n'a-
„ voit rien fait contre l'Eglise de Dieu,
„ en blâmant les abus du Clergé, l'or-
„ gueuil, le faste, & la pompe des
„ Prélats. *Comme les revenus de l'E-*
„ *glise sont principalement destinez à*
„ *l'entretien des pauvres, aux œuvres de*
„ *l'hospitalité, à la fabrique & à la*
„ *reparation des Eglises, cet homme pieux,*
„ disoit-il, *ne pouvoit souffrir, qu'on*
„ *les consumât en débauches avec des*
„ *fem-*

(a) *Si bena mens fuisset.*

„ *femmes, en festins, en chiens, en*
„ *chevaux, en ameublemens, en super-*
„ *bes habits & en d'autres dépenses in-*
„ *dignes du Christianisme.*

„ Il avoit une telle presence d'esprit,
„ & une telle fermeté que quoi qu'on
„ l'interrompît par mille clameurs, &
„ qu'on le harcelât sans cesse, il ne de-
„ meuroit jamais sans replique, & fai-
„ soit taire ou rougir ses aggresseurs.
„ On admiroit sa mémoire qui ne lui
„ rendit jamais un mauvais office quoi
„ qu'il eût été trois cens quarante
„ jours dans un cu de basse fosse, sans
„ pouvoir lire, ni même voir la lu-
„ miere, sans compter des inquietu-
„ des & des agitations d'esprit qui au-
„ roient fait perdre la mémoire à tout
„ autre. Cependant il allegua pour
„ soûtenir ses sentimens un si grand
„ nombre d'autoritez des Docteurs de
„ l'Eglise, qu'à peine peut-on conce-
„ voir qu'il eût pu les rassembler dans
„ cet espace de tems quand même il
„ auroit joui d'une parfaite tranquil-
„ lité. Il avoit une voix mâle, agréa-
„ ble, distincte & sonore. Son geste
„ étoit tout propre à exciter la com-

„ pas-

„ passion quoi qu'il n'en souhaitât au-
„ cune. En un mot, à voir son in-
„ trepidité, vous l'eussiez pris pour un
„ autre Caton. O homme vraîment
„ digne d'une mémoire immortelle!
„ S'il a eu des sentimens contraires à
„ ceux de l'Eglise, je ne le loue pas
„ en cela; mais j'admire son savoir
„ prodigieux, & son éloquence. Je
„ crains que la Nature ne lui ait fait ces
„ presens, pour sa perte (a).

„ Comme on lui donna deux jours
„ de terme pour se repentir, plusieurs
„ personnes, & entre autres le Car-
„ dinal de Florence, allerent le voir
„ pour tâcher de le ramener. Mais
„ ayant perseveré dans ses erreurs, il
„ fut condamné au feu par le Concile.
„ Il marcha au supplice avec un visa-
„ ge gai, & avec plus d'intrepidité,
„ que jamais aucun Stoïcien n'en fit
„ paroître. Quand il fut au lieu du
„ suplice il quitta lui-même ses habits
„ & se jettant à genoux, il baisa * le
„ po-

(a) *In pestem.*

* *Veneratus*, témoignant par-là la joye qu'il avoit de souffrir pour une bonne cause, & sa soûmission aux ordres de Dieu.

„ poteau auquel il devoit être atta-
„ ché. On le lia d'abord tout enchainé
„ & tout nud avec des cordes mouillées.
„ Ensuite on mit tout autour de lui
„ de gros morceaux de bois entremê-
„ lez de paille. Le feu ayant pris, il
„ se mit à chanter un hymne qu'il ne
„ discontinua pas, malgré la flamme
„ & la fumée. Comme le Bourreau
„ approchoit le feu par derriere de peur
„ qu'il ne le vît, *avancez* lui dit-il avec
„ courage, *& mettez le feu en ma pre-
„ sence. Si je l'avois craint, je ne serois
„ pas venu ici, pouvant bien l'éviter.*
„ Ainsi perit cet homme dont on ne
„ peut assez admirer le merite (a). J'ai
„ été témoin de cette fin & j'en ai
„ consideré tous les actes. Qu'il y ait
„ eu de la mauvaise foi ou de l'opiniâ-
„ treté, je n'en sai rien; mais jamais
„ on ne vit mort plus philosophique.

„ Je vous ai fait là un long recit (b):
„ J'ai cru ne pouvoir pas mieux pro-
„ fiter de mon loisir qu'en racontant
„ une Histoire aussi semblable à celles
„ de l'Antiquité. *Mutius Scevola* ne
„ vit pas brûler son bras avec plus de
„ constance que celui-ci tout son corps;
„ &

(a) *Vir prater fidem egregius.*

(b) *Longam cantilenam narravi.*

„ & Socrate ne prit pas le poison avec
„ plus d'allegresse. Mais cela suffit:
„ Pardonnez-moi ma longueur. Un
„ tel sujet demanderoit encore une
„ plus ample narration.

La prudence ne permet pas de faire le Prophete, & d'entreprendre de prédire l'avenir, à cause de l'incertitude des choses humaines, mais elle peut le pressentir jusqu'à un degré de certitude qui passe la conjecture. Quand l'évenement répond à cette espece de Prophetie, quelque fâcheux qu'il puisse être, l'amour propre nous en console aisément par le plaisir secret d'avoir deviné. C'est la disposition où se sentit Pogge lorsque l'armée Allemande fut battue par les Hussites en 1431. comme il le témoigne dans une Lettre à Julien Cardinal de S. Ange, Legat en Allemagne, & Chef de cette infortunée Croisade. Il se moque fort plaisamment de ce Cardinal, sur ce que n'ayant pû réussir à reduire les Hussites par les armes il vouloit convoquer contre eux un Concile (a). „ On dit que vous as-
„ semblez un Concile & qu'il y vient
„ beaucoup de monde. C'est un effet
„ de

p. 310.

(a) Le Concile de Basle.

„ de votre prudence, d'avoir recours
„ aux Conseils des Prêtres, les armes
„ vous ayant fait faux bond. La pureté
„ de leur vie & leur zele pour la foi
„ donne lieu de tout esperer de ces
„ gens-là. Ce sont de vrais tonneaux
„ de vin (a). Il semble qu'ils ne soient
„ nez que pour boire, manger & dor-
„ mir. Autrefois la Nation Germani-
„ que étoit fort belliqueuse; aujour-
„ d'hui au lieu des armes elle a choisi
„ le vin, & la crapule. Le vin est la
„ la mesure de leurs forces. Quand ils
„ manquent de vin, le courage leur
„ manque. Je ne doute point que la
„ disette de vin n'ait plus contribué à
„ une fuite si honteuse, que la crainte
„ des ennemis que vous n'avez pas mê-
„ me vûs. Vous croyiez remporter la
„ victoire par la sobrieté, jugeant des
„ autres par vous-même. Mais si vous
„ entreprenez une nouvelle expedition,
„ vous trouverez, je m'assûre, que
„ pour bien combattre, il faut four-
„ nir du vin copieusement. On dit
„ que le Poëte Ennius n'entreprenoit
„ jamais de faire l'Histoire d'une guer-
„ re qu'après avoir bien bû. Mais il

(a) *Vasa vinaria.*

„ faut

„ faut bien plus de vin pour manier les
„ armes que pour en écrire. Le vin
„ ne sera pas moins utile au Concile
„ qu'il l'eût été à la guerre. Je vous
„ conseille de leur mettre dans la bou-
„ che quelque morceau qu'ils ne puis-
„ sent pas avaler aisément *.

Après ces plaisanteries Pogge re-prend son serieux. Il dit à Julien qu'il a écrit au Cardinal Angelotto † une Lettre dont il souhaite qu'il ait la com-munication, pour le détourner d'as-sembler un Concile. La raison en est qu'Eugene III. ne le souhaitoit pas, parce qu'il n'attendoit rien que de sinistre de cette Assemblée, où le Duc de Milan vouloit le faire deposer, comme il fit.

p. 317.

On peut être docile sans déferer aveu-glément aux Conseils de ses amis. Et même lorsque leurs avis sont mal fon-dez ou qu'on les donne à mauvaise in-tention, il faut les écouter à l'exemple de ce Lacedemonien qui savoit bon gré à ceux qui médisoient de lui, parce que leur malignité pouvoit servir à le cor-ri-

* *Injice faucibus aliquam offulam quam non fa-cile deglutiant.*

† Il sera parlé de ce Cardinal dans la troisiè-me partie de cet Ouvrage.

riger. Quoiqu'il n'y ait rien de si beau que la docilité, il ne faut pourtant pas abandonner sa cause. Un honnête homme peut toujours se relever d'une censure mal appliquée, pourvû qu'il le fasse avec moderation, & sans user d'aucune recrimination injurieuse. C'est ce que fait Pogge dans une Lettre à un certain Moine qui le blâmoit d'avoir dit qu'il y avoit peu d'honnêtes gens parmi eux. Il prouve & fortifie sa these par des reflexions qui ne leur font pas honneur, sur tout aux Moines Mendiants dont il peint vivement les débauches, les crimes & l'hypocrisie, comme en en ayant été souvent témoin oculaire.

p. 326. Pogge en use de même dans une Lettre à *Gregoire Corario* Protonotaire Apostolique. Ce Venitien prétendant que le mot de *Faction* ne se prenoit qu'en mauvaise part, avoit blâmé Pogge d'avoir dit dans son Traité de la Noblesse qu'il y avoit des factions à Venise. Pour justifier son expression il allegue l'autorité de Tite Live qui par des *Factions* n'entend pas des seditions, mais des partis differents qui ayant tous pour but le bien de la République, se trouvent

par-

partagez de sentiment sur la maniere de le procurer, & employent des moyens differens pour arriver à ce but. Il regarde le mot de Faction comme ceux d'*Heresie* & de *Secte*, qui originairement se prennent en bonne & en mauvaise part. Il s'appuye encore de l'autorité de Pompeius Festus qui dit qu'autrefois ces mots, *Faction*, *Factieux*, se prenoient en bonne part. *Factio & Factiosus initio honesta vocabula erant*. On apprend dans cette Lettre que le mot François, *Gentilhomme*, est d'origine Venitienne. Elle est datée de 1440.

Gentiles homines, ut vestro verbo utar. p. 356.

Les meilleurs amis se brouillent quelquefois pour des sujets qui leur sont indifferens. Le paralléle de Cesar & de Scipion brouilla ensemble Pogge & Jean Guarin de Verone, qui étoient intimes amis. Pogge ayant mis Scipion au dessus de Cesar dans une de ses Lettres, Guarin s'échauffa si fort en faveur de Cesar, qu'il écrivit contre son ami, une piece si pleine d'invectives qu'il semble qu'il eût moins pris à tâche de défendre Cesar que d'offenser son ami. On n'a point cette piece de Guarin. On donnera ici le précis d'une des deux Lettres de Pogge sur ce sujet,

l'une à Scipion de Ferrare, où il donne à Scipion l'Africain la préference sur Cesar; l'autre à Francisco Barbaro où il répond à Guarin.

Plutarque a donné un grand prejugé en faveur de Cesar en le comparant à Alexandre le Grand. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a fait le parallele de ces deux Héros que par rapport aux vertus militaires. On ne peut pas savoir quel a été le jugement de Tite Live touchant Cesar parce que les Livres de cet Historien, qui regardent ce tems-là, sont perdus. Mais ayant regardé Scipion comme le plus grand Capitaine & comme le plus honnête homme, non seulement de son tems, mais des siecles passez, on peut juger par là qu'il ne le trouvoit pas inferieur à Alexandre & à Cesar. On ne sauroit ôter à Cesar la gloire d'avoir été un grand Conquerant, mais il faut convenir en même tems, que c'étoit un très-mauvais Citoyen, puis qu'il trahit sa patrie en la rendant son Esclave de Maîtresse du Monde qu'elle étoit, & en se servant pour la perdre des forces qu'elle lui avoit commises. C'est ce qu'on ne sauroit dire de Scipion: joignant à la valeur tou-

tes

tes les autres vertus il rapportoit toutes ſes actions au ſalut de la République: En effet il la ſauva dans une des plus perilleuſes conjonctures, où elle ſe ſoit jamais trouvée. Mais on fera mieux ce parallele par le détail de la vie & des mœurs de l'un & de l'autre, tant par rapport à la guerre que par rapport à la paix, en commençant dès leur adoleſcence. Celle de Ceſar commença par des infamies que la pudeur ne permet pas d'exprimer; & qui le rendirent le jouet de ſes Soldats*. Il fit même paroître d'abord un eſprit inquiet & remuant qui donnoit de l'ombrage aux Romains. Ce qui fit dire au Dictateur Sylla que ce jeune homme deviendroit la peſte de la République; & qu'il y avoit en lui plus d'un Marius. Il paſſa le reſte de ſon adoleſcence ſans acquerir beaucoup de gloire.

Pogge diſſimule ici pluſieurs endroits honorables à la jeuneſſe de Ceſar. Si ſa reputation ſouffrit quelque atteinte en Bithynie, la conquête de Mitylene lui procura la couronne † de Citoyen.

* *Gallias Cæſar ſubegit, Nicomedes Cæſarem.* p. 358. Plutarque, vie de Ceſar. Suet. Cæſar.

† La couronne de Citoyen étoit une des principa-

toyen. Sa conduite noble & vraiment heroïque envers des Pirates qui le prirent dans l'Ile de Pharmacuse, est un des beaux endroits de sa vie. Il se signala encore en Cilicie avant son retour à Rome (a).

(a) Plutarque, Suetone.

Quand il eut appris la mort de Sylla son mortel ennemi, il retourna à Rome dans l'esperance de brouiller. A l'âge de trente-trois ans * étant de retour d'Espagne où il avoit été envoyé Questeur †, il voulut soulever contre sa patrie les Colonies Latines qui demandoient le droit de Bourgeoisie Romaine

cipales qu'on donnoit au Vainqueur. Elle se donnoit par un Citoyen à un Citoyen qui s'étoit signalé au service de la République. Suetone nous apprend que ce fut le Preteur Termus qui la donna à Cesar. On n'en donnoit point aux Vainqueurs dans les Guerres Civiles.

* Pogge saute ici de 22. ans, qu'avoit Cesar quand il revint à Rome, à 33. Pendant cet espace de tems Cesar fit bien des choses remarquables, qu'on peut voir dans Suetone, dans Plutarque & dans Velleïus Paterculus.

† Les Questeurs accompagnoient les Proconsuls dans les Provinces & fournissoient l'argent & les provisions necessaires à l'Armée & aux Generaux. Ils rendoient aussi la Justice dans les Provinces, ce que ne faisoient pas les Questeurs de la Ville qui avoient beaucoup moins d'autorité.

ne *. Quand il fut Edile † il conspira avec Crassus pour attaquer le Senat; & pour assassiner ceux des Senateurs qui ne seroient pas dans ses interêts. Le coup manqua, par la foiblesse ou par la repentance de Crassus qui ne se trouva pas au jour marqué. Pendant qu'il exerça cette charge il gagna les bonnes graces du Peuple, par ses liberalitez, par les beaux édifices dont il orna la Ville, & par les Jeux & les Spectacles qu'il donnoit, ensorte qu'il y faisoit tout ce qu'il vouloit. Il osa bien rétablir les Trophées de Marius sur Jugurtha, sur les Cimbres, & sur les Teutons, que Sylla avoit fait détruire; & rappeller les Proscrits. Pogge devoit ajoûter que si cette entreprise plut à la populace, elle rendit Cesar fort suspect d'aspirer à la Tyrannie. On assembla là-dessus le Senat où un des plus illustres Senateurs dit tout haut: *Ce n'est plus par des mines secretes, c'est par une batterie ouverte que* Ce-

* C'étoit le plus grand des droits que pussent avoir ceux qui n'étoient pas Romains.

† L'Edile étoit un Magistrat qui pourvoyoit aux provisions necessaires dans la Ville, & qui avoit soin des Temples. Cette charge se donnoit après la Questure.

Cesar attaque la République *. Peu de tems après on vit encore une preuve de son grand credit. Il emporta par les suffrages du Peuple la charge de *Souverain Pontife* †, sur deux redoutables Concurrens qui lui étoient de beaucoup superieurs, en âge & en dignité. Il ambitionnoit tellement cette charge qu'allant à l'Assemblée où l'Election se devoit faire il baisa sa mere & lui dit les larmes aux yeux qu'il ne reviendroit pas à Rome s'il n'obtenoit pas le Pontificat.

Pendant sa Preture ‡ il fut extremement soupçonné d'avoir trempé secretement dans la conjuration de Catilina. Au moins fut-il le seul d'avis d'épargner les conjurez que le Senat vouloit punir du dernier supplice ⊥. Il lui en auroit cou-

* Plut. Caes. Je suis la version de l'Abbé Tallemant.

† Les Souverains Pontifes s'élisoient alors par le Peuple. Voyez leurs fonctions & leur autorité dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus.

‡ Les Preteurs étoient tirez du Senat & on les appelloit Collegues des Consuls. Leur Jurisdiction étoit d'une très-grande étenduë. Voyez l'Auteur allegué ci-dessus.

⊥ Il fit un si beau discours là-dessus que la plûpart revinrent de leur avis, & le sien l'auroit empor-

coûté la vie sans le secours de Curion qui le couvrit de sa robe, & sans le conseil que donna Ciceron de les laisser aller.

Pogge omet ici plusieurs particularitéz entre la Preture de Cesar & son Consulat, qui découvrent bien le caractere qu'il veut donner à ce Conquerant. Il fut chassé du Senat pour avoir soutenu Cæcilius Metellus Tribun * du Peuple qui brouilloit à Rome. Cependant malgré cette exclusion il ne laissoit pas d'exercer sa charge, & d'aller dans la Ville avec ses Licteurs †, & les ornemens de sa Magistrature. Mais comme il y avoit des gens qui le menaçoient de le tuer, s'il continuoit, il prit le parti de se retirer chez lui pour y vivre comme particulier. Quelque tems après sa moderation le fit rappeller dans le Senat

porté sans Caton qui tint bon pour le supplice des coupables. Voyez ce fait bien developpé dans Plutarque & la note de Casaubon sur Suetone.

* Les Tribuns du Peuple étoient des Officiers élûs pour empêcher le Senat & les Consuls d'abuser de leur autorité.

† Les Licteurs étoient des especes de Sergens ou Valets de Ville qui marchoient avec des faisseaux de verges & des haches devant les Consuls & les premiers Magistrats, pour leur faire faire place & pour reprimer le Peuple.

nat, & rétablir dans sa dignité : mais son éloignement paroissant necessaire à cause de ses projets ambitieux, on l'envoya en Espagne, où par ses conquêtes & par les bons ordres qu'il y donna il rendit des services importants à la République. Plutarque nous apprend qu'en passant les Alpes, il entra dans une bicoque où le peuple paroissoit fort miserable. Ceux qui l'accompagnoient, lui ayant demandé s'il n'y avoit pas quelque Magistrature à briguer dans ce petit endroit il répondit fort serieusement qu'il aimeroit mieux être là le premier que le second dans Rome. Au retour d'Espagne il demanda les honneurs du Triomphe & le Consulat. On lui refusa le premier, mais il obtint le dernier (a). Son Consulat fut extrémement Tyrannique. Sa premiere demarche eut à la verité une fort belle apparence ; ce fut de reconcilier Crassus & Pompée : Mais il ne le fit au fond, comme Plutarque l'a remarqué, que pour réünir en lui toute leur autorité. Il s'empara en effet seul de toutes les affaires, & réduisit Bibulus son Collegue à se renfermer dans sa maison sans se mêler de rien. De là vient que le Peuple disoit en riant,

(a) Il avoit alors 43. ans.

tel-

telle chose s'est passée sous le Consulat de Jules & de Cesar; & non de Jules Cesar & de Bibulus: C'est sur le même sujet qu'on fit cette Pasquinade:

Non Bibulo quidquam nuper, sed Cæsare factum est:
Nam Bibulo fieri Consule nil memini.

Ne pouvant plus souffrir les oppositions continuelles de Caton, il fit chasser ce grand homme du Senat, & le fit mettre en prison, malgré la veneration que les Senateurs & le Peuple avoient pour lui *. On raconte un bon mot d'un Senateur (a) que Cesar reprenoit d'avoir quitté le Senat pour suivre Caton en prison. *J'aimerois mieux*, dit-il, *être en prison avec Caton que d'être ici avec Cesar*. Quoique Clodius eut violé la femme de Cesar, il se joignit à lui pour perdre Ciceron. Il ôta tellement, toute liberté au Senat, en y tenant toujours des gens armez, qu'il étoit le plus souvent desert, parce que personne n'y étoit en sûreté. Un Sena-

(a) Marcus Petreïus.

* Plutarque nous apprend qu'il le fit ensuite relâcher de lui-même.

(a) Considius.

nateur (a) s'en étant plaint un jour hautement, Cesar lui demanda pourquoi donc il y venoit? *C'est*, dit-il, *parce qu'étant fort âgé le peu de vie qui me reste ne merite pas tant de précaution.*

Autant que Pogge prend plaisir à s'étendre sur les endroits desavantageux à Cesar, autant est-il serré sur ceux qui lui ont acquis le plus de gloire. Il passe sur ses conquêtes dans les Gaules, en Allemagne, chez les Belges & en Angleterre avec la même rapidité que ce Heros les faisoit. Toutes ces grandes qualitez dont Plutarque a fait une peinture si admirable; sa liberalité envers son armée, son air gracieux & insinuant, ses manieres nobles & engageantes qui lui gagnoient le cœur des Soldats & qui les faisoit combattre en desesperez dans les occasions les plus périlleuses; sa clemence, son desinteressement; sa generosité envers ses ennemis; sa moderation dans la victoire; tout cela, selon lui, ne sont que de fausses vertus. Il compare sa clemence à celle des voleurs, qui n'ôtent pas la vie après avoir ôté le bien: sa liberalité n'étoit que le fruit de ses brigandages, de ses pilleries, & de ses sacrileges; & il ne faisoit largesse

que

que du bien d'autrui *. C'eſt moins à ſa valeur jointe à ſa bonté qu'il attribuë l'affection de ſes Soldats, qu'à je ne ſai quelle ferocité contagieuſe, & aux fureurs de ſon ambition, qui le rendoit ſouple & ingenieux dans l'art de gagner les cœurs.

Si Pogge n'a pas tout à fait le courage de conteſter à Ceſar la gloire de ſes conquêtes en faveur de la République, les guerres inteſtines ouvrent une ample carriere à ſa mauvaiſe humeur. Il regarde Ceſar non ſeulement comme un traître, mais comme un parricide qui par un prodige d'ambition a trempé ſes mains dans le ſang de ſa mere, c'eſt-à-dire, de ſa patrie: † & même ſans compter l'injuſtice, l'infidelité, & la cruauté de Ceſar dans ces guerres, il prétend qu'il ne s'en tira pas fort glorieuſement, & que ſa fortune eut plus de

* Il amaſſa des ſommes immenſes dans les Gaules; & en étant de retour, il s'empara du Threſor public.

† Suetone nous apprend que Ceſar avoit ſans ceſſe dans la bouche ces paroles d'Euripide: *Qu'il n'eſt permis de faire des injuſtices que pour regner, & qu'en toute autre choſe, il faut être religieux obſervateur des Loix.*

de part que sa valeur aux conquêtes qu'il fit en Espagne (a). La victoire de Pharsale fut un effet de l'imprudence & de la lacheté de Pompée. Sa passion pour Cleopatre lui fit entreprendre mal à propos la guerre en Egypte d'où il se retira moins en vainqueur qu'en fugitif. Il vainquit Pharnace, presque sans coup ferir. De là son mot au retour de cette expedition: *Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.* Ce fut pourtant après ces victoires si extenuées par Pogge que Cesar obtint la Dictature perpetuelle qui lui donnoit dans Rome une autorité Souveraine qu'il n'étoit pas d'humeur à quitter comme le fit Sylla. Il est surprenant que Pogge ait omis deux particularitez fort favorables à sa cause. La premiere, c'est que Cesar non content de la qualité de Dictateur, voulut se faire déclarer Roi, & qu'il s'étoit fait un diadême. Marc Antoine voulut lui-même le couronner, mais comme il n'y avoit que peu de gens qui applaudissent à une entreprise si odieuse à la République, il inventa ce stratageme pour la faire réüssir hors de Rome. Il resolut d'aller contre les Parthes sous prétexte de venger les Romains de la defaite & de la mort

(a) Voyez le contraire dans *Plutarque.*

mort du Général Crassus. En même tems ses amis publierent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par le Roi des Romains. La seconde particularité omise par Pogge, c'est que les ennemis de Cesar, ou plutôt les partisans zelez de la République, se servirent de ce prétexte pour se défaire de lui. Tout le monde sait les circonstances de cet assassinat. Si Cesar fut un Tyran, comme le prétend Pogge, il eut le sort des Tyrans.

Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci
Descendunt Reges & siccâ morte Tyranni (a).

(a) Juv. Sat. X. vers. 113.

„ On voit peu d'Usurpateurs & de Ty-
„ rans mourir de leur mort naturelle *.

Voici dans Scipion † un Heros d'un tout autre caractére que Cesar. Il signala sa premiere jeunesse par de belles actions sans en ternir l'éclat par des mœurs dereglées. Personne n'accorda jamais mieux l'ardeur & la vivacité de la jeunesse avec la gravité, la temperance, l'in-

* C'est la traduction du Pere Tarteron.

† C'est *Publius Scipion*, dit l'*Africain*, fils de Publius Cornelius Scipion qui fut vaincu par Annibal.

l'integrité, la moderation, & le flegme de la vieilleſſe. Dès l'âge de dix-ſept ans il ſignala ſa valeur dans la premiere guerre de Carthage qui fut ſi funeſte aux Romains. Son Pere qui fut bleſſé dans la bataille, ſe trouvant enveloppé d'un gros d'ennemis alloit perdre la liberté ou la vie. Le fils, ſans s'allarmer du nombre, court à ſon ſecours l'épée à la main, écarte les ennemis & le tire d'entre leurs mains *. Cette defaite de Scipion le pere fut ſuivie de la fameuſe journée de Cannes †, qui auroit été le tombeau de la République Romaine ſans l'intrepidité du jeune Scipion, à qui on defera le commandement des reſtes de l'armée avec *Appius Claudius*. Scipion ayant appris qu'il y avoit chez *Quintus Cæcilius Metellus* des Officiers Romains qui déliberoient entre eux d'abandonner l'Italie, s'en alla plein d'une noble fureur dans cette maiſon, & tirant ſon épée les menaça de les égorger tous s'ils ne juroient, comme il fit lui même, de verſer juſqu'à la

* Cette action ſe paſſa ſur le *Teſin* riviere du *Paveſan*.

† Ville du Royaume de Naples.

la derniere goute de leur ſang pour le ſalut de la République. Animez par un ſi grand exemple, & honteux de leur lâcheté, ils s'engagerent tous par ſerment à ſacrifier leur vie au ſalut de la Patrie, elle fut en effet ſauvée par cette ſeule action *.

Ce ne fut que le commencement des actions Heroïques de Scipion. Son Pere & ſon Oncle avoient été tuez en Eſpagne; l'armée Romaine y avoit été taillée en pieces; la conſternation étoit ſi grande dans Rome que perſonne n'oſoit entreprendre d'aller ſecourir cette Province ſi importante aux Romains. (a) Scipion n'ayant que vingt-quatre ans ſe preſenta pour aller venger la mort des Scipions & reſtituer à ſa patrie une conquête qu'elle alloit perdre. Il y fut envoyé ſous le titre de Proconſul & avec une aſſez petite armée; il reconquit toute l'Eſpagne & defit les Carthaginois en pluſieurs batailles rangées: mais il ſe diſtingua ſur tout dans cette occaſion par la victoire qu'il remporta ſur lui-

(a) Tit. Liv. L. XXVI. c. 18.

* Cette action eſt admirablement décrite par Mr. l'Abbé de Vertot, *Hiſt. des Revol. de la Rep. Rom.* L. VIII. p. 319.

lui-même. Il prit un soin particulier de l'honneur des femmes & des filles. On lui amena un jour une jeune prisonniere d'une beauté ravissante. Ayant appris qu'elle étoit accordée à un jeune Prince de Celtiberie, il fit venir aussi-tôt auprès de lui ce Prince & les parens de la fille, & tint ce discours au Prince. *Quand j'aurois disposé de cette fille je n'aurois rien fait qu'on ne pût pardonner à mon âge; mais comme j'aprens que vous l'aimez & qu'elle vous est promise, je vous la rends dans le même état que si elle n'étoit point sortie d'entre les mains de ses parens, afin qu'elle vous puisse faire un don digne de vous & de moi, & à condition que vous serez ami du Peuple Romain.* Pogge omet ici un bel exemple du desinteressement de Scipion dans cette rencontre; les parens de cette Dame ayant destiné une grosse somme d'argent pour la racheter, ils prierent instamment Scipion de l'accepter, comme un témoignage de leur reconnoissance & non comme une rançon. Il fit mettre cette somme à ses pieds & se tournant vers le Prince, *ajoutez*, lui dit-il, *cette somme à la dot qu'on doit donner à votre Epouse.* C'est ainsi que Sci-

Tit. Liv. ub. supr. c. 50.

Scipion faisoit autant de conquêtes par sa clemence & par sa générosité que par ses armes. Au retour d'une expedition si glorieuse il fut fait Consul pour la premiere fois alors, toûjours attentif aux interêts de la Patrie, il resolut presque malgré le Senat d'aller en Afrique pour obliger Annibal à quitter l'Italie. Il remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois, il vainquit Annibal qui depuis quinze ans avoit toujours vaincu les Romains, & l'obligea à faire la paix sous des conditions dures & honteuses. Cette victoire fut suivie des honneurs du triomphe qu'il reçut à Rome, où il fut surnommé l'Africain (a). C'est le premier des Generaux Romains qui ait porté le nom d'une Province conquise. Il alla ensuite en Asie pour soutenir son frere *, & y subjugua *Antiochus le Grand.*

(a) Tit. Liv. L. XXX. c. 45.

Scipion ne se montra pas moins grand pendant la paix que pendant la guerre. L'Histoire a beaucoup vanté sa pieté envers les Dieux. On rapporte que quand il étoit à Rome il ne manquoit pas un seul jour d'aller avant le lever de l'Au-

* *Lucius Scipion* surnommé *l'Asiatique.*

l'Aurore, s'enfermer pendant plusieurs heures dans le Temple de Jupiter comme pour le consulter (a). Que ce fût superstition, ou imposture, cette conduite donnoit beaucoup de poids à ses sentimens & de relief à ses actions dans l'esprit du Peuple. Il eut toûjours un zele & un amour à toute épreuve pour sa patrie. Il étoit d'ailleurs affable & populaire; sa magnanimité étoit accompagnée d'une doûceur qui lui gagnoit tous les cœurs (b). Il ne fit pas moins éclater sa modestie que ses autres vertus, par le refus des honneurs extraordinaires que le Senat lui voulut decerner, en érigeant à sa gloire des Statues au Capitole, dans la Tribune aux Harangues, dans le lieu où se tenoient les Assemblées du Peuple Romain qu'on appelloit *Comices*, & même jusques dans la *Chapelle de Jupiter* *: il refusa encore les offres qu'on lui fit d'être Consul & Dictateur perpetuel. Toutes ces vertus lui avoient donné une autorité presque absolue dans Rome. Elle parut d'une

(a) Aul. Gell. Noct. Attic. L. VII. c. 1.

(b) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 19.

* *Cella Jovis.* Valere Maxime nous apprend que Scipion l'Africain y avoit une Statue, qui apparemment y fut mise en son absence.

d'une maniere éclatante à cette occasion. Les Tribuns du Peuple l'aſſignerent un jour pour rendre compte de quelque ſomme d'argent qu'on l'accuſoit d'avoir reçue d'Antiochus pour lui procurer la paix avec les Romains, ſous des conditions favorables. Etant venu au jour marqué avec ſa couronne triomphale ſur la tête: *Meſſieurs*, dit-il, *c'eſt à pareil jour que j'ai triomphé d'Annibal, & que je vous ai donné en même tems la paix & la victoire. Il eſt juſte d'en aller rendre graces aux Dieux. Allons au Capitole & laiſſons là les Chicaneurs.* Il fut auſſi-tôt ſuivi de tout le Peuple, des Chevaliers, & du Senat. Les Tribuns demeurerent ſeuls bien confus: Quelques Hiſtoriens diſent même qu'ils ſuivirent auſſi. Tite Live a jugé que Scipion acquit autant de gloire par ces marques de l'eſtime publique que lorſqu'il entra triomphant dans Rome (a). L'affaire ne fut pourtant pas finie, Scipion ayant encore été tiré en cauſe pour le même ſujet, produiſit lui-même ſes comptes: mais comme les Tribuns vouloient qu'on les lût, & qu'on les mît dans l'Archive du Threſor public, il les dechira de ſes propres mains en

(a) Liv. XXXVIII. c. 51.

présence du Senat, trouvant indigne qu'après avoir sauvé la République on se mefiât de lui, & que ses ennemis cherchassent dans leurs chicanes des prétextes de le détruire. L'action étoit hardie & je ne sai s'il n'y avoit pas plus d'orgueuil que de magnanimité. Il pouvoit bien y avoir de la jalousie dans la recherche des Tribuns *; mais en obligeant Scipion à rendre compte ils ne faisoient rien que de conforme aux Loix; les plus grands Conquerants & les plus illustres restaurateurs de la République n'en avoient point été dispensés: si l'Africain se sentoit innocent de peculat, il me semble qu'il y eût eu plus de grandeur à s'assujettir aux Loix, qu'à donner, en les violant, un exemple que son merite extraordinaire & sa grande autorité, rendoit doublement dangereux.

Reflexion de l'Auteur.

Scipion le sentit bien lui-même. Craignant

* Le Senat blâma hautement les Tribuns d'avoir voulu signaler leur zele aux dépens du Liberateur de la Patrie. Il faut pourtant en excepter le genereux SEMPRONIUS GRACCHUS, qui quoiqu'ennemi de Scipion ne voulut pas entrer dans ce complot d'ingratitude, & harangua fortement le Peuple & les Tribuns en faveur de Scipion. Tit. Liv. L. XXXVIII. C. 53.

gnant que Rome ne fût la victime des factions qui se formoient à son occasion, il prit le parti de la retraite. Seneque a regardé cet exil * volontaire de Scipion, comme le plus bel endroit de sa vie. *Je l'estime plus*, disoit-il, *par sa moderation & par son amour pour la patrie que par toutes ses conquêtes. Il n'y avoit plus de milieu. Il falloit bannir de Rome ou Scipion ou la Liberté. Il choisit genereusement le premier parti, plus admirable quand il quitte sa Patrie que quand il la défend.* Le sentiment le plus général est qu'il mourut au lieu de sa retraite, où Seneque croyoit avoir vu son tombeau. † Tite Live dit la même chose, mais il ajoute qu'il avoit un Mausolée & des statues à Rome. Il est surprenant qu'on ne sache point en quelle année mourut un si grand Heros.

Epist. 86.

DES-

* Il se retira à *Linterne* ancienne ville de la Campanie, dont Seneque a fait la description.

† Quand on a travaillé à ce morceau, on n'avoit pas encore vu la belle *Histoire des Revolutions de la Republique Romaine, par Monsieur l'Abbé de Vertot*. C'est une des plus engageantes lectures qu'on puisse faire.

Pogg. Op. p. 297.

DESCRIPTION DES BAINS DE BADE.

Pogge étant au Concile de Constance alla aux bains de Bade pour y rétablir sa santé. Il fait une agréable peinture de ces bains dans une Lettre qu'il écrivit de là à son ami Nicolas Nicoli. Quoiqu'ils soient connus, sur tout en Allemagne, on ne sera peut-être pas fâché de savoir l'état où ils étoient au commencement du XV. Siècle. Ils étoient dans un village (a) situé sur une riviére qui se jette dans le Rhin à environ 500. pas de Bade. Au milieu du Village il y avoit une très-grande place entourée de bâtiments magnifiques dont chacun avoit son bain particulier. Il y avoit en tout 30. bains entre lesquels il y en avoit deux publics, où le Peuple de l'un & de l'autre sexe se baignoit tout à découvert. Celui des femmes n'étoit séparé de celui des hommes que par une espece de chaussée qui ne déroboit point la vuë, & n'empêchoit point la communication. Pogge dit qu'en voyant tant de nuditez, il croyoit être aux Jeux *Floraux* de Rome, dont

(a) *Thuregum.*

Ovi-

Ovide (a), & après lui *Lactance* (b), nous ont si bien représenté la licence, & l'éfronterie.

(a) Ovid. Fast. L. V. vers. 327.

(b) Lact. p. m. 84.

Il y avoit un peu plus de bienséance, & d'honnêteté dans les bains des particuliers. Les femmes y étoient separées des hommes par une cloison de planche où l'on avoit pratiqué plusieurs fenêtres pour faciliter la conversation, & le commerce, qui pour l'ordinaire étoit libre jusqu'au libertinage. Comme au dessus de ces bains il y avoit des promenoirs d'où l'on pouvoit voir tout ce qui se passoit, Pogge se donnoit souvent le régal de les visiter tous. Il lui sembloit alors qu'on l'avoit transporté dans la République de Platon, où tout devoit être commun. J'admirois, disoit-il, la simplicité, la facilité, & l'indulgence de leurs mœurs. Quelque liberté qu'on s'y donne tout est pris en bonne part, & personne n'y entend finesse. La Jalousie n'est pas moins releguée de ces lieux que la Modestie, & les maris y sont les meilleures gens du monde.

Pogge n'oublie aucun des divertissemens que l'on prenoit à Bade pendant les Bains, comme la Musique, la Danse, les Collations, les Promenades, & tou-

tes sortes de Jeux, où l'innocence, & la pudeur étoient souvent blessées impunément. En un mot, si le bonheur consistoit dans la volupté, il prétend qu'il ne manquoit rien là pour la rendre complète. La joye y étoit un devoir, la tristesse une espéce de crime, tout n'y respiroit que l'enjoüement. La varieté des amusemens & la diversité des caracteres y conspiroient à l'envi à en chasser le sérieux, & l'ennui. Il y a beaucoup d'apparence que la joye, & le plaisir contribuoient autant à la santé que la vertu des eaux, quoi que Pogge l'exalte infiniment. Il leur en attribue sur tout une merveilleuse contre la sterilité.

On eût dit que c'étoit un rendez-vous général que la Volupté donnoit tous les ans, à ses partisans. Aussi plusieurs gens y venoient-ils, moins pour prendre les bains, que pour profiter de cette occasion de se divertir. La santé n'étoit que le prétexte, le plaisir étoit le veritable motif, & le privilége des bains étoit le voile de quantitez d'intrigues qui n'auroient pû réüssir en d'autres occasions. Il sembloit même que les Ecclesiastiques Seculiers, & Réguliers n'al-

n'allassent là que pour se dédommager des austéritez de leur état, en portant la licence plus loin que les autres. On en voyoit qui se baignoient avec les femmes, vêtus, & coiffez d'une maniére efféminée, sans aucun respect pour leur caractere.

Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'est que parmi une si grande multitude de gens de toutes sortes, il ne se trouvoit jamais un *Rabat-joye* ni un *Trouble-fête*. On y vivoit dans une parfaite union. On n'y entendoit parler ni de querelles, ni de batteries, & on n'y disputoit que de politesse. La médisance y étoit inconnue aussi bien que la jalousie. C'est un plaisir (dit Pogge,) de voir ces bonnes gens, vivre au jour la journée, dans une tranquilité profonde; sans avarice, & sans ambition*. En cela bien differens de nous autres Italiens qui nous rendons misérables toute notre vie, par notre humeur inquiete, & notre insatiable avidité, de biens, & de gloire.

MAXI-

* Il faut qu'il y ait beaucoup de Rhetorique, & d'exagération dans cette peinture, ou que les mœurs ayant bien changé depuis 300. ans.

MAXIMES SUR DIVERS SUJETS TIRÉES EN PARTIE DES OEUVRES DE POGGE.

Les regrets inutiles ſont indignes d'un homme ſage. Quand nos maux ſont ſans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion que de les aigrir par des plaintes infructueuſes. La Nature ſe montre déja d'elle-même aſſez rigoureuſe envers nous, ſans nous exciter à en reſſentir plus vivement les diſgraces (a).

(a) Pogg. Op. De miſer. hum. p. 90. Edit. Baſil.

Les Societez ſe renouvellent tous les jours. De nouveaux venus rempliſſent les brêches que font la mort, l'abſence, & l'éloignement. Il y a pourtant des Sociétez qui ne ſe retrouvent point. Pour former une Societé dont on puiſſe être content, il faut un aſſemblage de qualitez qui ſont répanduës dans le monde; mais qui ſouvent ne ſe trouvent réunies qu'une fois en la vie.

Que ſont devenus, diſoit là-deſſus Pogge (b), que ſont devenus *les Collutius Salutatus*, *les Laurents de Medicis*, *les Nicolas Nicoli*, *les Robert Rufus* &c. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe faire les mêmes regrets. Il

(b) Baluz. Miſcell. T. III. p. 250.

Il n'y a rien de plus facile que de flatter, rien de plus rare que de pouvoir donner une louange légitime (a). Lucien disoit que la nature l'avoit formé aussi capable de louer que de blâmer, mais que les vices des hommes lui avoient tellement fait oublier le talent de la loüange qu'il ne savoit plus que blâmer, & medire.

(a) Pogg. De infelic. Princip. p. 305.

Si l'on met en parallele les maux que les louanges & la satyre peuvent causer dans le monde, les louanges en auront la meilleure part. Il peut arriver qu'on se corrige par la satyre, mais il n'arrive presque jamais que la louange ne gâte pas.

La mort est naturellement un objet lugubre. Mais la plûpart des hommes font un si mauvais usage de la vie, tant par rapport à eux-mêmes, que par rapport à la Société, qu'il y a lieu de douter, quand ils meurent, s'il n'y a pas plus de gain, que de perte à leur mort (b).

(a) Orat. funebr. Laur. de Medicis. p. 278.

Il ne doit point y avoir de perte plus sensible que celle des amis. Nos peres, & nos enfans sont tels que la nature nous les a donnez, quelquefois bons, mais souvent si mauvais que quand on les perd, il n'y a point de vertu plus aisée

à pratiquer que la soumission à la Providence. Nos amis sont de notre choix, & tellement notre ouvrage qu'il semble que la mort en nous les ôtant nous ôte à nous-mêmes. On trouve réünis dans un veritable ami tous les caractères, & les bons offices qu'on peut attendre d'un Pere, d'un Frere; en un mot de tout ce qui nous interesse, ce qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaisir dans la vie.

Ibid. p. 343.

La mort ne doit paroître fâcheuse qu'à ceux dont la vie a ressemblé à la mort (a).

(a) Baluz. Miscell. T. III. p. 252.

Les Loix ne sont que des remedes palliatifs. Elles n'ôtent point la source du mal, elles ne font qu'en arrêter le cours, & en suspendre la cause. Ce sont des digues à la verité fort necessaires, mais elles ne tiennent pas contre une grande inondation.

C'est en vain qu'on déclame contre les préjugez, on ne les arrachera jamais de l'esprit & du coeur. Il est aussi malaisé de guérir un homme de ses préjugez que de le guérir de la bile, du flegme, ou du sang qui domine dans son température. C'est là la source ordinaire des prejugez. Quand le tem-

pe-

perament n'en fourniroit pas, l'éducation y mettroit bon ordre. Pour n'avoir point de préjugez il nous faudroit pour maîtres, & pour précepteurs des Anges, ou des hommes tombez des nuës, ou qui n'eussent jamais eu aucun commerce avec la Nature, & la Societé humaine. Ceux qui se plaignent le plus tragiquement des préjugez y sont souvent eux-mêmes les plus sujets. Personne ne leur a fait plus rude guerre que *Des Cartes*, mais son systême en est un assemblage. Le Genre humain est un malade incurable. Il faut se borner à prendre soin de ce qui donne encore quelque signe de vie, & quelque espoir de convalescence.

Il en est à peu près de la corruption humaine comme du mouvement dans la nature. Il se conserve toujours dans la nature un certain degré de mouvement qui ne change que par les différentes déterminations. Il en est de même de la corruption du Genre humain. Dire que le monde va toujours en empirant, c'est une déclamation qui n'est pas à l'épreuve d'un examen Historique de tous les siècles. Ce sont des plaintes tragiques qui peuvent être écoutées dans

les

les grandes irruptions de la méchanceté humaine; sur tout quand on les exprime en aussi beaux vers que l'a fait Horace (a).

(a) Livre III. Ode VI.

Il n'est rien qui ne se démente:
La Vertu même se détruit;
Le Vice seul dure, & s'augmente,
Et chaque Age nous en instruit.
A peine à nos peres coupables
Nos ayeux sont-ils comparables:
En crimes nous les passons tous;
Et ceux qui de nous doivent naître
Par leurs forfaits feront connoître
Qu'on peut aller plus loin que nous.

C'est la paraphrase que Mr. l'Abbé Pellegrin a fait de ces quatre vers d'Horace:

Damnosa quid non imminuit Dies?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Tous ces grands mots de *Fortune*, de *Sort*, d'*Etoile*, de *Destinée*, de *Fatalité* ont été d'abord inventez par l'Ignorance humaine. Les hommes ne pouvant rendre raison de certains événemens

miens ont imité les Philosophes qui ont l'art de cacher leur ignorance, sur certains secrets de la Nature, sous les beaux mots de *Sympathie*, & d'*Antipathie*. Tout de même dans la Morale, plutôt que d'avouer son ignorance, on a cherché dans l'*Etoile*, & dans la *Destinée* la cause vague de mille événemens qui arrivent par des ressorts secrets, où le *Hazard*, & l'Etoile n'ont nulle part. Ensuite les Poëtes, & les Orateurs ont adopté ces mêmes causes chimériques, pour donner du merveilleux à leurs Ouvrages, & l'Histoire même destinée à déveloper les raisons, & les motifs des actions des hommes n'a pû échaper à ce langage trompeur. Enfin la méchanceté humaine s'y est refugiée comme dans un azyle sacré pour se mettre à couvert du blâme inseparable de la mauvaise conduite. Les hommes ont attribué leurs foiblesses, leurs fautes, leurs mauvais succès, leurs crimes, leurs forfaits, & toutes les productions de leur méchanceté, à des causes mysterieuses, pour leur concilier du respect. La medisance, & l'envie, d'autre côté, ont voulu diminuer sous ces noms la gloire des vertus, des belles actions, & des heu-

reux ſuccès des grands hommes. On ſe conſole de ne les pouvoir atteindre à la faveur du *Deſtin*, & de *l'Etoile* qui favoriſe l'un, & traverſe l'autre aveuglément.

C'eſt une vanité bien mal entenduë que de ne pas vouloir renoncer à certains titres, & à certaines apparences, pour avoir les choſes mêmes. Les Empereurs Romains en renonçant au titre de *Roi* rendirent leur puiſſance plus abſoluë que ne l'avoit été celle des Rois même. Rien ne rendit *Auguſte* plus maître dans Rome que le déſir qu'il montra de ſe vouloir décharger des affaires de l'Empire.

Les malheurs & les mauvais ſuccès de la plûpart des hommes ne viennent pas tant de ce qu'ils manquent de pouvoir, de lumiéres, & de liberté, que de ce qu'ils ne ſont pas aſſez maîtres d'eux-mêmes, pour bien uſer de leur liberté, de leurs lumières, & de leur pouvoir. Remplis de faſte, & d'oſtentation ils ont rarement ſur eux-mêmes cet Empire délicat qui conſiſte à ne pas toujours montrer tout ce que l'on peut, & tout ce que l'on fait. Quand en effet

on

on a le pouvoir en main, il est beau, il est grand quelquefois d'agir comme si l'on étoit foible ; de reserver l'exercice de son pouvoir pour la necessité, & de savoir s'élever au dessus du commun en se confondant avec lui par condescendance, & par une suppression modeste de sa supériorité.

La vraye liberté c'est d'être maître de l'exercice de sa liberté. Ce n'est pas être libre que de vouloir toujours se servir de sa liberté ; c'est en être l'esclave.

Marc Aurèle Antonin avoit raison de dire que la Cour étoit sa Marâtre, & la Philosophie sa mere. Il n'y a point de païs plus sterile en bonnes choses, & plus fécond en riens que la Cour. Encore y vend-on ces riens bien cher. Il faut s'y contraindre, dissimuler, flatter, & mentir. Un honnête homme donneroit tout son bien pour se racheter de cette cruelle necessité.

Il y a une misére imperceptible attachée à la Nature humaine, c'est que nous ne saurions presque jamais arriver à rien de grand qui n'ait sa source dans

quelqu'endroit humiliant. La plûpart de ceux qui réussissent en quelque genre que ce soit ont presque toujours quelque chose de dérangé dans l'imagination. Les grands traits de l'Eloquence, & les coups hardis du pinceau sont des espéces d'accès. L'Heroïsme lui-même est aux confins de la Folie. La plûpart des grands Conquérants sont des *Orestes*, & des *Atrées*. La fureur est leur Genie.

Il ne faut pas que les Auteurs, même les plus originaux, se flatent de l'être tout-à-fait. Nos idées & nos connoissances sont acquises, où s'il y en a qui naissent avec nous, il faut que l'éducation, la lecture, l'instruction, l'experience & la réflexion les développent. Il y a dans notre tête un magasin ramassé de divers endroits, plus ou moins grand, selon les divers caracteres & la différente éducation des hommes. Comme chaque idée n'a point son étiquette, l'amour propre se prévaut des mauvais offices de notre memoire pour nous donner la gloire de l'invention. Notre esprit subsiste imperceptiblement du bien d'autrui, & il se repaît du plaisir secret de le regarder comme son propre

bien,

bien; comme il le devient en effet, quand on l'a legitimement acquis. Il y a cette difference entre les Auteurs originaux & les plagiaires, c'eſt que les penſées & les ouvrages des premiers ſont des conquêtes de leur eſprit, au lieu que ceux des autres ſont des larcins ſecrets, dont ils ſont redevables à leur memoire ou à leur plume.

* C'eſt un plaiſir commun de faire plaiſir à ſes amis; C'en eſt un plus rare & plus délicat de faire plaiſir à ceux que nous n'aimons pas, & dont nous ne ſommes pas aimez.

Tout eſt à vendre hormis le bon eſprit, & je croi que s'il étoit à vendre, il ne trouveroit point d'acheteurs, tant il y a peu de gens qui ſe connoiſſent à cette marchandiſe.

Ciceron diſoit, que ceux qui compoſent ſans communiquer leurs ouvrages au Public, ou au moins à leurs amis, reſſemblent aux gourmands, qui

T. VIII. p. 3170.

* Cette Maxime eſt en Latin dans le Menagiana. T. IV. p. 222. On y a ſeulement ajouté la fin.

qui mangent seuls leurs bons morceaux.

Ibid. p. 3217. Le même Ancien disoit qu'il n'aimoit point à écrire des choses, que les ignorans n'entendent pas & dont les Savans ne se soucient gueres. Un Sermon rempli d'érudition de cabinet est un mauvais Sermon. Le peuple n'y entre point parce qu'il n'y entend rien, ou s'il admire, c'est précisement parce qu'il n'entend pas. Les Savans d'autre côté qui vont au Sermon dans une autre vuë, trouvent cela très-mal placé. Ils aiment à puiser dans les sources & non dans une érudition postiche.

Maxime de Tyr Philosophe Platonicien disoit qu'un homme pieux est ami de la Divinité, & qu'un superstitieux en est comme l'adulateur.

Il n'y a rien de plus dangereux que de donner entrée dans son esprit à une seule absurdité. C'est une hydre à cent têtes. A lire la plupart des Livres spéculatifs, sur tout des Livres de Systeme, & en particulier certains Systemes de Théologie, on diroit que l'Esprit humain

main est fait au rebours de la Raison, que l'absurdité est sa nature, & la Raison ses écarts.

Il faut goûter de la Philosophie, mais il ne faut pas s'en gorger. C'est un bon mot d'Ennius.

Quand on compare les progrès de la Philosophie depuis qu'on a commencé à philosopher on trouve bien que les Modernes ont l'esprit plus philosophique que ne l'avoient les Anciens, qu'ils ont plus avancé dans l'Art de raisonner, qu'ils se font des Systêmes mieux liez; mais on ne trouve pas qu'ils ayent fait plus de progrès dans la connoissance des causes naturelles de toutes choses & dans la solution des grandes difficultez. Dès le tems de Chrysippe, qu'Aulugelle qualifie de Prince de la Philosophie Stoïcienne, il y avoit des gens qui nioient une Providence, à cause du mélange de biens & de maux qui se trouve dans le Monde, & qui soutenoient qu'il pourroit n'y avoir eu que des biens, sans aucuns maux de quelque espece que ce soit. Chrysippe, qui tenoit pour la Providence, traitoit ce langage d'imperti-

tinence *. *On ne connoîtroit point*, di-ſoit-il, *la Juſtice, s'il n'y avoit de l'injuſtice; ni la Verité ſans le menſonge*, & ainſi du reſte. Cela ne ſatisfait point. Nous nous paſſerions bien des plaiſirs & des connoiſſances que peut donner l'oppoſition du bien & du mal, mais nous ne ſaurions nous paſſer d'être heureux, & nous le ſerions s'il n'y avoit point d'injuſtices, point de fraudes, point de douleurs &c. Il faut donc chercher quelque autre raiſon, pour juſtifier la Providence, ſur le ſujet du mal moral & du mal phyſique, & on ne l'a pas encore trouvée, au moins dans la Philoſophie. Chryſippe diſoit à l'égard des douleurs ou des maux phyſiques, que le deſſein de l'Auteur de la Nature n'avoit pas été que les hommes fuſſent ſujets aux douleurs & aux maladies, mais que cela étoit arrivé en conſéquence des Loix qu'il avoit établies dans la nature. Les *Mallebranches* & les *Theodicées* n'ont pas été plus avant là-deſſus que Chryſippe, mais ils ne ſatisferont point les *Bayles* de notre Siècle. Ils répondront que l'Etre tout puiſſant, tout ſage,

&

* *Nihil imperitius, nihil inſubidius.* Agell. VI. 1.

& tout bon pouvoit établir des Loix qui n'entraînassent aucun mal après elles. Il vaut donc mieux nous taire & nous humilier dans le sentiment de notre ignorance, & des étroites bornes de notre Esprit, que de hazarder des réponses qui attirent des objections plus embarassantes que celle à laquelle on prétend répondre.

Il y a de la justice à donner à un pauvre qui est homme de bien, mais l'humanité veut qu'on donne aussi aux pauvres les plus indignes, & à ceux même qui n'ont de l'homme que la figure. Il se présenta un jour à Herode celebre Philosophe d'Athenes, un pauvre en habit de Philosophe, avec une longue barbe & un manteau déguenillé, coureur de profession, franc vaurien, pilier de cabarets & d'autres lieux semblables. Herode lui fit donner de l'argent pour avoir du pain pendant un mois. *Tel qu'il est*, dit-il, *ne laissons pas de lui donner quelque chose, parce que nous sommes hommes, & non parce qu'il l'est* *.

Mu-

* *Demus huic aliquid aris, cuicuimodi est; tanquam homines, non tanquam homini.* Agell. L. IX. C. 2.

Musonius autre Philosophe plus ancien qu'Herode Atticus donna un jour mille écus à un gueux qui faisoit aussi le Philosophe, & à peu près du même caractere que le précedent. Comme on representoit à Musonius que c'étoit un fripon & un garnement qui ne meritoit pas qu'on lui donnât rien de bon; *C'est pour cela*, dit-il en riant, *qu'il ne merite que de l'argent* †.

On n'aime pas la retraite interieure parce qu'elle donne à l'amour propre un spectacle trop desagréable. C'est ce que Plutarque a exprimé admirablement en ces mots. *La plûpart des gens n'ont pas le courage de rentrer en eux-mêmes pour examiner leur propre conduite; c'est pour eux un objet trop mortifiant. L'ame toute pleine de vices a horreur d'elle-même, & saisie de frayeur de ce qu'elle y voit elle s'échappe au dehors & se jette sur les défauts d'autrui, nourrissant ainsi sa propre corruption.*

On peut dire de l'amitié, ce qu'un bel

† ἄξιος δὴ ἐστιν ἀργυρίου. Agel. ub. sup.

bel Esprit de nos jours a dit de l'amour; c'est qu'elle ressemble aux Esprits; tout le monde en parle, & personne n'en a jamais vû. On s'est de tout tems piqué d'être ami; mais les exemples d'une amitié à toute épreuve sont très-rares. Chilon l'un des sept Sages de Grece fut agité en mourant d'un grand scrupule de conscience. C'est qu'ayant à juger un de ses amis, & convaincu en secret qu'il meritoit la mort, il persuada à ses Collegues d'absoudre le criminel, préférant l'amitié à la justice. Le Philosophe Periclès auroit levé son scrupule, car il soutenoit, qu'en toutes choses, excepté la Religion, l'amitié devoit prévaloir à la justice; *Jusqu'aux Autels*, disoit-il. Ciceron* juge, que quand il s'agit de conserver la vie & la reputation d'un ami, on peut se relâcher de la rigueur des Loix en sa faveur, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'interêt de la Patrie, à qui il faut sacrifier l'amitié, & qu'il n'en réjaillisse pas sur nous un trop grand deshonneur*.

Agell. L. I. C. 3.

* *Contra patriam arma pro amico sumenda non sunt.* Cic. de Amic. T. X. Opp. p. 4143.

neur *. Theophraste avoit fait un Traité de l'Amitié qui est perdu, & que Ciceron avoit bien lû. Ce Philosophe disoit, que dans ces occasions il faut peser & calculer. Que si pour procurer un grand avantage à un ami, il n'en coûtoit qu'une legére atteinte à notre réputation, l'amitié le devoit emporter sur l'amour propre; mais que toutes choses égales la réputation doit aller devant l'amitié.

C'étoit un bon mot que celui du Philosophe Musonius. Quand un Philosophe, disoit-il, enseigne la Vertu, & parle contre le Vice, si son Auditoire lui applaudit de la voix ou du geste, il faut compter que c'est un charlatan & non un Philosophe qui parle. L'esprit n'a pas la liberté d'admirer quand le cœur est touché de la honte & de l'horreur du vice. D'ailleurs les paroles ne sont pas l'effet naturel de l'admiration, c'est plutôt le silence.

Jamais la fortune ne nous est plus favorable que quand elle se demasque, &

* *Modo ne summa turpitudo sequatur.* Ibid.

& qu'elle découvre ſa propre inconſtance. Il y a des diſgraces qui vaudroient mieux que la plus éclatante proſperité, ſi les hommes connoiſſoient le prix de la liberté. C'eſt par ce motif que Pogge conſoloit *Coſme de Medicis* de ſon exil à Veniſe.

Il entre quelquefois dans l'ame des plus méchants hommes des ſcrupules qui ſemblent n'y naître qu'en dériſion de la Vertu. Tibere rempliſſoit Rome de maſſacres pendant qu'il défendoit ſeverement de violer la ſepulture des morts.

FIN *de la ſeconde Partie & du Tome I.*